

SAINTÉ-CATHERINE, Rue

282 à 462 ouest



Ville de Montréal

**Archives  
municipales**

**Vous nous obligeriez en nous retournant  
le dossier dans le plus bref délai.**

0 1 0 0 0 0 0 0 0 0 0

CE DOSSIER  
CONTIENT  
DES DOCUMENTS  
ORIGINAUX.

ILS SONT CONSERVÉS DANS  
LE FONDS DU SERVICE DU  
GREFFE (VM6)



## Montréal

# Une Terre des Hommes et des Jeux olympiques mais seulement 2 centres d'accueil pour jeunes!

La municipalité de Montréal est exhibitionniste. Après l'Expo 67, Monsieur le Maire a obtenu, pour le plus grand bien de son prestige et des portefeuilles des "gros" de la finance, la tenue de Jeux Olympiques en 1976. Bravo et merci, monsieur le maire, de vous occuper des jeunes sportifs du monde entier... malheureusement, nous, on est de Montréal! Et pour les jeux, on s'entraînera comme d'habitude: dans les ruelles, entre deux rangées de poubelles.

L'Expo et les Jeux de 76, les deux mamelles-vache-à-lait de la renommée montréalaise, arriveront-ils à sevrer, en \$\$\$, les financiers de la rue Saint-Jacques? En attendant, les jeunes du Québec et d'ailleurs, dont les parents n'ont pas de comp-

te en banque sur cette même rue, devront se contenter de jouer les "robineux", si par malheur il leur prend l'envie de visiter Montréal, parce que, les Centres d'Accueil pour jeunes, dans la métropole, à part l'hôtel Champlain (!) et les postes de police, "y'en a pas beaucoup", monsieur le Maire!

En cherchant bien, il en existe cependant quelques-uns que l'on doit, soit à l'initiative d'organismes privés, soit à celle des jeunes eux-mêmes. Plusieurs centres d'accueil, financés par des subventions fédérales ou des dons privés, sont à l'état de projet. Nous en reparlerons dès que possible. Mais pour l'instant, à notre connaissance, il n'en existe que deux qui fonctionnent normalement, et sont entièrement gratuits: le Centre d'Accueil des Jeunes, et la communauté "Switchboard".

### L'ACCUEIL DES JEUNES INC.

Affilié à la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes - Françaises, l'Accueil des Jeunes existe depuis 1968. Son directeur, M. René Lalonde, conscient des lacunes de Montréal en ce qui concerne l'accueil des jeunes, a voulu, plutôt que de combler toutes ces lacunes à moitié, en combler une seule, mais complètement. C'est pourquoi son centre ne s'adresse qu'aux garçons âgés entre 10 et 20 ans.

En fait, ce centre, plutôt qu'aux voyageurs, s'adresse aux jeunes gens venus de la banlieue de Montréal ou de la province, et qui, en attendant de trouver du travail parmi les 100,000 emplois de M. Bourassa, sont sans abri et sans revenus financiers. A ceux-ci, le centre offre nourriture et logement dans un édifice d'une trentaine de chambres. Par l'intermédiaire d'un bureau de placement et d'un service

social, le centre leur offre aussi la possibilité de régler leurs problèmes psychologiques ou juridiques, ainsi que de trouver de l'emploi.

Le centre héberge et nourrit aussi quelques jeunes qui voyagent, pendant le bref séjour de leur passage à Montréal. Cette année, près de 500 jeunes ont utilisé les services de ce centre.

Etant donné que "l'Accueil des Jeunes" est réservé aux garçons, les filles qui ont des problèmes identiques sont dirigées à la Maison d'Accueil La Gauchetière, tenue par les soeurs du Bon Pasteur.



### LA COMMUNAUTE "SWITCHBOARD"

En collaboration avec le poste de radio CKGM, un groupe de jeunes anglophones a mis sur pied un centre d'hébergement et de nourriture pour les jeunes qui voyagent sans argent. Outre le fait que ce centre est entièrement géré par les jeunes, c'est une expérience intéressante car il vise à instaurer un nouvel état d'esprit dans la population: l'argent ne doit pas devenir le seul critère permettant de faire un bon voyage. C'est pourquoi il faut s'efforcer de créer à travers tout le pays des centres entièrement gratuits qui permettront aux

moins fortunés de découvrir aussi les joies des voyages et des contacts humains.

Par ailleurs, les responsables de la communauté "Switchboard", viennent d'instaurer un petit magasin d'habillement gratuit grâce à l'appui d'une partie de la population montréalaise qui envoie au centre les habits qui ne servent plus. Malheureusement, ce centre, qui se veut bilingue, est malgré ses dires, uniquement anglophone. Cependant, un projet francophone, semblable à la communauté "Switchboard" va bientôt être aménagé dans les alentours du Carré Saint-Louis. Nous en reparlerons plus longuement la semaine prochaine.

Quoi qu'il en soit, c'est bien peu pour une métropole qui a l'ampleur de Montréal et prétend aimer la jeunesse. Penser aux petits Japonais, c'est bien, encore faudrait-il aussi penser aux jeunes Québécois!



Grâce à une subvention de \$200,000 du fédéral

# Création d'une chaîne d'auberges de jeunesse gratuites au Canada

## La première sera située dans une caserne désaffectée

par Pierre Rambaud

Il y a quelque temps, dans cette même chronique, QUEBEC-PRESSE soulignait l'insignifiance des services sociaux offerts à la jeunesse, durant la période estivale notamment. Nous avons par ailleurs fait état d'un rapport du gouvernement fédéral sur la jeunesse "itinérante" qui brossait un triste tableau de l'accueil réservé aux jeunes à travers tout le Canada. De toutes les suggestions émises par ce rapport une seule est en voie de réalisation: une chaîne d'auberges gratuites à travers le Canada, et en particulier dans le Québec et les provinces maritimes. Un budget fédéral de \$200,000 est prévu à cet effet.

### "PEACE AND LOVE" DANS LES CASERNES MILITAIRES

L'ironie du sort veut que, pour limiter les frais, le gouvernement ait choisi d'installer ces auberges dans les casernes désaffectées de l'armée. A Montréal, c'est l'ancien entrepôt de Longueuil qui a été choisi. L'auberge de Montréal qui s'appelle "ARRET-STOP" est ouverte depuis une semaine et reçoit déjà plus de cent personnes par soir.

Même si, de toutes les "belles choses" proposées par le rapport au gouvernement, une seule

a été pour l'instant retenue, ce rapport, au niveau de la région métropolitaine a sensibilisé les organismes sociaux (privés seulement!) aux problèmes de la jeunesse, et aussi a permis aux jeunes eux-mêmes de se regrouper pour coordonner leurs efforts.

### J.O.Y. (JOINT ORGANIZATION OF YOUTH - ORGANISATION CONJOINTE DE LA JEUNESSE).

Plusieurs projets anglophones se sont tout d'abord regroupés sous l'ap-

## à Longueuil

### Adresses utiles

Community Switchboard: 282 Ste-Catherine Ouest, 861-4502.

Drogue-Aide: 203 Prince-Arthur Ouest, 841-8517.  
Youth Clinic: 3658 Ste-Famille, 843-7885.

Centre d'accueil et de communication du Carré Saint-Louis 3563 Coloniale, 844-4967.

Arrêt-Stop: auberge de Longueuil, 677-5529.

St-Laurent Youth Centre 1575 Côte Vertu, 331-2022.

Westmount Youth Clinic 4424 Ste Catherine Ouest, 932-3811

Conseiller légal: Kim Kelso, 866-9941 poste 34.

pellation "J O Y" afin de présenter un front commun dans les démarches auprès des différents gouvernements. Depuis un mois, un groupe francophone s'est intégré à J. O.Y. et essaie, d'une part de rendre bilingues les projets déjà existants et d'autre part, d'inclure à l'intérieur de J O Y des projets uniquement francophones.

Aidé par de nombreux organismes sociaux (Y.M.C.A.; Montréal Council; Fédération des oeuvres de charité canadiennes-françaises; Red Feather... ) J O Y a présenté au gouvernement Bourrassa, il y a deux semaines, une demande de budget d'urgence pour l'été 1970. Ce budget de \$25,000, qui a été accepté, est réparti sur trois projets principaux: Community Switchboard (dont QUEBEC-

PRESSE a parlé il y a deux semaines): Le centre d'accueil et de communication du Carré Saint-Louis (voir notre article de la semaine dernière) et l'auberge de Longueuil, Arrêt-Stop.

### UNE FORMULE NOUVELLE ET RESPONSABLE

L'exemple de J O Y est intéressant pour de nombreuses raisons. Tout d'abord, c'est une initiative entièrement venue des jeunes, ensuite, il prouve que si les jeunes refusent de se servir des services sociaux traditionnels, c'est parce que ces services ne leur sont qu'accessoirement destinés: ils ne s'y sentent aucunement à l'aise. Ils préfèrent de beaucoup des endroits moins riches, mais faits par eux-mêmes à leur propre mesure.

**LES PROJETS ET  
REALISATIONS DE  
J.O.Y.**

L'ensemble des projets de J O Y offre déjà aux jeunes de Montréal et à ceux qui y viennent toute une série de services appréciables parmi les insuffisances officielles de la métropole.

- une clinique médicale gratuite, la YOUTH CLINIC, avec trois médecins permanents; services de gynécologie, d'obstétrique, médecine générale...

- un centre d'aide aux jeunes qui ont des troubles avec les drogues: D R O G U E-SECOURS, service de renseignements, conférences, dépannage téléphonique 24 heures par jour, placement dans les hôpitaux,

service de réhabilitation;

- un centre d'accueil, nourriture et logement, COMMUNITY SWITCHBOARD, service de référence téléphonique 24 heures par jour, avec bureau d'aide juridique et conseils légaux;

- une auberge d'accueil à Longueuil, ARRET-STOP, de 300 places;

- un centre d'accueil et de références téléphoniques francophone: LE CENTRE D'ACCUEIL ET DE COMMUNICATION DU CARRE SAINT-LOUIS, ouvert 24 heures par jour;

- une autre clinique médicale à Westmount et centre de jeunesse à ville Saint-Laurent.

Tous ces services sont entièrement gratuits



23153 v  
262 11/11/11



M-3



Photo André BONIN

## Incendie suspect rue Ste-Catherine

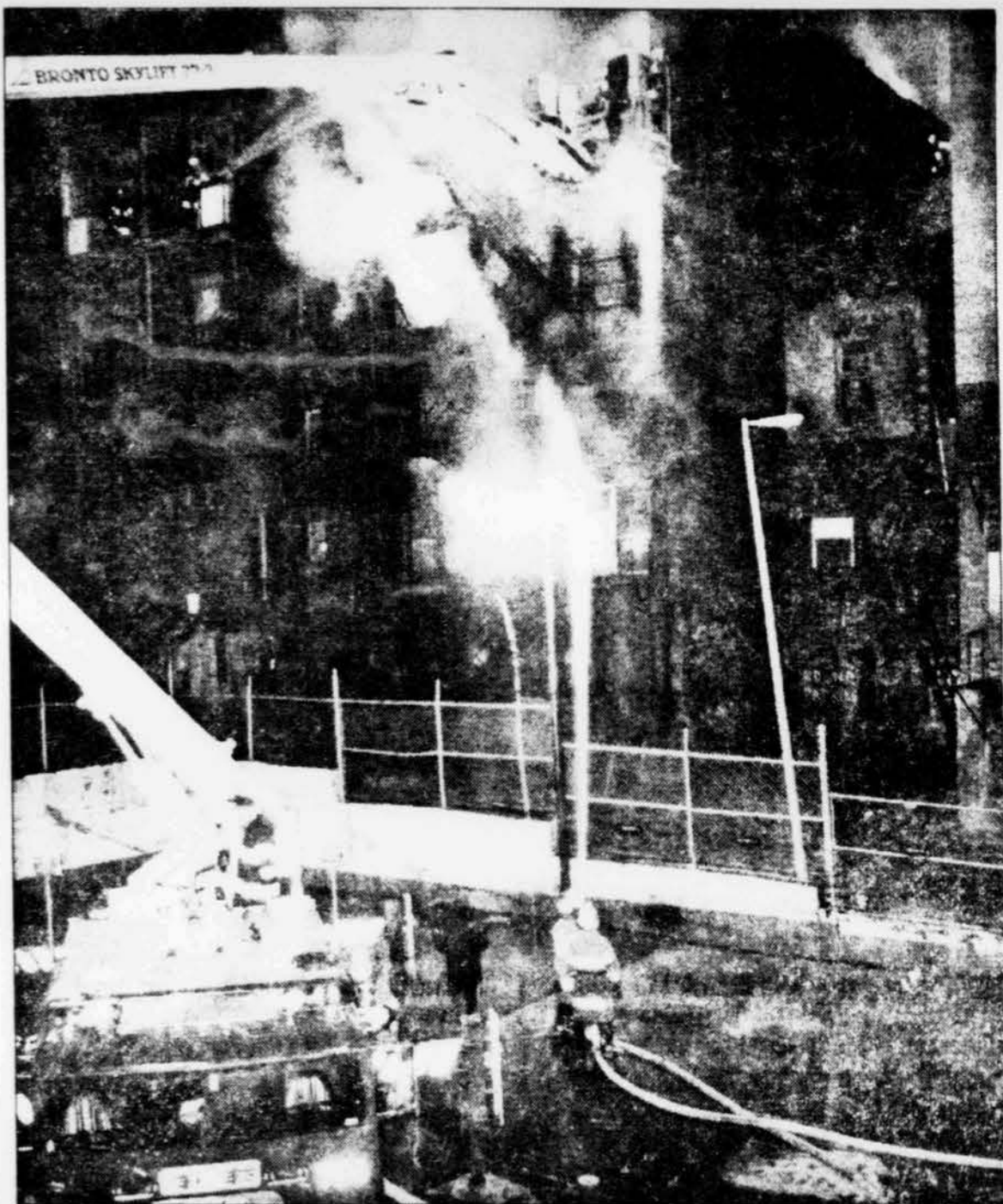
Un incendie qui a nécessité une alerte générale a causé des dégâts considérables, hier en début de soirée, à un édifice de quatre étages à vocation commerciale et résidentielle situé au 286, rue Sainte-Catherine ouest, non loin de la rue Jeanne-Mance.

Appelés sur les lieux à 18 h 56, les sapeurs ont maîtrisé l'élément destructeur à 20 h 37. Les flammes ont ravagé plusieurs logements des étages supérieurs avant de se propager à la toiture. Le jazz-bar Rising Sun a également été touché. Une douzaine de locataires d'im-

meubles adjacents ont été évacués. Les commerces Chaussures Stelly et Alouette Lingerie n'ont pas été attaqués par le brasier, mais ils ont subi des dommages causés par l'eau et la fumée. Personne n'a été blessé.

Selon des informations, l'incendie serait d'origine criminelle. Le feu aurait été allumé dans l'escalier menant aux étages supérieurs. Un suspect était d'ailleurs interrogé, en milieu de soirée, au poste 33 du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal.





GAZETTE, GORDON BECK

Working from the rear of the building, Montreal firemen direct streams of water on flames in blazing nightclub.

# Fierce fire guts Rising Sun

## *No one injured, but prized recordings lost*

MARY LAMEY  
THE GAZETTE

The sun has set on the Rising Sun.

The St. Catherine St. landmark, famous for the sizzling selection of live blues, jazz and reggae it served up for nearly 15 years, was gutted in a four-alarm fire last night.

Eighty to 100 firefighters were called to quell the blaze. No injuries were reported. Police and fire crews were quick to remove people from rooming houses and apartments nearby. A fire department spokesman said it may take until later today before all those living in the area can be accounted for.

Greats ranging from blues musicians Muddy Waters, James Cotton, Big Mama Thornton and John Lee Hooker and jazz luminaries such as Bill Evans, Dizzy Gillespie and Joe Pass played the club at one time or another.

Huddled in a city of Montreal emergency vehicle, surrounded by

his family, Rising Sun owner Dou-dou Boicel could only begin to take inventory of his losses.

"There was thousands of dollars worth of musical and sound equipment inside," he said. "I also had recordings of every show ever held in the club. I kept them in the club instead of at home. They're worth millions of dollars and they can never be replaced."

Despite material losses, Boicel is thankful his family escaped the inferno unharmed. His 4-year-old daughter Aimuna was playing on the second floor of the club when the fire broke out. There were a few terrifying minutes when no one seemed to know where the child had gone. He found her playing on the floor of the bar and ran out with her under his arm.

A spokesman for the Montreal fire department said the blaze started shortly before 7 p.m. on either the second or third floor of the three-storey building, at 286 St. Catherine St. W.

By the time firefighters arrived on the scene, flames had spread throughout the entire building. Crews raced to prevent the fire from spreading to two rooming houses which flank the Rising Sun on either side.

"At this time, there is no indication that the fire was criminally set," said Capt. Pierre Sénécal of the fire department. "But we have asked our investigators to conduct an investigation."

Last weekend, the club featured a sold-out two-day stand by jazz saxophonist Archie Shepp. Boicel said he suspects the fire was started by a jealous competitor.

"As long as I was booking reggae acts, everything was beautiful," he said. "The jazz situation is very heavy in Montreal."

At least seven other businesses on St. Catherine west of Jeanne Mance St., including a candy store, pinball arcade, shoe shop, women's clothing boutique and tavern, suffered heavy smoke and water damage.





PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse

### **Le Rising Sun rasé par le feu**

*La célèbre salle de spectacles du Soleil Levant, le Rising Sun, rue Sainte-Catherine ouest, a été presque complètement détruite par un incendie d'origine inconnue qui a pris naissance peu avant 19 h, hier. Plusieurs commerces ont également été endommagés par le feu qui s'est propagé à au moins deux immeubles adjacents, provoquant la mise en alerte d'une centaine de pompiers. L'incendie a finalement été maîtrisé vers 20 h 30. Au moins quatre logements ont été détruits par les flammes, qui ont de plus causé des dommages sérieux à cinq commerces avoisinants. Une enquête a été ouverte pour déterminer les causes de cet incendie.*

# Boicel compte sur les amateurs de jazz pour relancer le *Rising Sun*

DENIS LAVOIE

■ C'est en souriant, avec l'espoir de pouvoir compter sur l'aide des amateurs de jazz, que Roué Doudou Boicel, propriétaire du célèbre *Rising Sun*, entrevoit l'avenir, au lendemain de l'incendie qui a complètement détruit la salle de spectacle qu'il opérait depuis une quinzaine d'année, rue Saint-Catherine près de la Place des Arts.

« Tu te ris de ta misère. C'est ça le blues », de commenter l'homme qui s'appretait à lancer une grande programmation de spectacles de jazz, qui n'auront probablement pas lieu, le producteur n'ayant pas de salle à sa disposition, ni pour habitude d'en louer.

« On ne peut pas abandonner tous ces musiciens de reggae et de blues qui se retrouvaient au *Rising Sun* », dont c'était le lieu de rendez-vous, de commenter Boicel.

Et dire que la fameuse boîte de jazz était justement en train de connaître une nouvelle heure de gloire, refusant au moins une centaine de spectateurs lors du spectacle de Archie Shepp, le week-end dernier.

« Le temple de la musique noire depuis 15 ans », comme l'affichait la publicité de l'établissement, n'est donc plus. C'est une perte totale. Boicel y perdant surtout des enregistrements de grands jazzmen, une riche collection de disque, deux systèmes de sonorisation et un piano tout neuf.

S'il songe à poursuivre l'aventure du jazz et du blues, ce ne sera qu'avec l'aide du public ou des autorités, laisse entendre Boicel.



Doudou Boicel, le propriétaire du *Rising Sun*, de la rue Ste-Catherine, entièrement ravagé par les flammes lundi soir dernier.

Celui-ci n'aurait pas les moyens de présenter les artistes qu'il allait mettre à l'affiche, à moins qu'on lui offre une autre salle de spectacle.

L'incendie aurait débuté dans l'entrée du restaurant et de la salle de spectacle, alors que Boicel et les membres de sa famille étaient sur les lieux. Ils ont dû fuir par

l'escalier de secours à l'arrière de l'édifice.

« Je veux recommencer aussi vite que possible, pour autant qu'on puisse m'aider », dit Boicel. C'est donc sur cet appel que conclut le sympathique amateur de jazz, avec lequel on peut communiquer en téléphonant au 954-1221 ou en écrivant au 264 Sainte-Catherine ouest, H2X 2A1.

# L'autre quartier chinois



**JOHANNE  
MERCIER**

collaboration spéciale

**O**n connaît tous le quartier chinois pour y être allé manger au moins une fois. Récemment ou il y a plusieurs années, alors qu'avec nos parents nous voyions « en personne » nos premiers Chinois... après en avoir acheté plusieurs à l'école!

Le quartier chinois est non seulement connu pour ses restaurants mais aussi pour ses épiceries, où l'on peut acheter de nombreux produits asiatiques. Si comme moi vous cuisinez à la chinoise, vous savez que les ingrédients requis ne se trouvent pas au Provigo du coin. Demandez au commis du vinaigre noir ou de la sauce d'huitres et il vous regardera comme si vous lui parliez... chinois!

Bonne nouvelle: plus besoin d'affronter en voiture ni les rues étroites du quartier chinois ni les encombrements de la rue Saint-Laurent pour acheter des chinoiseries. Il y a dans le nord de la ville, rue Saint-Denis au sud de Jean-Talon, quatre épiceries chinoises traditionnelles qui n'ont rien à envier à celles du centre-ville: elles s'appellent Phnom Penh, Marché Asie St-Denis, Kuy Lim et Leang Phat. « Le » quartier chinois n'est donc plus exclusif. Vous trouverez rue Saint-Denis Nord tout ce dont vous avez besoin et même plus: des simples litchies à la pieuvre fraîche, en passant par les champignons parfumés et les pâtes Won Ton.

Et rassurez-vous, ces épiceries sont elles aussi typiques. On y parle beaucoup chinois, un peu anglais et presque pas français, l'arrière-boutique cache parfois un restaurant-café, parfois une bijouterie. À chacune de mes visites, je me sens transportée dans un autre univers. Moins cher

qu'un voyage au pays de Mao, direz-vous, mais ça en donne le goût!

Avis aux consommateurs: les prix peuvent varier de façon importante d'une épicerie à l'autre. Les arrivages aussi: ne soyez pas surpris si l'on vous apprend que l'on recevra tel produit dans... deux mois! Le *here and now* oubliez ça.

Ces épiceries sont ouvertes le dimanche. C'est même « jour de marché » pour les Chinois du quartier. Je vous suggère d'aller y faire un tour, pour le dépaysement. Et achetez des litchies, c'est si bon...

## LA TARANTELLA

■ À quelques minutes de marche de l'« autre quartier chinois », c'est en pleine Italie que vous vous retrouverez. De nombreux restaurants logent d'ailleurs à cette enseigne. L'un d'eux est nouveau: il s'appelle *La Tarantella* et est située « officiellement » au 184 rue Jean-Talon est mais on peut aussi y avoir accès du côté du marché Jean-Talon.

Les patrons tenaient restaurant à Milan. Ils ont ouvert celui-ci il y a quatre mois. Ils y appréhendent des plats à base de pâtes de boeuf, de poisson et de veau, sans oublier les pizzas et les calzones. La musique italienne est également au menu et le fils du proprio, qui assure aussi le service aux tables, les connaît par coeur et ne se prive pas de les fredonner les unes après les autres...

Au fait, la *tarentella* est une danse qui tire son nom de la ville de Taranta, près de Naples. Son origine remonte à 1828.

## SOUVENIRS OUBLIÉS

■ La petite boutique *Pachou* (916, rue Duluth Est) était à peine ouverte depuis quelques jours que déjà, un de mes « indicateurs » me proposait de m'y arrêter. Je ne l'ai pas regretté. Au contraire, j'ai savouré chaque minute de ma visite. J'en ai même eu un coup au coeur.

L'endroit est pourtant petit,

bien ordinaire, et pourrait même être banal si ce n'était de tous les souvenirs qu'il fait surgir. Quand le coeur ne vous fait qu'un tour, que la vue d'une seule image vous plonge dans un dédale de souvenirs, et que ces souvenirs génèrent des odeurs, des atmosphères oubliées, des sensations diffuses, des sourires spontanés, quand tout cela arrive en même temps, c'est que vous êtes touché. La source de toutes ces émotions est la collection d'images autocollantes que l'on retrouve chez *Pachou*. Vous vous souvenez... ces anges ou ces serbes de fleurs que nos « maitresses d'école » collaient dans la marge de nos dictées ou de nos « concours de calcul » pour nous féliciter des résultats?

Marc Gagnon, de chez *Pachou*, en a des milliers. Des professeurs les achètent pour récompenser leurs élèves (comme dans le temps...), d'autres s'en servent pour fins décoratives. Ils font aussi le ravissement de collectionneurs, jeunes et moins jeunes. On peut aussi les coller sur nos miroirs, sur notre bureau, sur du papier à lettres, sur des enveloppes ou même les faire agrandir sur tee-shirt. Marc a dans son inventaire plus de 1 000 images différentes reproduites à des dizaines de milliers d'exemplaires. On les choisit dans un catalogue. Elles se vendent 99 cents la feuille (une feuille compte de 8 à 24 images).

J'ai vérifié avec lui: il s'agit exactement des mêmes images auto-collantes de notre enfance, importées d'Angleterre. Le père de Marc en faisait auparavant la distribution, surtout en province. Le fils a décidé de les vendre à sa boutique. Où il vend aussi ses propres bandes dessinées, Jérôme et Barnabé, qu'il signe sous le nom de Gag. Ces personnages peuvent aussi être imprimés sur un tee-shirt, comme tout ce que vous lui demanderez d'ailleurs.

Autre trouvaille chez *Pachou*: des masques cartonnés extraordinaires qui, pour quelques dol-





Des Milanais d'origine ont ouvert récemment «La Tarantella», restaurant Italien situé au 184 rue Jean-Talon. La maison est spécialisée dans les plats à base de pâtes de boeuf, de poisson et de veau, sans oublier les pizzas et les calzones.

PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse

lars seulement, changent complètement votre identité.

Horaires estivaux: de 11 h à 23 h tous les jours de la semaine. Une bien belle halte en complément de vos bouffes rue Duluth.

#### MONTREAL BY NIGHT

■ Autres sensations. Pour les couche-tard cette fois-ci, nouvelles en bref... Une nouvelle discothèque voisine le Spectrum depuis quelques mois, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Bleury. Il s'agit du B-52. Aucun lien de parenté avec la discothèque du même nom située dans les Laurentides. Discothèque traditionnelle avec jeux de lumière mais en plus, une scène érigée tout exprès accueille des groupes.

Ce qui était auparavant un bar gai et s'appelait Le Garage s'appelle maintenant le bar Mars. Gens de toute tendances y sont bienvenus.

Parlant de bar gai, l'un des plus courus ces temps-ci est le Jungle, situé au coeur du village (1400, rue Montcalm). Ouvert depuis quelques mois.

Un nouveau bar, le Mékano, s'installe rue Saint-Dominique, coin Prince-Arthur. Là où logeait auparavant Le Taxi.

Enfin, une nouvelle discothèque a ouvert ses portes il y a quelques semaines rue Saint-Laurent, le Circus. Je vous en parle la semaine prochaine.

#### CARTES POSTALES

■ Bien sûr, la règle veut qu'on

envoie des cartes postales lorsqu'on est en voyage. Mais qui nous empêche de la transgresser? Ou serait l'infraction? Je vous encourage donc à la «délinquance» et vous incite à envoyer à vos amis étrangers de ces belles cartes postales «montréalaises» découvertes cette semaine à deux boutiques.

Tout d'abord, chez Presse Boutique (920, Mont-Royal Est) où des photographes ont saisi de Montréal de superbes images, illustrant avec autant de charme les galeries d'art de la rue Sherbrooke Ouest que l'Est de la ville surmonté du mât olympique éclairé. Signées par une petite entreprise qui a pour nom Juste pour voir. On trouve aussi chez Presse Boutique de très belles

revues d'art, en plus, bien sûr, de toute la panoplie de magazines étrangers, français en particulier.

Dans la même veine, j'ai aussi découvert à la librairie Champigny (4474, rue Saint-Denis) des cartes toutes plus québécoises les unes que les autres. Parmi elles, des cartes postales qui saluent la Saint-Jean ou illustrent des quartiers de Montréal, signées Editions du Saluki. Et aussi de belles cartes en noir et blanc rappelant de grands moments du théâtre québécois: Gilles Pelletier dans Gapi, Monique Leyrac en Sarah Bernhardt ainsi que Louise Marleau, Monique Miller, Jean Coutu, etc. Une façon originale d'offrir ses souhaits en cette période de l'année.

Presse 24-6-1990



Carte postale intitulée «Mama sait combattre la canicule» (photo de gauche) et carte de souhait rappelant le rôle de Gilles Pelletier dans la pièce d'Antoine Mallet, Gapi.



*Presse 24-6-1990*





PHOTOS MICHEL GRAVEL, *La Presse*

À la petite boutique Pachou (916, rue Duluth Est), Marc Gagnon vend des souvenirs. Mais ce sont des souvenirs qui génèrent des odeurs, des atmosphères oubliées, des sensations diffuses, des sourires spontanés. La source de toutes ces émotions et la collection d'images autocollantes...ces anges ou gerbes de fleurs que les «maitresses d'école» collaient dans le cahier de dictées.

*Presse 24-6-1990*



## Le Soleil Levant renaît de ses cendres

**P**lusieurs années après avoir perdu le marché du jazz international (à la suite de problèmes majeurs avec la Guilde des musiciens de Montréal), quelques mois à peine après avoir été rasé par les flammes, rue Sainte-Catherine, le Soleil Levant renaît de ses cendres. Le propriétaire de l'endroit, Roué Doudou Boicel, a déniché un autre lieu au 5380 de la rue Saint-Laurent. Et pas n'importe lequel: l'ex-Milieu, une salle intermédiaire qui aura une vocation encore plus diversifiée que l'ancien Soleil Levant.

Tout le week-end durant, le Soleil Levant fête son ouverture avec la formation funk Top Secret (ce soir et demain) ainsi qu'avec l'excellent groupe reggae Culture (dimanche). Plusieurs concerts de calibre international y sont également prévus: le bluesman Buddy Guy est attendu le 13 septembre tandis que le trompettiste Dizzie Gillespie mobilisera l'en-

droit les 14 et 15. Le Nigerian Nasek Fashek, le groupe alternatif Sonic Youth et plusieurs autres suivront.

\*\*\*

Egalement au menu du week-end, deux festivals. L'Événement Rock Québec, rien de moins, réunira 11 groupes, dont Idées Noires, au Camping Ranch La Licorne de Saint-Lin des Laurentides (1035 Rang Double), de 15h à 3h demain. Le Festival de musique underground II, au Pioneer Club de Pointe-Claire, proposera cinq groupes montréalais, de 20h à 2h dimanche. Le but de l'exercice? Amasser de l'argent pour venir en aide aux enfants du tiers-monde tout en découvrant de nouveaux musiciens d'ici.

ALAIN BRUNET

1911  
200-1000-1



23-4



### **Locataires évacués**

Un incendie qui s'est déclaré, hier vers 3 h 15, a forcé les pompiers à procéder à l'évacuation de tous les locataires d'un immeuble sis 302, rue Sainte-Catherine ouest. Le sinistre, qui n'aura nécessité qu'une seule alerte, fut rapidement maîtrisé par les pompiers, mais aura donné lieu à des scènes de sauvetage pour le moins spectaculaires.





J. H. **Blumenthal** Sons,  
LIMITED

EDIFICE  
BLUMENTHAL

Angle des Rues Bligny et  
— Sainte-Catherine —

AU CENTRE DU DISTRICT DES GRANDS MAGASINS DE MONTREAL

# Grande Vente d'Ouverture d'Été

DE 8-6-1911

## VETEMENTS pour HOMMES et GARÇONNETS

### SUPERBE ETALAGE

Aucune autre ville au Canada ne peut se glorifier d'avoir un magasin de vêtements pouvant être comparé avec celui de Blumenthal, sous les rapports de la variété du stock et des valeurs offertes.

Nous sommes fiers de Montréal et de son développement et, chaque jour, le public acheteur de Montréal recréant d'une façon pratique les méthodes d'affaires modernes de Blumenthal.



LES PLUS GRANDS DRAPERS DU CANADA

### PRIX SPECIAUX

Aucun autre magasin au Canada ne peut égaler des vêtements de cette qualité et à ces prix. Nous établissons un prix spécial pour nos articles de vente à cause de notre immense personnel d'acheteurs et de vendeurs qui assure Blumenthal posséder le plus grand assortiment de confection au Canada.

Si vous n'achetez pas vos vêtements habituellement chez **BLUMENTHAL** Commencez Aujourd'hui

8-6-1911



Blumenthal Building  
307 ouest, rue Sainte-Catherine  
(angle Bleury)

CUM - Planification  
Film #48  
Juillet 1975

EN VOGUE À MONTRÉAL AU TOURNANT DU SIÈCLE

# Le terra cotta : un matériaux oublié



**Robert Lemire  
et Danielle Pigeon**  
(collaboration spéciale)

■ Le récent nettoyage de l'immeuble « Dominion Express », rue Saint-Jacques, dans le Vieux Montréal et la réouverture du cinéma « Impérial », à l'angle de Bleury et de Sainte-Catherine, suscitent aujourd'hui un espoir quant au sort réservé aux bâtiments à revêtement en terra cotta, à Montréal. Tel n'était pas le cas il y a un peu plus d'un an, alors

que l'édifice « Royal George », rue Bishop, était menacé de démolition.

L'usage courant de la terre cuite, plus connue sous le nom de terra cotta, en Amérique du Nord, ne remonte qu'au dernier quart du XIXe siècle. Ce matériau s'est imposé pour ses propriétés ignifuges lors du grand incendie de Chicago, en 1871. Peu à peu, le matériau est utilisé comme en revêtement extérieur pour les éléments décoratifs. La fabrication en série de tels éléments décoratifs devait d'ailleurs porter un dur coup à l'onéreuse sculpture sur pierre.

Le terra cotta avait plusieurs autres atouts : son poids, sa résistance aux intempéries, sa durabilité et sa facilité d'entretien. Ne disait-on pas qu'on pouvait le laver et même le rincer comme de la vaisselle ? Par ailleurs, l'ornementation opulente à laquelle ce matériau se prêtait, en plus des jeux de polychromie qu'on pouvait obtenir par l'usage de différentes glaçures, comptèrent pour

**Historien de l'art, Robert Lemire travaille au Centre canadien d'architecture. Réputé pour sa connaissance de l'architecture montréalaise, il est membre du conseil d'administration de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada. Sa collègue Danielle Lemire a oeuvré pendant quatre ans au sein du Groupe de recherche sur les bâtiments en pierre grise de Montréal, sous la direction de Phyllis Lambert.**

beaucoup dans sa popularité, à une époque où on aimait les décors surchargés. \*

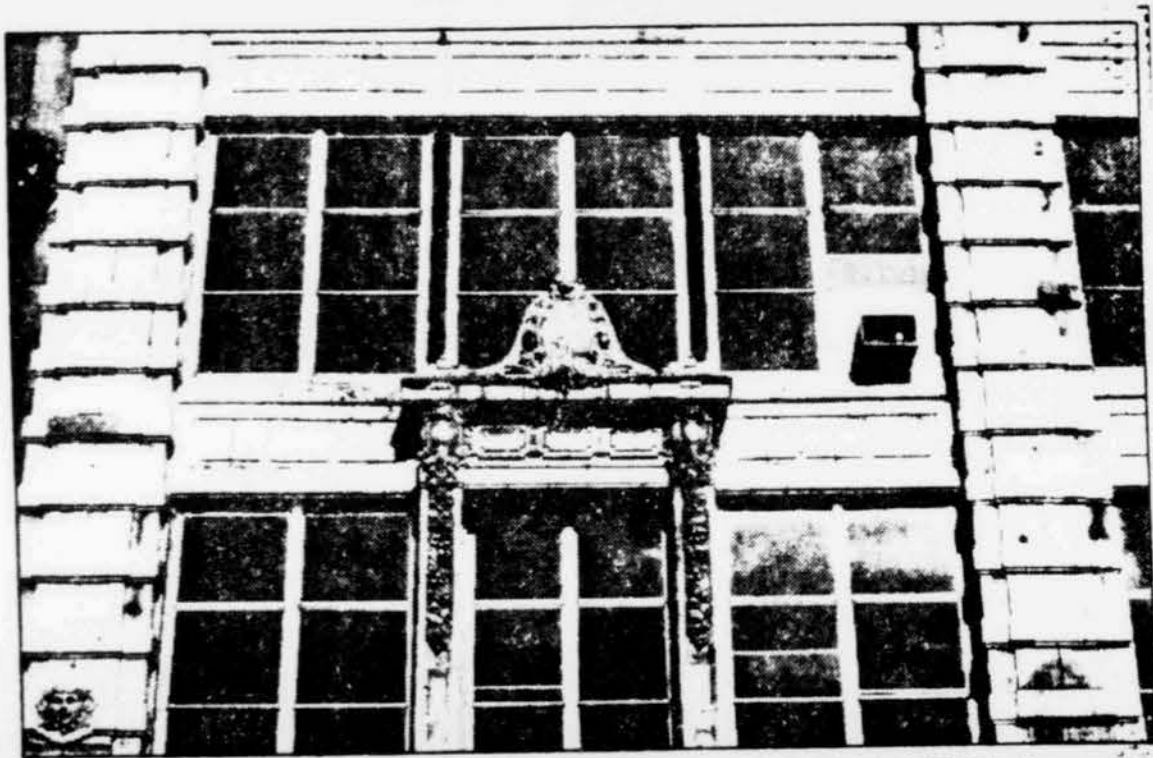
## Dès 1880

Montréal se met vite au goût nord-américain. Dès les années 1880 on voit apparaître sur ses édifices de brique une ornementation de terre cuite de même couleur. Traités en frises, en bandeaux, en voussours ou simplement en médaillons, ces éléments à motifs décoratifs insérés surtout dans les façades des édifices sont alors presque toujours de petites dimensions. Ils servent d'abord à briser la monotonie des grandes surfaces de brique. On les retrouvera un peu plus tard émaillées de couleurs claires, créant d'intéressants contrastes avec le rouge sombre de la brique.

Ce n'est que dans les années 1920 que les Montréalais, imitant ce qui se fait aux États-Unis, en viennent à utiliser ce



L'édifice Télé-Métropole, à l'angle des rues Ste-Catherine et Alexandre DeSève. Terre cuite vitrifiée blanche. Architecte : Charles Bernier. (Construit en 1912).



L'immeuble Blumenthal, au 307 rue Ste-Catherine ouest (construit en 1911). Terre cuite vitrifiée blanche.

matériau comme revêtement émaillé de couleur claire pour tout un édifice. Importé, le matériau était assez coûteux. L'édifice de la compagnie Dominion Express (201-215 rue Saint-Jacques), dessiné en 1909-1910 par les frères Maxwell, architectes montréalais, en est probablement le plus ancien exemple. La mode se répandit en quatre ou cinq ans. L'immeuble logeant aujourd'hui Télé-Métropole (angle Sainte-Catherine et DeSève), ainsi revêtu, fut construit en 1912 par l'architecte Charles Bernier pour loger un grand magasin et des bureaux.

Il y eut peu d'architecture résidentielle à revêtement extérieur entièrement en terra cotta à Montréal. Doit-on imputer ce fait au prix élevé de ce matériau ou plutôt à cette longue tra-

dition de l'usage de la pierre grise enracinée chez les Montréalais? Quoi qu'il en soit, la conciergerie connue sous le nom de Royal George (1452 Bishop), hier encore menacée de disparition, et la belle maison unifamiliale de la rue Esplanade témoignent chacune à leur manière de cette vogue que le terra cotta vernissé blanc a connu ici.

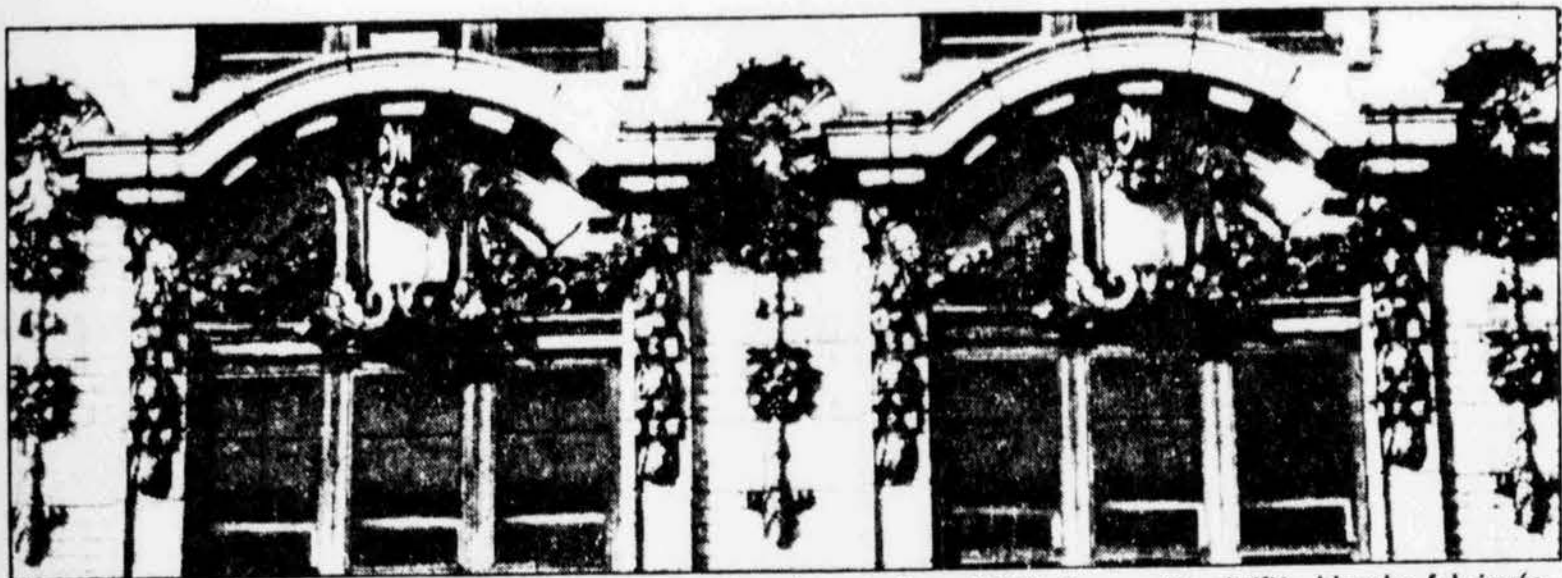
#### La guerre

Le ralentissement provoqué dans le domaine de la construction par la Première guerre mondiale allait tuer l'usage des revêtements de terra cotta à Montréal. Après la guerre, le calcaire de l'Indiana et celui de Queenston (Ontario) entrèrent en force sur la scène de la construction et, pour des raisons qu'on s'explique mal, la terre

cuite disparut aussi vite qu'elle était apparue quelques années auparavant dans le paysage architectural montréalais. Seul l'immeuble de la compagnie Woolworth (angle Sainte-Catherine et McGill College) construit en 1937 fut revêtu de terre cuite émaillée de couleur chamois. Il faut dire que l'imposant édifice tout en terra cotta émaillé blanc logeant le siège social de cette firme, à New York, avait dû donner le ton à ses filiales et cela, pour des années à venir.

Le hasard a voulu qu'on conserve de beaux exemples de ces constructions. Saurons-nous préserver ces quelques témoignages d'une mode passée qui nous rappellent que déjà, au début du siècle, Montréal s'inscrivait dans le réseau des grandes villes nord-américaines?





L'immeuble d'habitation Royal George, au 1452 rue Bishop (construit en 1912). Terre cuite vitrifiée blanche fabriquée par la Terra Cotta Co. de New York.



**Bruce Parsons** (Galerie Daniel Beaudesne, 307 St. Catherine St. W. until Feb. 3), a Montreal-born Torontonion, has worked for some years in the figurative-expressionist mode. Quality of paint, subject-matter that emphasizes classical references and unexpected inclusions of motifs, caricatural devices and an obligation to be clever and naive at the same time, all these and more are the hallmarks of this popular international style.

Parsons is good at it, for he generally paints large, counts on bright color tones, exaggerated physical contortions and over-large wooden frames, the latter lending a colonial touch to the exuberant pictures inside.

Just read the titles: *Dog and Sword*, *Horses and Helicopters*, titles from a surrealist lexicon. *Running Rabbit* is about the war, with a soldier and a helicopter in view, along with other instances of war's incongruities, so the title is a bit shallow. *Horse and Aircraft*, for instance, is also trite.

More to the point, more complex in theme and handling are *Cow and Body Builders* and *Calf and Nude*, though Parsons's curtsies to clichés tend to lessen the seriousness of his outlook on life and events. In *Calf and Nude*, an Ensor-like, gaudily dressed clown stares impassively out of the picture, on his left a nude woman atop which a calf stands, with others in the distance. That same black-and-white cow holds centre stage in other paintings.

A quartet of paintings has a *Dancer in Red* in varied theatrical poses and with subtitles such as *Water over Fire*, *White Goose on Wave*, *Snake over Dragon*, etc. They are small, on the whole pretentious, yet in the mainstream of neo-expressionist tendencies.



'Calf and Nude' by Montreal-born Bruce Parsons at Galerie Daniel Beaudesne.

# IMMEUBLE BLUMENTHAL: ON VEUT LE SAUVER

Sauvons Montréal s'insurge contre la démolition de l'édifice Blumenthal, l'un des rares bâtiments de terre cuite au style victorien qui ornent les rues de Montréal.

Alain Gravel

La semaine dernière, Trizec Corporation, propriétaire de l'immeuble - construit en 1910 - et la ville de Montréal dévoilaient conjointement les plans de la construction d'un complexe commercial d'une quarantaine d'étages, sur le site actuel de l'édifice de la rue Sainte-Catherine.

Le projet immobilier qui prévoit l'érection d'une tour à bureaux d'affaires et de condominiums de luxe, à l'ouest de la Place des arts, entre les rues Jeanne-Mance et Bleury, entraînera la démolition dans deux ans d'un des rares bâtiments en terre cuite de Montréal.

Sauvons Montréal s'oppose fermement à la démolition de l'édifice historique et à la construction d'une tour à bureaux et de condominiums dans ce secteur.

Selon madame Cécile Grenier, porte-parole de Sauvons Montréal, il est impensable que l'on démolisse un édifice à vocation culturelle, qui jusqu'à tout récemment était entièrement loué et en fort bon état. En outre, il comporte des grands espaces aptes à loger les fonctions les plus diverses.

«D'autre part, les grandes villes ont besoin de bâtiments «incubateurs» qui assurent la naissance de nouvelles compagnies qui ne peuvent se permettre de payer les loyers inabordable des édifices plus neufs», de souligner madame Grenier.

La construction des condominiums dans ce secteur de Montréal apparaît une idée tout à fait farfelue pour le groupe Sauvons Montréal.

«Il est en effet douteux que la clientèle cible veuille se loger au pied d'une tour qui dévorera toute la lumière et le long de deux artères à forte circulation. D'autant plus qu'un édifice à condominiums de 25 étages situé sur la rue Sherbrooke est complètement vide présentement», d'affirmer madame Grenier.



Photo Pierre VIDRICAIRE

Le groupe Sauvons Montréal s'oppose fermement à la démolition de l'édifice Blumenthal, construit en 1910, l'un des rares bâtiments de terre cuite qui ornent encore les rues de Montréal.

# Montréal comme Stalingrad...

■ La destruction des immeubles de Montréal n'est pas tellement différente de la dévastation de Stalingrad. La seule différence, entre les deux situations, réside dans le fait que, pour raser la grande ville sovié-

## JEAN-PIERRE BONHOMME

que, il a fallu 900 jours alors que, dans le cas de Montréal, cela prend plus de temps. Le processus de destruction des immeubles de Montréal, lui, s'étend sur des années.

C'est avec cette pointe d'exagération, peut-être permise à un romancier, qu'Yves Beauchemin, l'auteur de ce fameux « Matou » des livres et du cinéma, se porte à la défense du patrimoine immobilier de la ville et s'oppose à la destruction du Blumenthal Building.

Devant quelques journalistes réunis dans les grands espaces de la Galerie Noctuelle, au cinquième étage de cet édifice Blumenthal — celui-ci jouxte, à l'ouest, les terrains de la Place des Arts —, Beauchemin plaide pour la protection des plus intéressants immeubles de la ville. Il parle en compagnie de Mme Cécile Grenier et Joshua Wolfe, de vieux défenseurs de l'urbanisme: il est ainsi devenu, depuis peu, l'un des porte-parole du petit groupe de pression Sauvons-Montréal.

En comparant l'évolution de Montréal à Stalingrad, Beauchemin reconnaît qu'il offre une image. Mais, de sa main, il montre, à l'est, « les trous de bombardement » qui blessent la ville. L'un de ceux-ci l'indispose davantage que les autres, c'est celui de l'intersection de Bleury et Sherbrooke, où une rangée

« très saine » de demeures a été rasée. Dans ce cas, a-t-il dit, la municipalité a « au moins été négligente » en n'exigeant pas, des promoteurs étrangers, des garanties de reconstruction dans des délais fixes.

Les porte-parole de Sauvons-Montréal ont dit savoir que les propriétaires du Blumenthal, la compagnie Trizec, (la branche torontoise de l'empire Bronfman), ont l'intention de le raser pour élever, en son lieu et place, un édifice à bureaux de quelque 25 étages. Ils font valoir que cette action est nuisible.

Mme Grenier et M. Beauchemin soulignent d'abord que la façade du Blumenthal (l'édifice a été construit en 1910) est un des rares exemples qui restent à Montréal de la construction en céramique; mais, surtout, ils expriment l'avis que l'érection d'un gratte-ciel imposant ne respecterait pas l'échelle de la Place des Arts. La salle de concert, à côté, « aurait l'air d'une mince crêpe ». Et puis, ajoutent-ils, une construction en hauteur, en ce lieu, constituerait une servitude d'ensoleillement pour les demeures en copropriété dont la municipalité favorise la construction sur la partie nord du même îlot. En ce cas, disent-ils, les acheteurs de condominiums n'auraient plus d'ensoleillement que par le nord. Il se produirait alors, opinent-ils, ce qui se produit actuellement au 450 ouest de la rue Sherbrooke où un grand immeuble en copropriété ne trouve pas preneurs.

Yves Beauchemin, enfin, souligne que son action a pour objet de « sauver la rue Sainte-Catherine » en maintenant la fonction que représente le Blumenthal, où plusieurs agents culturels et autres trouvent à se loger à bon compte.

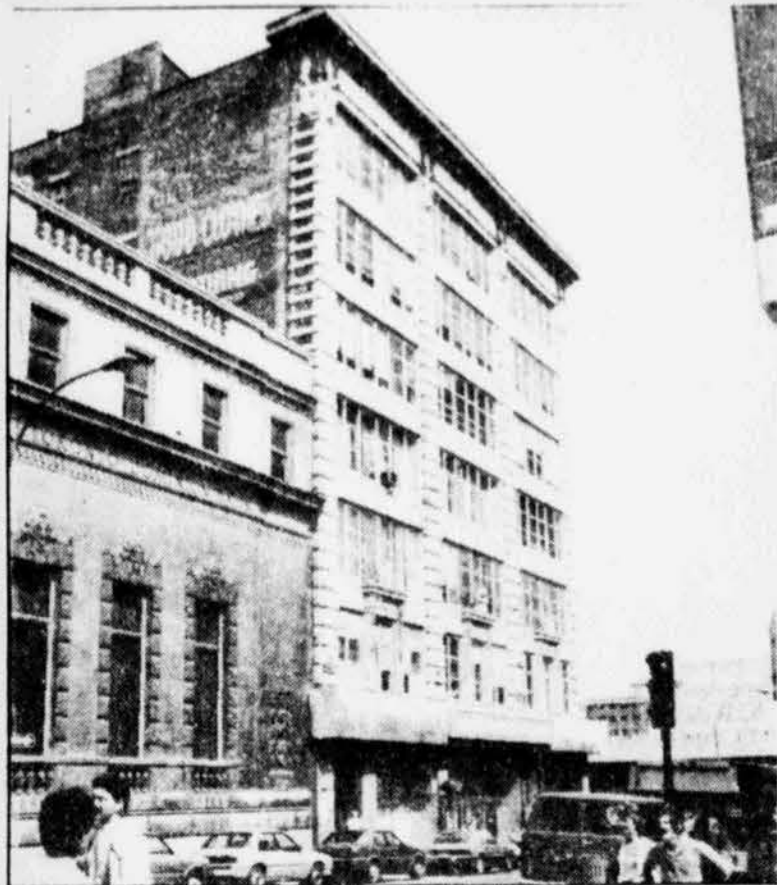


photo Robert Nadon, LA PRESSE

**L'édifice Blumenthal, rue Sainte-Catherine, pourrait être démoli pour faire place à une restructuration de tout cet îlot urbain à l'ouest de la Place des Arts. Sauvons Montréal cherche à obtenir l'assurance qu'il sera conservé.**



# Baroque exhibition should be a 'drawing' card

## Uffizi collection of drawings reveals richness, diversity of 17th-century Italian art

By LAWRENCE SABBATH  
Special to The Gazette

"Drawing is the probity of art," Jean Auguste Dominique Ingres said more than a century ago and proof of his perceptive observation can be found in an exhibition at the Montreal Museum of Fine Arts.

*Italian XVIIth-Century Drawings from the Uffizi Gallery in Florence*, which opened last week and runs through June 29, is a collection of 80 works by 67 artists. It illustrates the broad range of expression and sense of the robustness and richness that marked the birth and growth of baroque art in 17th-century Italy.

As anyone who has been to Florence knows, the Uffizi is one of the world's great and most picturesque galleries. Few, I imagine, are all that familiar with the Uffizi's collection of drawings, however, which makes this exhibition all the more enticing.

Annamaria Petrioli Tofani, director of the Uffizi's department of prints and drawings, notes in the fully illustrated and authoritatively detailed catalogue published by the Montreal Museum of Fine Arts, that the collection is owing in large part to the vision and largesse of the Medici family and to donations by others.

Tofani made a selection for this show, that, she wrote, would speak for an important chapter in Italian art and would also be a faithful reflection of the Uffizi collection, which today numbers 120,000 prints and drawings. Naturally, her choice represents a cross-section of 17th-century schools, such as Genoese, Roman, Bolognese and Neapolitan. She worked in close collaboration with Guido Bistolfi, director of the Italian Cultural Institute in Montreal, who proposed the show to the museum and Tofani.

### Rare opportunity

Quite by coincidence, the 17th-century baroque period in Italy is also on exhibit in Ottawa. A collection of paintings, sculptures and tapestries — *Vatican Splendor: Masterpieces of Baroque Art* — is holding forth at the National Gallery of Canada (until May 11) as part of a national tour which concludes at the Montreal Museum of Fine Arts (Dec. 18-Feb. 15, 1987).

For scholars and art lovers, the two shows offer a rare opportunity to see and compare how the baroque style was handled in many mediums — in a few instances by the same artists.

The anthology of drawings traces

the rise of the baroque movement from the cold erudition and superficialities of late 16th-century mannerism until Italian baroque was replaced by 18th-century European rococo, particularly in France.

Baroque art had its origins with Caravaggio (1573-1610), who came to Rome in his early 20s. When he was not in prison for street brawling, thievery and murder, Caravaggio stayed free long enough to create an incredible body of original paintings. They were crucial to the formation of baroque art in Italy, a style with which his name is associated.

### Historic moment

Caravaggio appeared at a historic moment. For a long time the immense powers of the Catholic Church had been in a state of post-Renaissance blues, shaken by the forces of the Protestant Reformation. One of the results of a Catholic counter-Reformation was the building of new churches and their embellishment by the finest artists, architects and artisans. Wealthy patrons and powerful patrician families were urged to participate closely.

Although 17th-century Italy did not match the earlier Renaissance period, which saw man acknowledged as the centre of the universe, it did witness a tremendous surge in art for the masses and the dominance of the baroque style.

To get the religious message to the man in the street, Caravaggio and followers of his style humanized biblical characters. They presented familiar tales in a realistic manner, employing exaggerated gestures, a theatrical play of light and shade and melodramatic compositions that would appeal directly to the viewer's emotions. Figures are less idealized, modelling is emphasized to the point of sensuality and violence is often accorded a central role.

Caravaggio's attack on mannerism was as revolutionary as that of later movements which turned their backs on cubism, dadaism, surrealism, neo-expressionism, etc.

Obviously, drawings tend to speak in a more subdued voice, though in one just as clear as paintings. The sheets in this exhibition require time to appreciate fully the concentration and perseverance that go into work of this calibre. They are also a reminder that drawing is one of the most stringent yet rewarding of artistic activities.

For virtuosity within a carefully defined composition and range of colors — red and black chalk on white paper — it would be difficult to surpass Francesco Furini's two

profiles, with the artist's hand holding his chalk, in *Sheet of Studies*.

Other drawings and prints have been treated as works of art in themselves, while some are sketches, or studies for paintings. They are in combinations of pen and ink, colored chalks and washes. Outstanding are Cristofano Allori's discerning *Head of a Young Man* and Ottavio Leoni's

*Portrait of a Woman*, with its delicate refulgence of color. *Adoration of the Shepherds* by Giovanni Malosso brings sculptural details of figures and buildings and an exquisite deployment of light into a harmonious whole.

Remarkable for the quality of light and dark strokes are Daniele Crespi's *Half-Length Study of a*

*Monk* and Lodovico Carracci's *Adoration of the Shepherds*. Among images of strength are Salvator Rosa's *Semi-Nude Shepherd Kneeling*, in a *Landscape* and the dramatic sweep of *David with the Head of Goliath* by Guercino, whose name comes from the fact that he squinted.

• • •

**Lights and roots** — Contemporary Israeli Art (Montreal Gallery of Contemporary Arts, 2165 Crescent St., until April 30). A group of sculptors and painters, a few in a traditional figurative mode, others in a post-modern refrain.

### Distinctive grouping

Only Gershon Rennert says something about the human condition in a way that is at once immediate, passionate and meaningful. His paintings, in a mixed media of gouache, watercolor and crayons, pay homage to Rouault, but from that point of recognition on, Rennert is very much his own man. The impasto intensity of his brushwork and the originality of his compositions make for a distinctive grouping.

• • •

**Susan Roth** (Galerie Elca London, 1616 Sherbrooke St. W. through May 3) is an American who works with pieces of linen and canvas, folding and draping them, spattering paint and crushing them. At one point they can resemble a crumpled bed sheet, at another the draperies on Greek statues of women.

Then again, the material can be turned into what looks like bustles. They hang on the wall as shaped canvases, reminding the viewer that the canvas on which artists once painted is now itself the subject-matter. Artists have been doing this for years, though not in the same manner as Roth.

Where Roth does make an exciting contribution is in a number of paintings in which the collage effect of the canvas pieces is less monumental and where painter and experimenter



Francesco Furini's Sheet of Studies is part of exhibit.

meet to form works of quite extraordinary interest and beauty.

• • •  
**Noreen Mallory** (Galerie Daniel, 2159 Mackay St., until May 3) calls her latest work *Profiles*. It explores concept and shape with a sprightly imagination. The only disconcerting note is while one takes the artist's work with utmost seriousness, her titles are so cute as to be off-putting.

In *Things Are Looking Up*, what appears to be a sea of sharks is, in fact, heads in profile floating with a full moon overhead. Profiles are atop long necks in a hybrid African setting that is impressive in a work titled *I Go This-a-Way, You Go That-a-Way*. Very special is *That Sinking Feeling*, a triptych of dark heads and a floating orange-red lightning charge or river of lava. The meaning is not evident and that's part of the attraction.

• • •  
**L'effet visuel/Titlesearch** (L'Espace Ovo, 307 St. Catherine St. W. ends today) is the catchy title for a group show of 30 women photographers from across Canada, half of whom are from Quebec.

I was told the theme concerned what women photographers have been doing a decade after the feminist movement. The answer, of course, is that they are extremely active and doing a lot of good and some great work.

Although there doesn't seem to be any unifying theme, to pick out the exceptional from the mundane is easy.

Among the former are Suzanne Girard with blownup negative strips. Julie Greto, whose 14 shots of interiors and exteriors contain sharply defined black panels; an outdoor sunset painted over with trees and faces by Denise Gérin-Lajoie; Marie Hélène Robert's witty series of light bulbs; Charlotte Rosshandler's mysterious wall photos; and clever photos by Cheryl Sourks and Petronela van Dijk.

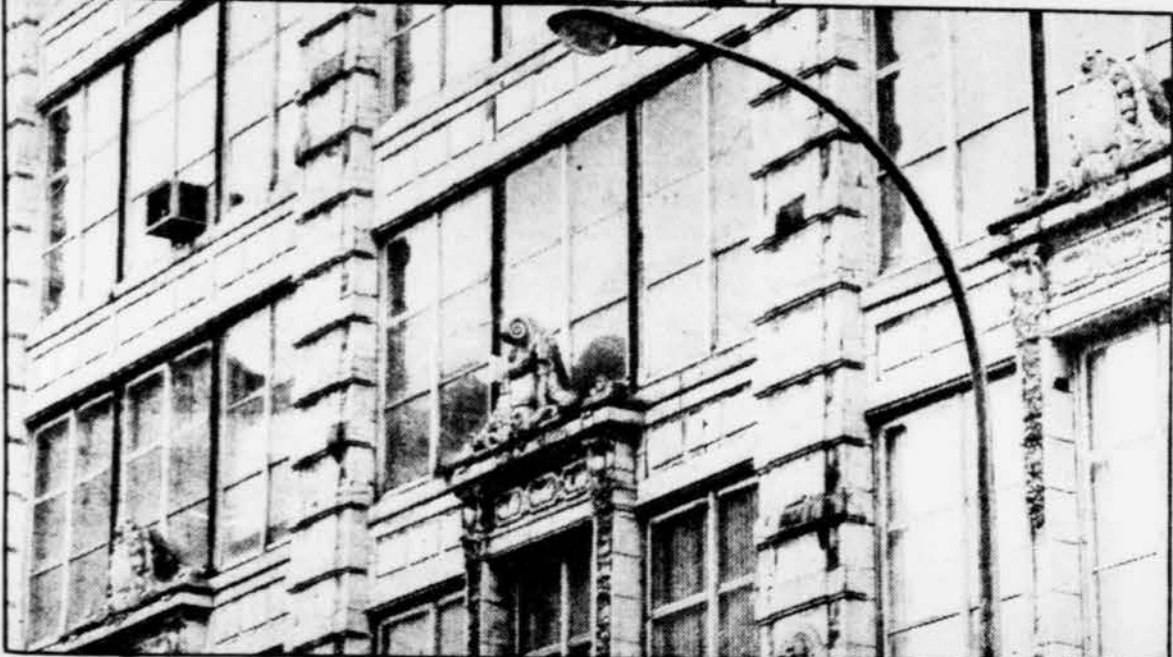




## **Sauver le Blumenthal**

Sauvons Montréal demande à la Ville de Montréal de sauver l'édifice Blumenthal de la démolition en le citant comme bien culturel. Situé au 305-395 rue Sainte-Catherine ouest, près de la rue Bleury, cet immeuble offre l'une des plus belles façades en terre cuite du centre-ville, selon le répertoire de la CUM. Il est toujours menacé par le redeveloppement du secteur, indique Sauvons Montréal. Un projet de la compagnie Trizec, approuvé en 1985 pour réalisation prochaine, prévoit la construction d'une tour à bureaux, rue Sainte-Catherine, pour remplacer le Blumenthal, rappelle l'organisme qui veut le sauver.

PHOTOS LUC-SIMON PERRAULT. La Presse



## EN BREF

### SITES DU PATRIMOINE

■ La Ville de Montréal a indiqué hier son intention de créer deux nouveaux «sites du patrimoine», dans les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Côte-Saint-Paul, et d'ajouter trois édifices à sa liste des monuments historiques. Le site du quartier Saint-Jean-Baptiste comprend l'église Saint-Jean-Baptiste, l'académie Marie-Rose et l'hospice Auclair. Ces édifices constituent un «noyau architectural remarquable» autour duquel s'est développé le quartier vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, a indiqué le conseiller John Gardiner. L'autre site du patrimoine, à Côte-Saint-Paul, inclut l'église Saint-Paul, le pensionnat Notre-Dame du Rosaire et l'ancien hôtel de ville de Côte Saint-Paul. Quant aux trois maisons classées monuments historiques, il s'agit de la maison Longpré, du 6450-6452, 38<sup>e</sup> Avenue à Rosemont, de l'édifice Blumenthal, situé au 305-307, rue Sainte-Catherine Ouest, ainsi que du couvent Saint-Isidore, situé au 7440, rue Notre-Dame Est.

### TROIS NOUVEAUX SITES HISTORIQUES

■ Trois propriétés possédant une grande valeur historique et architecturale viennent d'être déclarées d'intérêt public et inscrites au patrimoine de Montréal par le conseil municipal. Il s'agit d'abord de la maison Longpre, de la 38<sup>e</sup> Avenue, dans Rosemont. Érigée à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, elle témoigne du passé agricole de cette partie de la ville. Quant à l'édifice Blumenthal, rue Sainte-Catherine ouest, construit en 1911, il est un témoin bien conserve des beaux immeubles commerciaux de l'école de Chicago. Enfin, le cénacle Notre-Dame, situé au 7440 est, rue Notre-Dame, témoigne du noyau de l'ancien village de la Longue-Pointe. L'administration de Montréal a aussi désigné au registre du patrimoine l'église Saint-Jean-Baptiste, l'académie Marie-Rose et l'hospice Auclair. Ces trois édifices de Pointe-aux-Trembles reflètent l'architecture de la fin du 19<sup>e</sup> siècle.





# Bébé Spectrum a maintenant 3 ans!

Martin Smith

Quand le Spectrum a ouvert ses portes le 17 octobre 1982, le premier artiste à occuper la scène fut l'hyper-paranoïaque Johnny Lyndon avec son groupe Public Image Limited.

Mercredi dernier, une soirée très spéciale commémorant le troisième anniversaire a mis en vedette «The Fabulous Thunderbirds» et «The Blasters».

Le guitariste des Blasters, Dave Alvin, soulignait d'ailleurs le caractère inhabituel de cette soirée en affirmant qu'il fallait bien venir au Canada pour voir son groupe et les T-Birds en programme double.

Un cadeau bien mérité



Photo Michel MILLER

Depuis trois ans, la marquise du Spectrum est consultée à l'année longue par un public aussi varié que les spectacles qui y ont lieu.



Photo Michel MILLER

Grâce à leurs fidèles collaborateurs, Daniel Harvey, Alain Simard et André Ménard (assis en bout de table) ont fait du Spectrum une salle multi-disciplinaire qui est devenue une véritable institution montréalaise.

té pour tous ceux et celles qui ont franchi au cours des trois dernières années les portes de ce qui est devenu une véritable institution après avoir été, entre autres, le cinéma Alouette puis le Club Montréal.

Les trois associés, Daniel Harvey, Alain Simard et André Ménard, se sont portés acquéreurs de la bâtisse du Spectrum en juin 1982 avec l'aide d'un prêt de \$250 000 de la Société de développement des institutions culturelles.

Auparavant, ils administraient la concession des spectacles au chic cabaret El Casino, situé à deux pas de là.

Bien des anecdotes ont marqué le cours des trois premières années d'existence du Spectrum.

Une des plus percutantes s'est produite quand Plume et Marjo de Corbeau se sont tous les deux foulés les deux chevilles en exécutant des sauts au cours de leurs spectacles respectifs pendant le même mois. La soirée suivante, les deux ont dû s'aider d'une canne pour entrer en scène et sont restés assis sur un tabouret (ce n'est pas dans leurs habitudes!) pour la durée de leurs spectacles.

«Il y a toujours des hauts et des bas dans le cours d'une année mais, depuis nos débuts, ça a toujours bien marché ce qui n'était pas le cas de Marjo et Plume après leurs foulures», affirme

André Ménard.

La philosophie qui a conduit à cette réussite est simple: présenter une programmation variée dans une salle qui ne soit pas identifiée à un genre en particulier et qui soit équipée pour répondre à toutes les utilisations possibles.

«Si le Spectrum était trop identifié au rock comme le Club Montréal l'était, nous ne pourrions pas l'opérer avec succès», dit Ménard.

Le public est donc aussi varié que les spectacles qui y sont produits.

Comment pourrait-il en être autrement quand on peut y assister, au cours de la même semaine, à l'enregistrement d'une émission de télévision de Pierre Lalonde puis à un show des Dead Kennedys.

Un chiffre d'affaires d'un million, une soixantaine d'employés, un mobile télévision équipé de cinq caméras, un studio 24 pistes permanent, une grille d'éclairage qui permet de faire beaucoup de télévision, le Spectrum est devenu une des trois ou quatre meilleures salles dans sa catégorie en Amérique du Nord et sûrement la mieux équipée.

Les plans futurs visent à ce que le côté multi-disciplinaire de la salle soit exploité au maximum afin que l'importance du Spectrum grandisse autant dans l'esprit des producteurs que du public.

La Ligue nationale d'improvisation y ins-

talle ses pénates cette année, l'émission «Samedi de rire» y est enregistré mais on peut encore y assister à des spectacles qui vont des «Blasters» à «Toure Kounda» en passant par «Jane Sibbery».



FESTIVAL DU MIME

VOIR: SAINT-DENIS, Rue R 3115.2  
(1594)  
a/c févr.1986

# Vous êtes prêt à payer combien pour voir ce que vous aimez?

**L'achat d'un billet de spectacle provoque souvent des réactions d'étonnement chez le consommateur quand vient le temps de payer.**

Face à une croissance des prix qui semble vertigineuse, les gens sont poussés à se demander comment ces tarifs sont établis et où va l'argent ainsi dépensé.

Pour répondre à ces questions, il faut commencer par comprendre ce que signifie aller à un spectacle pour le consommateur et saisir certaines des contraintes inhérentes au monde du spectacle.

## FANTASMES

«Les spectacles sont des fantômes réalisés. Leur origine se situe dans les fantasmes de ceux qui les conçoivent et les réalisent, et visent, en tant qu'œuvres de communication, à entrer en communion avec la vie fantasmique et les désirs de ceux qui y participent comme spectateurs.»

Au cours d'un colloque sur le prix des billets de spectacles organisé l'été dernier à l'École des Hautes Études Commerciales, le professeur Laurent Lapière a défini ainsi les spectacles.

Il ajoute qu'ils sont cependant bel et bien ancrés dans le réel puisqu'ils sont présentés de façon concrète dans un espace qui tient lieu de scène.

Quel prix les gens sont-ils prêts à payer pour assister à une réalisation de leurs fantasmes par le biais d'un concert symphonique, d'une pièce de théâtre, d'un opéra, d'un film ou d'un show rock?

Les prix sont établis en fonction des coûts de production mais aussi en fonction de la qualité du produit qui est la «variable de mise en marché affectant le plus la demande».

L'évaluation de cette qualité conduira à établir un prix qui permettra à tous les intervenants d'obtenir les bénéfices recherchés.

## L'ENVIRONNEMENT

Au moment où le colloque a eu lieu, les organisateurs ont identifié, dans l'environnement du monde du spectacle, trois raisons majeures devant inciter les gens concernés à examiner de plus près les méca-

nismes de fixation des prix des billets.

La première raison était que les sources traditionnelles de subventions semblaient appelées à stagner à diminuer. Ce constat se révèle d'autant plus vrai aujourd'hui alors

définitive en fonction de l'attrait que représente le produit pour le consommateur.

«Dans les arts d'interprétation, la qualité perçue du spectacle crée la demande. Il faut évidemment que les producteurs fassent le nécessaire, au chapitre de la commercialisation, pour favoriser cette demande car, au bout de la ligne, c'est souvent

d'eux...la preuve n'a pas encore été faite que l'offre du produit-spectacle soit soumise à une demande fixe et immuable», écrit le professeur Lapière.

Le paradoxe de la concurrence est comparable au «syndrome Hygrade»: plus il y a de spectacles, plus les gens en veulent et plus la demande augmente.

**Texte: Martin Smith  
Photos: John Taylor**

que le présent gouvernement provincial met l'accent sur le monde des affaires, cherche à couper le déficit et met en veilleuse plusieurs projets culturels d'importance.

La deuxième constatation était que le caractère de Montréal, «ville de spectacle», tendait à s'accroître de plus en plus et qu'il était impérieux de se pencher sur les conséquences d'une telle poussée. Une offre plus grande du produit spectacle allait-elle saturer la demande?

Finalement, les nouvelles formes d'activité (vidéos, ordinateurs personnels) allaient-elles accaparer les budgets temps et argent des spectateurs au point d'avoir un impact très sérieux sur l'industrie du spectacle?

## LA DEMANDE

Un sondage CROP, réalisé en 1983 et portant sur le comportement des Québécois en matière d'activités culturelles de loisirs, révélait que le principal motif évoqué par ceux qui n'étaient pas allés à une représentation théâtrale, un spectacle de musique populaire ou un concert symphonique, était le manque d'intérêt.

Le coût élevé du prix du billet n'était évoqué que par dix pour cent des répondants et se classait donc en troisième position, loin derrière le manque d'intérêt et le manque de temps. Rien ne laisse croire que ces statistiques ne sont plus valables aujourd'hui.

L'importance du prix du billet varie donc en

la demande qui engendre la demande», écrit le professeur Lapière.

Le phénomène du bouche à oreille assure souvent le succès d'un spectacle. La concurrence.

## LA CONCURRENCE

L'industrie du spectacle entre en concurrence avec toutes les autres formes de divertissement et tous les produits-spectacles, aussi distincts et uniques soient-ils les uns par rapport aux autres, sont en compétition pour le porte-feuille du consommateur.

Cependant, il existe un paradoxe plutôt étrange au niveau de cette concurrence interne.

«Il semble, assez paradoxalement, que plus il y a de spectacles dans une ville, plus semble s'accroître la demande pour chacun plus il y aura de spectacles.»

## MIX MARKETING

La demande, la concurrence, la qualité du produit, les coûts de production, les politiques culturelles (subventions), l'analyse du





risque sont tous des éléments qui entrent dans le calcul du prix des billets.

Le spectateur dont le désir de voir un spectacle est suffisamment urgent pour le pousser à acheter un billet aura aussi à assumer des

frais accessoires tels le transport, le stationnement, les frais de garde-rie, les dépenses de restaurant, de bar, et autres.

Ces frais accessoires rétribuent des services concrets, tangibles qu'il est facile d'évaluer. Mais le prix du billet, qu'achète-t-il, lui?

# Un concert rock au Forum

Le prix fixé pour les billets d'un spectacle d'une grosse vedette rock qui vient au Forum dépend en large mesure du pourcentage des revenus bruts qu'exige l'artiste en question.

Donald Tarlton, alias Donald K. estime que la vaste majorité des groupes qu'il produit au Forum exigent entre 38 et 47 pour cent des revenus bruts, ce montant peut grimper jusqu'à 65 pour cent dans certains cas spéciaux et même jusqu'à 70

pour cent dans le cas de Bruce Springsteen, par exemple.

Les billets pour le spectacle de Pat Benatar se ont vendus \$18,50. Les dépenses encourues par le producteur sont multiples et se répartissent ainsi (en proportion de la valeur du billet): \$1,85 pour la taxe d'amusement; environ \$3.30 pour la location du Forum; \$1.50 pour les techniciens et divers frais de production; \$1 pour les éclairages et l'équipement de son; \$0.38 pour les

droits d'auteur; \$1 pour la publicité; \$0.36 pour la guichetterie; \$0.18 pour les assurances; \$0.36 pour la sécurité \$0.18 pour la restauration; environ \$0.85 pour la promoteur et les investisseurs; et finalement, environ \$7.50 pour l'artiste.

Le risque encouru par le promoteur et la renommée d'un groupe permettront, après négociations, d'établir les pourcentages des recettes que retiendront chacun des deux.

**Texte: Martin Smith**

**Photos: John Taylor**

# Au Spectrum

Les groupes rock qui jouent au Spectrum ne jouissent pas du même pouvoir d'attrait commercial que ceux qui vont au Forum et ne peuvent habituellement demander le même genre de pourcentage des recettes.

- Michel Sabourin, un des deux associés des Productions Fogel-Sabourin, estime que ces groupes pourront aller chercher entre 40 et 55 pour cent des recettes brutes. A moins qu'ils ne demandent une somme garantie.

Les billets pour un spectacle de groupe INXS coûtaient \$15,50. Les dépenses encourues pour la présentation de leur spectacle se sont établies à peu près ainsi (en proportion de la



valeur du billet): \$1.08 pour la location de la salle; \$2 pour la publicité; à peu près \$0.70 pour la guichetterie et la sécurité; \$0.62 pour les techniciens et machinistes;

\$0.40 pour l'équipement de son; 40,16 pour les assurances; \$0.32 pour les droits d'auteur; \$1.55 pour la taxe d'amusement; \$0.32 pour le dédouanage de l'équipement

et diverses autres dépenses; \$0.35 pour la restauration; et, finalement, \$8 que se sépareront le promoteur et l'artiste selon l'entente intervenue entre eux.



# UN PRINTEMPS QUI SENT LE BLUES

La comédie musicale *In the house of the blues*, qui a remporté un véritable triomphe au Festival international de jazz 1985, revient à l'affiche du Spectrum les 3, 4 et 5 avril.

*Martin Smith*

Ce portrait fascinant de l'évolution du blues en tant que forme musicale mais aussi en tant que chant d'émancipation d'un peuple est offert dans le cadre des concerts hors-saison du Festival international de jazz.

Une semaine plus tard, le 12 avril, ce sera au tour du pianiste

Lyle Mays, qui a souvent accompagné Pat Metheny, d'être la vedette d'un concert hors-saison au Spectrum.

Finalement, le 20 avril, le groupe britannique Level 42 dont la musique est un mélange très rythmé de pop et de jazz occupera la même salle alors que leur disque *World Machine* fait des vagues au Québec grâce, surtout, à la chanson *Something about you*.

Les billets pour ces trois spectacles sont disponibles à tous les comptoirs Ticketron et au guichet du Spectrum.



Photo d'Archives

L'exceptionnelle comédie musicale *In the house of the blues* revient à l'affiche du Spectrum au début d'avril.

# Top-notch visitors coming to Montreal

A number of visiting musicians will be gracing this city's jazz scene in the next month. The first arrival is reedman **Branford Marsalis**, who is rapidly developing into a musician of the first rank. He'll be heard this Saturday at 8 p.m. at the Spectrum (318 St. Catherine W.).

In Jazz at the Maisons de la Culture, a free series put on by the city, renowned bassist **Miroslav Vitous** joins vibraphonist **Jean Vanasse** for a series of concerts. The pair is at 5290 Côte des Neiges Feb. 10 and moves to 465 Mt. Royal E. the following two evenings.

At the same location, the **Karen Young-Michel Donato** duo will be heard Feb. 18, and **Melosphere** puts in an appearance at 3755 Botrel in Notre Dame de Grâce Feb. 26.

These are all free concerts, but organizers suggest you pick up tickets in advance.

Also forthcoming are appearances by the likes of pianists **Barry Harris** (who's been referred to as the "Father of Detroit Jazz") at Club 2080 (2080 Clark) Feb. 26 to 28 and a jazz weekend with **Lee Konitz** at the Bibliothèque Nationale March 6. That's followed March 7 by the **Art Ensemble of Chicago** at the Spectrum.

As well, the Young-Donato duo can be heard Sunday at 8 p.m. at

## Jazz Notes

LEN DOBBIN



Queen Mary United Church (13 Finchley Rd.) and, in a tribute to the late **Tadd Dameron**, the **Andrew Homzy Jazz Orchestra** will play a concert Feb. 13 in Room H-110 of the downtown campus of Concordia University at 8 p.m.

This week and next, Thursday through Saturday at Puzzles (Hotel du Parc) it's the **Teresa Doyle Trio**. At Club 2080 through Saturday, it's **Mike Gauthier** with **Janis Steprans**, **André White**, **Eric Lagace** and **Stephan Proulx**.

Guitarist **Ivan Symonds** is featured at Cafe Timénés (4857 Park) this Saturday, and **Ming Lee** will guest with **Tim Jackson** and **Skip Bey** at the Upstairs (1439 Bishop).

*Len Dobbin's Jazz 96 is heard Sundays on FM 96 at 9 p.m.*

## 15 jours de shows pour fêter les 5 ans du Spectrum

En cinq ans seulement, le Spectrum est devenu une véritable institution à Montréal. Pour célébrer ce cinquième anniversaire, on présentera la Quinzaine du Spectrum du 1er au 17 octobre prochain.

La «Quinzaine» c'est une série de spectacles spéciaux avec plusieurs des grands artistes qui ont marqué l'histoire de la plus petite des grandes salles!

La «Quinzaine du Spectrum» sera inaugurée le 1er octobre prochain avec la première du nouveau spectacle de Michel Rivard, l'artiste qui détient le nombre record de représentations au Spectrum.

On y verra aussi le groupe d'avant-garde européen Front 242, la chanteuse Suzanne Vega que l'on a vu il y deux ans et qui est maintenant au sommet des palmarès et Husker Du le groupe underground américain le plus important de l'heure.

Sera aussi de la fête, Pierre Verville que l'on a vu au Spectrum une première fois avec la tournée des Ha Ha! et par la suite en duo avec Daniel Lemire.

Cette «Quinzaine» se terminera le 17 octobre par une grande fête animée par Claude Dubois, celui-là même qui avait donné le spectacle d'ouverture officiel en octobre 1982.

Voici la liste des spectacles (qui débutent tous à 20h30) pour la «Quinzaine du Spectrum»: 1er octobre, Michel Rivard; 2 octobre, Marjo; 3 octobre, Louise Forestier; 6 octobre, Front 242; 7 octobre, Clip et Vous (vidéoclips de Michel Rivard, The Box, Top Sonart et Flashcube); 8 octobre, Marie Chouinard et La La La Human Steps; 9 octobre, Pierre Verville; 10 octobre, Le Groupe Sanguin; 12 octobre, Richard Séguin; 14 octobre, Husker Du; 15 octobre, Pierre Bertrand; 16 octobre, Suzanne Vega; 17 octobre, grande fête animée par Claude Dubois.

Les billets pour tous les spectacles seront disponibles au guichet du Spectrum et à tous les comptoirs Ticketron dès le samedi 12 septembre à 10h00.

Rivard, Marjo, Forestier, Séguin et Dubois : une prestigieuse Quinzaine

## Le Spectrum célèbre ses cinq ans

**PIERRE CAYOUILLE**

Le Spectrum de Montréal, « la plus petite des grandes salles de spectacle », a cinq ans.

Pour célébrer l'anniversaire, les propriétaires de la salle, André Ménard, Alain Simard et Daniel Harvey, organisent du 1er au 17 octobre la « Quinzaine du Spectrum ».

Il s'agit en fait d'une série de spectacles présentés par plusieurs des artistes qui ont marqué l'histoire du Spectrum.

Michel Rivard amorcera cette quinzaine prestigieuse le 1er octobre avec la présentation de son nouveau spectacle. Un privilège bien légitime pour Rivard : c'est lui qui détient le record du nombre de représentations sur la scène du Spectrum.

Le lendemain 2 octobre, Marjo lui succédera. Puis le samedi 3 octobre, Louise Forestier viendra y présenter sa bouleversante *Passion selon Louise*.

Fidèle à sa vocation éclectique, le Spectrum présentera aussi des artistes étrangers. Le groupe européen *Front 242* (le 6 octobre), l'ensemble avant-gardiste *Husker Dü* (le 14 octobre) et Suzanne Vega (le 16 octobre) participeront aussi aux célébrations.

On fera également place à l'humour avec les spectacles de Pierre Verville (9 octobre) et du Groupe Sanguin (10 octobre). Les cinq bouffons de Rock et Belles oreilles profiteront de la Quinzaine pour lancer, le 6 octobre, leur nouveau disque enre-

gistré au Spectrum.

Marie Chouinard et La La La Human Steps (le 8 octobre), Richard Séguin (12 octobre) et Pierre Bertrand (15 octobre) figurent aussi au programme de la Quinzaine.

Ouvert il y a cinq ans par les trois « pères » du Festival de Jazz de Montréal, le Spectrum loge dans ce qui fut longtemps le cinéma Alouette avant de devenir le « Club Montréal ».

Depuis, le Spectrum demeure la salle chérie des artistes. Michel Rivard apprécie surtout l'ambiance chaleureuse de la salle. « Il peut y avoir 1 100 personnes, qu'importe, quand on est sur scène on voit tout le monde et on se sent ma foi comme dans une vaste boîte à chansons », dit-il. Il n'était pas question pour Rivard de présenter son nouveau spectacle ailleurs. Même si, admet-il, son public devient de plus en plus vaste.

La Quinzaine se terminera le samedi 17 octobre. Claude Dubois, celui même qui a inauguré la salle en octobre 1982, animera la grande fête du cinquième anniversaire.

Télé-Métropole diffusera le 1er novembre prochain les meilleurs moments de la Quinzaine.

Tous les billets pour les spectacles de la Quinzaine seront en vente demain à compter de 10h00.

En cinq ans, plus d'un million de Montréalais ont fréquenté le Spectrum. The Police, Astor Piazzolla, Tina Turner, U2, Simple Minds et Laurie Anderson sont au nombre des artistes prestigieux qui s'y sont arrêtés.



Michel Rivard



Louise Forestier





André Ménard, directeur du Spectrum

PHOTO RENE PICARD, LA PRESSE

## Une Quinzaine pour les cinq ans du Spectrum

DENIS LAVOIE

Une brochette d'artistes québécois, dont un grand nombre ont fait leur marque au Spectrum, animeront les soirées de la Quinzaine du 5e anniversaire, du 1er au 17 octobre, a annoncé le directeur de cette salle, André Ménard.

Rappelant que le Spectrum présentait de 250 à 300 spectacles par année, dans une grande variété de styles, du folk au heavy metal, Ménard a dit vouloir offrir « un éventail culturel des plus larges » durant cette quinzaine particulière.

C'est pour rendre hommage aux artistes d'ici qui sont l'âme du Spectrum, que l'on a organisé cette quinzaine, a précisé l'associé d'Alain Simard et de Daniel Harvey.

### Vedettes

Michel Rivard qui détient le record du nombre des représentations au Spectrum, inaugurerait la fête dès le 1er octobre, avec son tout nouveau spectacle. Et Claude Dubois, qui avait inauguré la boîte il y a cinq ans, sera appelé à clôturer la quinzaine en présentant plusieurs des artistes qui ont été acclamés sur cette scène.

Marjo sera là le deuxième soir, 2 octobre, avant d'entreprendre une tournée de trois mois. Son spectacle a été le *hit* de l'année, selon Ménard.

Louise Forestier dont le show a fait l'unanimité des critiques, cette année, présentera à nouveau *La passion selon Louise*, le 2 octobre.

Le mardi 6 octobre, en collaboration avec une autre salle *in*, les *Foufounes électriques*, la scène sera cédée à un groupe belge, *Front 242*, qui avait volé la vedette au groupe qu'il précédait sur scène au Spectrum lors de sa première apparition à Montréal.

Le populaire groupe *Rock et Belles Oreilles* lancera le même jour le disque qui fut enregistré lors de son spectacle au Spectrum.

Le 7 octobre, soirée vidéo en co-production avec l'Association pour la santé mentale : de nouveaux vidéoclips québécois de Michel Rivard, The Box, Top Sonart et Flashcube.

Le 8 : soirée toute spéciale consacrée à la danse. Marie Chouinard, pour la première fois, et le grand succès dans le domaine de la danse, *La Human Step*, dans un spectacle inédit conçu par Edouard Lock.

Pierre Verville, qu'on a vu évoluer au Spectrum dans la tournée des Ha Ha et aussi avec Daniel Lemire, sera la vedette de la soirée du 9 octobre.

Le *Groupe Sanguin*, actuellement à l'affiche au Spectrum où ce quintette de l'humour est en train de battre des records

d'assistance, sera aussi de la fête, le samedi 10 octobre. On pourra encore les voir au cours des supplémentaires.

Richard Séguin, qui a marqué le renouveau de la chanson québécoise avec un disque qui enregistre des records de vente, reviendra un dernier soir rappeler son succès du printemps dernier au Spectrum.

Pour marquer le côté international de la programmation, le 14 octobre, on présentera *Husker Du*, un groupe underground américain vraiment spécial.

Le 15 octobre, *La Presse*, associée depuis les tout débuts à la présentation du « Spectacle du mois », en collaboration avec la station CKOI, offrira d'assister gratuitement à la première du nouveau spectacle de Pierre Bertrand.

La plus populaire chanteuse actuellement, qui n'a attiré qu'un maigre public à sa première apparition au Spectrum il y a deux ans, y fera sans doute salle comble le 16 octobre : Suzanne Vega est en effet aujourd'hui en tête des palmares.

Pour terminer, ce n'est que sur invitation qu'on pourra assister à la grande fête du samedi 17 octobre, soirée animée par Claude Dubois.

Le grand public aura ultérieurement un aperçu de cette *Quinzaine du Spectrum*, par l'entremise de *Télé-Métropole* qui présentera une émission spéciale de 90 minutes des meilleurs moments de cette spectaculaire célébration, le dimanche 1er novembre à 20 h.

Salle à vocation internationale où ont défilé des vedettes comme Police, Tina Turner, U2, Yoko Ono, BB King, le Spectrum se vante en ce cinquième anniversaire d'être « la plus petite des grandes salles ».

Le succès de cette entreprise tient à une programmation éclectique et à la flexibilité d'utilisation de la salle, qui permet une grande variété de spectacles, souligne André Ménard. Des émissions de télévision, depuis le *Lautrec Show* jusqu'à *Samedi de rire* et à la *LNI*, ont ainsi fait connaître le Spectrum au Québec tout entier.

De plus la télédiffusion de spectacles de Corey Hart, Los Lobos, Astor Piazzolla, Bruce Cockburn et Rough Trade ont fait connaître le Spectrum dans le monde entier. Ce n'est donc pas un bar à la mode, mais une salle qui offre même des services auxiliaires aux producteurs, en plus de facilités d'enregistrements audios et visuels. Les éléments techniques sont par ailleurs constamment renouvelés.

Les billets pour tous ces spectacles seront disponibles au guichet du Spectrum et à tous les comptoirs Ticketron dès le samedi 12 septembre à 10 h.

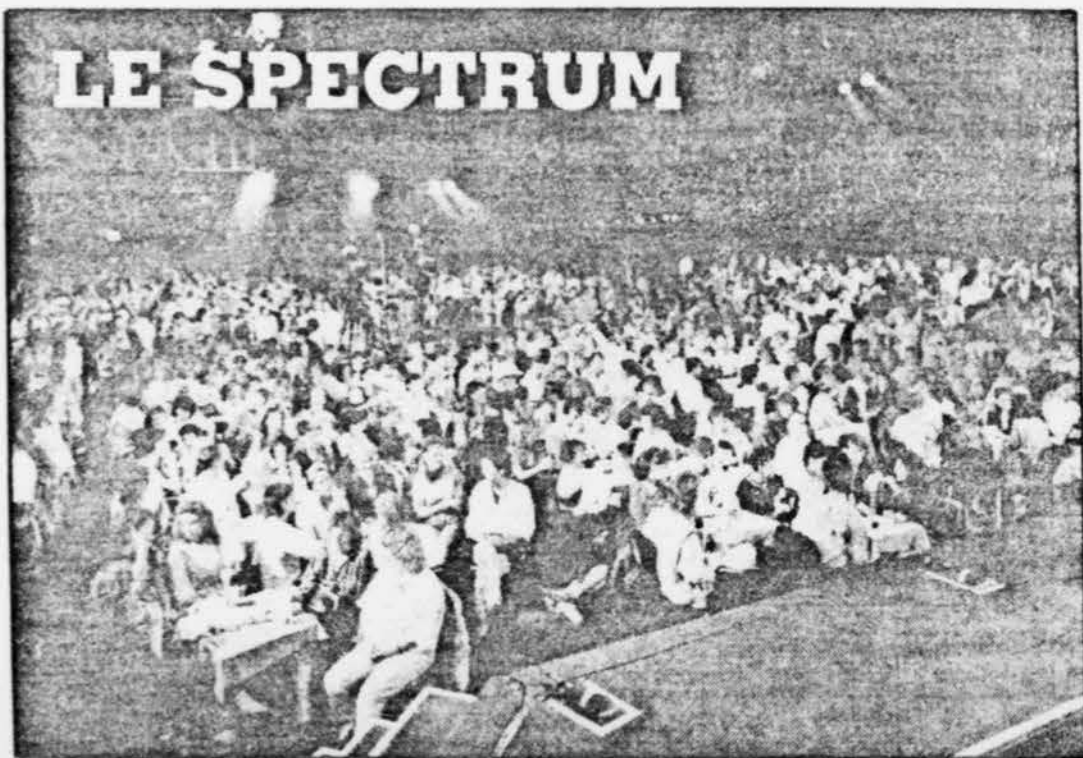


PHOTO ARMAND TROTTIER, LA PRESSE

### **La boîte la plus « hot » en ville**

*Le Spectrum est devenu l'endroit le plus « hot » en ville. Le triumvirat Simard-Ménard-Harvey peut souffler avec satisfaction les cinq bougies du gâteau d'anniversaire qu'est la Quinzaine en cours. La télévision s'y trouve à l'aise, tout comme les artistes, qui en raffolent... Renaud a même rêvé de s'en porter acquéreur! Lire Denis Lavoie, en page E8.*



# LE SPECTRUM

## En cinq ans, la salle est devenue une institution

DENIS LAVOIE

L'impressionnante liste des artistes qui ont défilé depuis cinq ans, sur la scène du Spectrum, suffit amplement à démontrer le succès de cette salle de spectacle de réputation internationale.

Pour celui qui en est l'âme dirigeante, André Ménard, le Spectrum est presque une résidence secondaire. Presque tous les jours, il lui faut repenser le Spectrum, pour le transformer tantôt en studio de télévision, tantôt pour un show rock et ensuite l'adapter pour un groupe de jazz.

### Des noms prestigieux

De Jaco Pastorius qui vient de mourir jusqu'à Suzanne Vega qui y fera salle comble après n'y avoir attiré que quelques spectateurs, il y a deux ans, il en est passé des vedettes au Spectrum.

Si je me souviens bien, c'est un groupe punk qui avait inauguré la place, où se sont succédés les vedettes du jazz, de l'humour, de la danse, du Québec, des États-Unis et jusque d'Afrique: King Sunny Adé, Rochereau, Pierre Akendengué...

Vedettes déchues, enterrées, disparues; stars du heavy rock, chanteurs romantiques, pas un style n'a trouvé meilleure scène que celle du Spectrum:

Montréal Transport Limitée,

Nina Hagen, Shawn Phillips, Iron Butterfly, Johnny Winter, Michel Lemieux, Claude Dubois, Garbarek, Stéphanne Grappelli, King Crimson, Daniel Lavoie, Jacques Higelin, Evénement Mode, Festival du nouveau cinéma, Fats Domino, Touré Kunda, Metallica, lancement d'une nouvelle bière, foire du livre, Iggy Pop, Paul Piché, Plume, Corbeau, Margie Gillis, Fantaisie sur glace, Men Without Hats, etc.

Salle polyvalente, multifonctionnelle, ouverte à tous genres de présentation, le Spectrum a aussi accueilli des nouveaux modèles d'auto: on a dû couper des portes, tasser un mur!

Tous les jours, on refait ainsi le visage de la salle et de la scène. Régulièrement, il faut repeindre, changer les équipements qui s'usent, enlever des éléments quand on présente un show qui brasse, etc.

La veille de notre interview, c'était la télévision qui y enregistrerait *Samedi de rire*, alors que le lendemain on montait la scène pour l'avant-première du nouveau spectacle de Michel Rivard, le recordman de la place. On y a déjà secrètement enregistré Louise Forestier en spectacle, pour ensuite le lui avouer et coucher le résultat de cette séance sur vinyle.

Demain, on réarrange encore tout, on défait et on refait pour un autre genre de spectacle. Au-

jourd'hui c'est Spectrascène qui produit, demain ce sera Donald K Donald ou Fogel-Sabourin.

C'est dans le tumulte de l'après-midi, au beau milieu des tests de son et du remue-ménage de l'installation d'équipements, qu'André Ménard nous a entraînés dans son univers de rêve, pour raconter la petite histoire du Spectrum.

Car c'est d'un rêve qu'est né, très fortuitement, cette réalisation unique dans le monde, qu'est le Spectrum. Ce n'est pas pour rien d'ailleurs que le groupe *The Police*, alors au sommet de sa carrière, a choisi cette salle pour y enregistrer un vidéo. Pas étonnant non plus qu'un artiste français aussi populaire que Renaud ait rêvé de se porter acquéreur du Spectrum.

Mais le Spectrum n'est pas à vendre, même si son histoire a commencé par... une faillite! C'est en effet par hasard qu'André Ménard, Daniel Harvey et Alain Simard sont devenus les propriétaires de cette salle de spectacle.

Il faut retourner plus de cinq ans en arrière.

Simard lisait le journal (sans doute *La Presse*) lorsqu'il voit une banale annonce de faillite. Le cinéma *Allouette*, qui avait été transformé en « show bar » sous le nom de *Club Montréal*, était mis en vente. *Spectra Scène* a fait une offre, qui s'est avérée de peu la meilleure. Et du jour au lende-

main, le trio de producteurs montréalais avaient « leur » salle. Restait à l'adapter aux moyens modernes requis.

Il a fallu quelques mois, pour repenser la salle. On a coupé les bars, coulé du ciment, installé de l'équipement d'éclairage et de son ultra-moderne, pour enfin réaliser ce qui allait devenir la salle idéale, la première conçue par ses utilisateurs, des producteurs. Pas un banquier n'aurait voulu risquer l'aventure, rappelle Ménard. Heureusement qu'il y avait la Sodiq, qui a prêté \$250 000.

### Un bijou de technologie

On a d'abord misé sur l'aspect spectacle plutôt que sur la consommation de bière. On a voulu servir les artistes d'abord et s'ouvrir à tous les genres de production, y compris la télévision. On a décollé le mobilier du plancher, accroché tout un système d'éclairage au plafond, installé tout un réseau électrique, ouvert un balcon, amélioré l'acoustique.

Le risque demeurait grand, car ce sont des spectacles d'un soir, donc un grand nombre d'activités, qu'on devait programmer. « On s'est retiré du champ de la production de spectacles, sauf pour nos artistes, pour laisser le champ libre aux autres producteurs montréalais », signale Ménard. Le Spectrum est ainsi devenu accessible à tous, sans restriction.

« On ne voulait pas créer une salle à la mode, ni être une salle qui vit du bar. On se voulait branché sur les courants modernes et bien centré géographiquement comme culturellement », de dire encore Ménard, qui considère le Spectrum comme une vraie salle de variété.

Avec son studio de son, auquel s'est ajouté un studio mobile de télévision, le Spectrum est devenu un instrument de production plein de possibilités. Ainsi peut-on y tenir une assemblée syndicale, y faire une présentation publicitaire, y pratiquer un spectacle, faire un enregistrement durant la nuit et filmer un spectacle pour la télévision, comme cela s'est produit souvent.

Le Spectrum, c'est donc bien plus que ce qu'en connaît le grand public par les émissions de télé qu'on y enregistre ou par les spectacles qu'on va y voir. C'est aussi une soixantaine d'employés, un endroit où on ne se fait pas achaler pour boire et un roulement d'argent de \$3 à \$4 millions par an.

Le Spectrum finalement, c'est cinq ans de succès innombrables, d'artistes et de producteurs satisfaits, et de centaines de milliers de spectateurs qui y ont passé au moins une bonne soirée.

En fait, le Spectrum est devenu, comme le voulait celui qui en assume la gérance, André Ménard, une « institution ».



LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 3 OCTOBRE 1987





**Francine Grimaldi**

*collaboration spéciale*

## **Festival de rock français à l'été**

**V**oulez-vous avoir des nouvelles de l'été prochain? J'en ai. Il me semble que ça remonte le moral quand on peut parler des activités de l'été en février non? Avant la tenue du Festival International de Jazz, Montréal aura droit à un **Festival International Rock francophone** du 19 au 22 juin. Le coordonnateur **André-Bernard Tremblay** m'a annoncé qu'il y aura 16 groupes triés sur le volet, dont les **Porte-Manteaux** de France. André-Bernard n'a pas changé, ou presque, depuis les belles années où il présentait des futures stars au Transit de l'Hôtel Nelson et à l'Imprévu de l'hôtel Iroquois dans le Vieux-Montréal. Deux hôtels désormais disparus sous le recyclage mais qui furent l'âme du Vieux et servirent de tremplin à une foule d'artistes méconnus. J'y ai découvert, entre autres, **Belgazou**, **Uzeb**, **Tiger Ogoshi** (Tiger Baku à l'époque) et même **Lewis Furey**. La confiance règne au bureau du directeur du Festival Rock, **Alain Karon**. L'an dernier son festival a très bien marché au Parc Lafontaine, les 18 et 19 juillet. C'est pourquoi il passe à quatre jours. Cet été le festival se met à l'abri au **Spectrum**.

# Le Cinars sera ouvert au public

(PC) — Le prochain *Cinars*, en décembre à Montréal, sera ouvert au public contrairement aux années passées où seul le milieu du spectacle local et international y trouvait un intérêt.

*Cinars* signifie « Commerce international des arts de la scène », a expliqué cette semaine le directeur général Alain Paré en donnant un aperçu de ce que serait une troisième édition de ce « marché » des spectacles qui a lancé la carrière internationale de nombreux artistes québécois: Michel Lemieux, Robert Lepage, Angèle Dubeau, le groupe de danse O'Vertigo, l'ensemble de jazz UZEB, Marie-Claire Séguin, Marjo, Carbone 14, La La La Human Steps, pour ne nommer que ceux-là.

« Nous ne faisons pas de table ronde, de théorie ou de philosophie », a expliqué Alain Paré à propos du terme « conférence » et de ce qu'il pouvait suggérer. Les mots clés de ce marché du spectacle sont rentabilité et durabilité.

Du mardi 6 au vendredi 9 décembre, le troisième *Cinars* se tiendra au Spectrum et à la Place des Arts (avant, c'était au Palais des Congrès). « L'ouverture au public nous fera sortir de notre vase clos », estime M. Paré.

Venant d'une trentaine de pays, quelque 500 acheteurs (gens de festivals, de télévision, producteurs, directeurs de salles) y sont attendus. Beaucoup d'Européens et des Japonais entre autres, prévoit le directeur général, mais aussi des Canadiens et des Américains comme auparavant.

Artistes et groupes sont invités à s'inscrire, d'ici au 31 mai pour le théâtre, la danse, la musique classique et le « multi-média ». Les gens des variétés (rock, jazz, humour) ont jusqu'au 31 août.

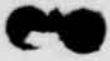
Les critères de sélection sont sévères, dit Alain Paré, « *Cinars* n'est pas un tremplin pour la relève. L'événement est conçu pour les professionnels qui veulent se mettre en vitrine, une vitrine ouverte sur le monde ».

Le jury sera formé de Canadiens, francophones et anglophones, qui ont en commun de voyager et de voir beaucoup de spectacles. Yvon Deschamps et la cantatrice Maureen Forrester seront porte-parole officiels de *Cinars*.

Outre la présentation de cassettes en kiosque, les artistes choisis pour ce troisième *Cinars* se produiront sur scène, à l'affiche de sept *show-cases*.

Ce sont des spectacles d'environ deux heures et demie ou, dans une demi-douzaine de numéros, chacun (individus ou groupes) a 20 minutes pour montrer ce qu'il sait faire. Pour le théâtre, le temps alloué est 30 minutes.

Le public aura accès à un spectacle au moyen de laissez-passer, via des promotions avec tel ou tel média, suivant ses affinités pour tel *show-case*.



ZAF & ZAP, Yanick Castonguay, 16 ans; voix et guitare, Sylvie Goudreau, 18 ans; voix.

Manon Boies, 18 ans, dessinatrice ou illustratrice, ou peintre, ou écrivain ou...

PHOTOS REMI LEMES, LA PRESSE

## Un 9e Festival de création jeunesse... épatant!

**JOCELYN DESJARDINS**  
École secondaire Saint-Luis  
Montréal

**P**résente pour la première fois de son histoire dans des salles du centre-ville de Montréal (ce qui lui vaut d'attirer l'attention des différents médias), le 9e Festival de création jeunesse (FCJ) m'a épaté au plus haut point.

Du dessin au théâtre en passant par la musique et les monologues, le 9e FCJ est là pour montrer l'implication des jeunes dans le domaine de la création. Et il y réussit de main de maître.

Plus de 500 oeuvres ont été exposées au Complexe Desjardins du 1er au 3 juin et 52 performan-

ces scéniques ont été présentées dans les trois salles officielles du festival: le Spectrum de Montréal, le Café de la Place (PDA) et le Théâtre Les Loges.

519 oeuvres qui feraient rougir quelques artistes! 52 performances scéniques qui sont parfois meilleures que celles qui ne sont pas gratuites.

Durant la soirée d'ouverture de jeudi le 1er juin, j'ai rencontré une jeune dessinatrice, Manon Boies, 18 ans, originaire de Montréal, qui a réalisé 14 dessins dont plus de la moitié sont inspirés du populaire jeu Donjons et Dragons. A l'exposition du Complexe Desjardins, il y avait trois panneaux qui lui appartenaient.

Il y a maintenant quatre ans

que Manon dessine, écrit et crée pour le Festival de créations jeunesse. Donc, elle est connue là-bas de tous les organisateurs. Personnalité influente.

Avec un enthousiasme et une originalité débordantes (à la Salvador Dali), Manon m'a expliqué ce qu'elle pense de la relève qu'eux, les jeunes du festival, pourraient constituer.

«Peut-être que plus tard, on prendra la place des professionnels actuels, dit-elle. Rendus là, on fera sûrement des choses qui se tiendront debout et qui feront peut-être partie de notre patrimoine.»

Manon a parlé comme une artiste. Une jeune artiste qui a toute la vie devant elle pour créer, réaliser et pour faire réfléchir l'ob-

servateur au travers ses dessins. Aussi, elle a parlé comme une jeune artiste qui a l'immediat devant elle, pour prouver à tous ceux qui l'entendent, que jeunesse n'égale pas nécessairement violence ni délinquance.

«On a tendance à associer jeunes et vandalisme, continue-t-elle. Nous, au lieu de canaliser nos énergies vers la délinquance et tout ce qui s'y rattache, on se tourne vers la créativité et tout ce qui est constructif.»

Bien belle phrase, direz-vous? Pourtant, ils sont des centaines à penser de la même façon. Et ils ont créé le 9e Festival de création jeunesse.

La est leur plus grande et leur plus belle réalisation...

## Music



# A Different Beat

Montreal's international rock festival rolls over  
the Anglo-American pop establishment

**F**rom Bill Haley and the Comets to the Fine Young Cannibals, rock 'n' roll has always been resolutely English. For more than 30 years, the international pop scene has been dominated by U.S. and British acts. There have been pockets of pop music activity in other languages over the years — notably in Quebec from early on in the rock 'n' roll game — but the language of choice for any rocker with worldwide sales in mind has inevitably been English.

Until now, that is. Montreal's rock festival, the Festival international rock de Montréal, is a walking advertisement for a new wave of international, multilingual rock bands poised to take on the Anglo-American rock establishment. The musicians coming to FIRM, which takes place at the Spectrum and Les Founoues Electriques from Oct. 2 to 7, hail from France, Belgium, Italy, Africa and Canada. Several of the bands from France — such as Mano Negra, Los Carayos, and Chihuahua — sing in French, English and Spanish, and they're confident that the hegemony of British-U.S. rock is about to crumble.

Just ask François Hadji-Lazaro. A bulky, mean-looking skinhead, he is the leader of Los Carayos, a Paris-based, five-piece outfit whose trilingual music borrows from rockabilly, country, punk and even flamenco. Street-punk image notwithstanding, Hadji-Lazaro is actually a soft-spoken, articulate guy. But he doesn't beat around the bush when discussing the future of rock.

ILLUSTRATION: ALAIN RENO

The eclectic  
lineup is  
chock-full of fresh  
musical upstarts



"Anglo-Saxon rock 'n' roll has never been so bad," says Hadji-Lazaro. "People are bored with the old rock. They want something younger and fresher."

The eclectic lineup of FIRM 89 is chock-full of fresh, young musical upstarts ready to storm the walls of the Anglo-Saxon rock world. Home-grown rock is more common in France than ever before and the six French groups at the festival represent the vibrant, new underground explosion in and around Paris.

There has also been a renaissance of francophone rock on this side of the Atlantic: Quebec's musical depression of the early 1980s, when every second francophone band was singing

in English, has given way to "*la relève*." Rock *en français* is "in" and, more importantly, it's all over the radio in Quebec. Some of the hottest local talent is on the roster at FIRM, ranging from the garage thrashing of Camel Clutch to the obtuse experimentation of Traffic D'Influence. Ironically, FIRM 89 marks the first time that the organizers have included an English-speaking group, Montreal ska/reggae favorites Me, Mom and Morgentaler.

The Algerian-born Parisian musician Cheb Kader is also on the lineup, and his show will be a rare opportunity for Montrealers to hear "rai" music live. Rai, which has been the rage in France for more than a year now, mixes traditional Algerian music with contemporary pop sounds. It is the lat-



est example of "world beat" music, the umbrella term that describes the new, non-Western styles of pop that challenge the Anglo-American rules.

Paris is at the centre of the world-beat revolution and, thanks to the cultural ties between Montreal and Paris, our city has been exposed to these sounds much earlier than the rest of North America. More than 60,000 Montrealers turned out to see South African singer Johnny Clegg at last year's jazz festival, and artists like Italy's Paolo Conte, Brazil's Gilberto Gil and Israel's Ofra Haza all have substantial followings in Montreal.

In the summer of 1988, Montreal music fans showed their true international colors and went head-over-heels nuts for the Gipsy Kings, a group of flamenco rockers from France. The same town that couldn't care less about going to see British superstars The Who treats a group of Spanish-speaking gypsies like royalty.

But not all the FIRM participants are too thrilled about being compared to the

Gipsy Kings. Manu Chao, the main man in Mano Negra and the guitarist with Los Carayos, reflects the underground spirit of the festival.

"We're not all like the Gipsy Kings," says Chao. "I don't consider them a rock 'n' roll band. They're more showbiz."

Indeed, none of the bands at the festival fit into the usual Top 40 mold. Both Mano Negra and Los Carayos play raw, back-to-basics rock, spiced with musical influences from several cultures. Hadji-Lazaro sets the rootsy tone for Los Carayos, belying his hard-core look with his mastery of the violin, mandolin, accordion and banjo. Their average live set features originals in French and Spanish, and — to complete the melting pot — covers of U.S. rock 'n' roll classics like Chuck Berry's *Maybelline*.

The linguistic potpourri was a natural reaction to the multicultural mosaic of today's Paris. The members of Los Carayos boast family backgrounds that include Spanish, Greek, German and Corsian roots. "Singing in three languages was not a commercial choice," says Hadji-Lazaro.

"That's just how we felt things."

Oddly enough, the results may be more commercial than they ever imagined. Los Carayos and Mano Negra are quite popular in France, and both groups were very well received at this year's New Music Seminar, the influential industry showcase in New York.

But the U.S. pop industry has proved a tough nut to crack for most non-English-speaking groups. So don't expect trilingual rock in the Billboard Hot 100 anytime in the near future. Montreal may remain the first and the last place where these bands make it in North America.

The Gipsy Kings, Johnny Clegg and Paolo Conte are major-league celebrities in Montreal; south of the border, at best they're considered minor artists.

The possibility of discovering the next hip sound is a big part of what makes FIRM exciting. The fun comes from checking out these unknown musical up-and-comers who may well become local heroes by this time next year. FIRM gives you a chance to hear about it before everyone else.

— Brendan Kelly

# La police est blâmée pour avoir été absente avant le spectacle des Bérurier Noir

BRUNO BISSON

■ La Ligue des droits et libertés du Québec a reproché hier au service de police de la CUM de n'avoir « assuré aucune présence visible aux abords du Spectrum », vendredi soir dernier, juste avant qu'un groupe de *skinheads* ne se ruent sur des spectateurs pour les frapper à coups de barre de fer et de chaînes.

Cette agression non provoquée a fait deux blessés dont l'un a dû être transporté à l'hôpital, selon un quotidien montréalais. Le directeur du poste de district 33 de la CUM (centre-ville), M. Robert Desjardins, a pour sa part affirmé, hier, que les deux victimes n'ont été blessées que légèrement et qu'elles ont refusé de porter plainte contre leurs agresseurs.

Le groupe d'agresseurs, une trentaine de *skinheads* se proclamant d'idéologie raciste et antisémite, a attaqué de jeunes « punks » qui faisaient la queue devant la salle de spectacles de la rue Sainte-Catherine pour le spectacle du groupe français Bérurier Noir, peu après 20 h, vendredi soir.

Les jeunes agresseurs, surtout des adolescents et des jeunes adultes, s'étaient rassemblés près de la Place des Arts, presque en face du Spectrum, avant de traverser la rue et de venir narguer les spectateurs attendant sagement à la porte.

Après que quelques injures eurent été lancées de part et d'autres, les *skinheads* ont sorti de leurs blousons de type aviateur, de courtes barres de métal et se sont avancés vers la foule. La première de leurs victimes aurait tenté de prendre la fuite mais a été interceptée et battue jusqu'à ce qu'elle s'écrase près d'une voiture stationnée en bordure de la rue.

Les *skinheads* ont frappé un peu au hasard dans la foule et ont pris la fuite aussitôt que des sirènes de police se sont fait entendre. Aucun d'entre eux n'a été arrêté.

Selon la Ligue, « le service de police aurait dû prévoir que le spectacle de ce groupe, qui s'est

illustré par son opposition aux mouvements racistes et fascistes, pouvait donner lieu à des actes d'agressions de la part des *skinheads* racistes ». D'autant plus, ajoute la Ligue, que des incidents semblables se seraient produits lors d'autres spectacles des Bérurier Noir au Québec. »

L'organisme estime de plus que la gravité de cet incident ne devrait pas être sous-estimée, considérant, à la lumière d'une enquête récente menée par la Ligue, que des groupes de *skinheads* canadiens entretiennent des relations avec des groupes d'extrême-droite étrangers, tels le Ku Klux Klan américain.

Pour sa part, le directeur du poste du district 33 a déclaré hier à *La Presse* qu'il ne comprend pas comment la Ligue peut affirmer qu'aucune présence policière visible n'ait été signalée près de la salle de spectacle. « Si on n'aurait pas de présence policière sur la rue Sainte-Catherine, a assuré M. Desjardins, on ferait aussi bien de fermer nos portes. »

Selon le directeur, pas moins de 40 policiers, dont quatre officiers, étaient sur les lieux dès 20 h 15, vendredi, et des policiers sont demeurés en permanence près du Spectrum jusqu'après minuit, soit bien après la fin du spectacle.

# Marianne Faithfull toujours aussi rageuse et rock'n'roll

ALAIN DE REPENTIGNY

■ Samedi soir, le public des Fou-founes électriques était venu applaudir une femme ravagée, mais c'est une très belle dame, fort élégante avec ça, qui s'est pointée sur la scène: cheveux blonds relevés, rouge à lèvres éclatant, grand manteau de cuir noir recouvrant une blouse blanche et une jupe de cuir, souliers à talon aiguille, «mâtante» Marianne n'arrivait sûrement pas de la piquerie du coin.

Dès qu'elle a ouvert la bouche, tout le monde a reconnu Marianne Faithfull. Si elle n'est plus une junkie depuis 1985, la Britannique n'en est pas moins convain-

cante quand elle chante de cette voix brisée, presque caverneuse, qu'elle s'est découverte il y a dix ans. L'image colle peut-être moins à la réalité de ces chansons sombres et douloureuses, mais le public a au moins l'assurance que la chanteuse va être capable de terminer le spectacle.

Ce show simple, sympathique et un peu court, ne comportait pas beaucoup de surprises. En une heure et quart tout au plus, Faithfull a enfilé ses grands succès avec ceci de différent qu'elle n'était accompagnée que de Barry Reynolds, un complice des dix dernières années, à la guitare acoustique.

Qu'elle ait pigé dans son dernier microsillon *Strange Weather* n'avait rien d'étonnant puisque l'atmosphère intime du spectacle se prêtait plutôt bien à ce disque de chansons, de la classique *Boulevard of Broken Dreams* à la vieillote *Penthouse Serenade* en passant par cette *Strange Weather* que lui a donnée Tom Waits et *As Tears Go By*, des Stones, qui l'a suivie depuis un quart de siècle.

Toutefois, on ne s'attendait pas à ce qu'elle reprenne pas moins de six pièces de *Broken English*, un disque nettement plus rock. Faithfull avait fait le pari que ces



Marianne Faithfull

chansons ne perdraient rien de leur impact dans ce contexte plus dépouillé. Effectivement, la ten-

sion était à son comble quand Reynolds et elle criaient presque «what are we fighting for?» pendant *Broken English* et leur version de *Why d'ya do it*, une charge provocante sur le thème de la jalousie, était tout aussi rageuse et rock'n'roll que l'originale même s'il n'y avait ni batterie, ni claviers, ni guitare électrique.

Faithfull a également repris *Sister Morphine* des Stones, dont elle avait écrit une partie du texte, ainsi qu'une chanson traditionnelle irlandaise, *She Moves Through the Fair*. Elle nous a aussi fait découvrir une chanson que lui ont donnée récemment Bono et The Edge du groupe U2.

Ce spectacle avait un petit quelque chose d'amateur qui n'était pas nécessairement déplaisant. La chanteuse jetait de temps en temps un regard sur le lutrin où étaient rangés les textes de ses chansons. Avant d'interpréter *Ti-*

*mes Square*, une chanson de Reynolds, elle a dit à la blague qu'elle était presque aveugle et a sorti ses lunettes pour bien voir ce qu'elle allait chanter.

Entre les chansons, Marianne Faithfull souriait abondamment, remerciait le public de son cha-

leureux accueil et lui faisait même des bisous. Mais dès que le guitariste Reynolds attaquait une autre chanson, la belle dame digne se métamorphosait en une chanteuse brûlante de passion et d'intensité.

Un beau contraste.



# Le reggae de la rentrée

**ALAIN BRUNET**  
collaboration spéciale

■ Vendredi soir, Yellowman, Sophia George et Black Uhuru se partageaient le premier « Reggae Jam » de la saison. Et contrairement à ce que laissaient prévoir nos protagonistes rastafariens, les moins connus furent les meilleurs.

Trois chanteurs, une choriste et cinq instrumentistes étaient au service de Black Uhuru, The Sagitarius Band se retrouvait derrière Sophia George et l'albinos Yellowman. Un programme de choix, dirons-nous. Le Spectrum était presque plein, accueillant un auditoire beaucoup plus blanc que noir : en fait, peu de Jamaïcains se sont présentés au concert, moins branchés que d'antan par les dinosaures au menu.

Sur papier, Black Uhuru était le gros morceau à se mettre sous la dent. Une question de réputation. On sait que le personnel de la formation s'est passablement transformé depuis son dernier passage à Montréal. Résultat : de très belles voix mais des instrumentistes qui empêchent le gâteau de lever. Prévu comme plat principal, Black Uhuru a été consommé comme canapé.

Don Carlos, le soliste du trio vocal, est certainement un des très bons chanteurs rastafariens ; son retour aux côtés de Duckie Simpson et Garth Dennis est tout à fait défendable — ces trois compères participaient jadis à Uhuru, ancêtre de Black Uhuru.

Misant sur un « roots reggae » des plus solides, le trio Uhuru (le terme signifie *liberté* en langue swahili) s'était imposé parmi la crème rastafarienne au milieu des années soixante-dix. Garth Dennis, Don Carlos et Duckie Simpson s'étaient ensuite séparés, avant que Simpson ne fonde Black Uhuru. Ce groupe d'élite rassemblait la plus prestigieuse section rythmique de Jamaïque, soit Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, sans compter l'excellent chanteur Michael Rose et la regrettée Puma Jones (morte d'un cancer l'an dernier). Vendredi soir, si on réussissait à oublier les ex-chanteurs de la formation, on sentait bien que la fameuse section rythmique de Sly et

de Robbie n'avait pas été adéquatement remplacée...

Récemment enregistrée sur étiquette Mesa, Black Uhuru a l'air d'un groupe en pleine reconstruction. Le disque *Now* fait état d'une musique propre aux orientations typiques du groupe, bien ciselée, mais quelque peu limitée par la production. Les thèmes ? Prescriptions anti-cocaïne, élévation de la conscience rastafarienne, dénonciation du régime sud-africain, vœux pieux d'amour et d'harmonie... Vous voyez le genre ?

« Les mauvaises langues se plaisent à affirmer que Black Uhuru était un groupe fini lorsque le personnel a changé. Il n'en est rien ! JE suis Black Uhuru, cet esprit musical est le mien », affirmait pourtant Duckie Simpson en entrevue avant le spectacle. Pouvait-on s'attendre à un autre point de vue ?

Plus tôt dans la soirée, le Sagitarius Band, considéré par les connaisseurs comme étant l'un des meilleurs groupes d'accompagnement en Jamaïque, s'agitait avec Sophia George et Yellowman. Excellente prestation ! Les notes se dandinaient allègrement, bien soudées les unes aux autres, cohérentes avec le rythme, ponctuées par les aérations de la section de cuivres.

Sophia George fut la meilleure de la soirée. Belle voix, belle fille, bonne présence, impeccable rap à la jamaïcaine. La dame est une grande élancée au corps svelte et agile. Proche de l'aile « variété » de l'idiome reggae, elle s'avère très efficace et manifeste beaucoup d'énergie.

En ce qui a trait à Yellowman, on parlera d'un reggae plutôt... cutané. L'Homme Jaune, bien connu pour son langage cru et particulièrement sexuel, a offert une bonne performance. Il fallait évidemment s'attendre à ce qu'il suggère aux mâles sur le plancher de danse de s'adresser à leurs voisines en leur prescrivant : « *come on and get it baby* ». Puritains s'abstenir. Mais Yellowman n'est pas très en voix : on voit bien qu'il s'agit là d'un ancien d.j. recyclé en chanteur, un artiste qui doit d'abord miser sur son personnage plutôt que sur son talent vocal. Ses classiques transformés en reggae, tels *Country Road* ou *Blueberry Hill*, étaient quand même sympathiques...





PHOTO LUC SIMON PERREault, *La Presse*

**Don Carlos, du groupe Black Uhuru**

# Jones, Wallace, Thigpen . . . du Peterson dans l'air

Les trois virtuoses réunis  
pour la première fois sur une scène



PHOTO JACQUES NADEAU

Oliver Jones

Le Devoir, samedi 16 mars 1991

Serge Truffaut

L'HISTOIRE, on ne le répètera jamais assez, a un don particulier pour nous jouer des tours pendables. À l'égard du jazz, et allez savoir pourquoi, l'Histoire s'amuse depuis toujours à lui proposer des puzzles. Ce soir, sur la scène du Spectrum, nous pourrions assister à la résolution progressive d'un puzzle « jazzistiquement » — quel terme affreux ! —, montréalais.

Pour exposer celui qu'elle nous a préparé, il faut remonter, histoire oblige, à 1959. Cette année-là, Oscar Peterson décide de changer son batteur. Il cherche. Il fouine avec d'autant plus d'ardeur que l'année qu'il vient de dépenser l'a convaincu que son salut musical, pour la décennie qui va suivre, passait par la formation d'un trio rassemblant un contrebassiste et un batteur.

Pour la contrebasse, il n'y a pas de problème. Il n'y a aucun problème. Maître Ray Brown, en effet, n'a pas son pareil pour pincer les quatre cordes de ce magnifique instrument avec chaleur et swing. Soit le ma-

riage esthétique qu'affectionne le plus Oscar Peterson. Pour la batterie, et afin de ne pas démantibuler l'alchimie nécessaire à son type d'aventure sonore, il veut quelqu'un qui soit flexible, qui possède un swing du tonnerre de Dieu et qui ait un

**« J'entrevois ce spectacle comme une aventure. J'adore ça, parce que vous devez faire preuve d'humilité. Un sentiment nécessaire à l'ajustement entre musiciens qui n'ont jamais joué ensemble. »**

— Ed Thigpen

aplomb de tous les instants. Il opte pour Ed Thigpen.

Il est fort bien tombé. Ce bonhomme a un talent et un pedigree époustouflant. Il a assuré les arrières de Johnny Hodges et Cootie Williams, Bud Powell et Dinah Washing-

ton avec un doigté et une disponibilité rares. En ce sens, on ne sera pas étonné d'apprendre que Peterson fera tout pour le garder à ses côtés. On ne sera également pas étonné d'apprendre que sur le meilleur album jamais enregistré en trio par Peterson, figure le nom de Ed Thigpen. Il s'agit de *Night Trains* sur étiquette Verve.

Parallèlement, à Montréal, Oliver Jones continue d'apprendre le piano auprès d'une dame. De jour, il perfectionne son sens du swing. De soir, il joue ici et là. Puis, il quitte Montréal. Il s'installe à Porto-Rico. Il y reste une bonne quinzaine d'années. Il revient à Montréal. Il joue en permanence *Chez Biddles*. Puis il enregistre un premier album. Puis, un deuxième, un troisième, un quatrième...

Aujourd'hui, Oliver Jones est apprécié de tous les côtés de l'Atlantique. À un point tel, qu'il ne cesse pas de tourner et d'endisquer. Cette semaine, il nous a expliqué qu'au cours des deux prochains mois il devait parcourir la Suède, l'Autriche et l'Espagne en compagnie du contrebassiste Red Mitchell. À peine cette tournée terminée, il doit jouer en Grande-Bretagne, en Irlande, en Suisse et en Espagne avec le guitariste Barney Kessel, un ancien complice de Peterson.

Une fois ce périple achevé, il reprend la route en compagnie de Clark Terry pour se taper la France, la Corse, la Belgique et la Suisse. Au milieu de toutes ces tournées, il va faire une halte à Montréal pour enregistrer un nouvel album en compagnie de Ed Thigpen et du contrebassiste Steve Wallace. Avant d'être le partenaire de Jones, Wallace a été le partenaire d'un autre pianiste. De qui ? De Peterson.

Les composantes du puzzle commencent à se dévoiler. Les voici : Thigpen a joué en compagnie de Peterson, mais jamais en compagnie de Jones et de Wallace. La contrebasse de ce dernier a fréquenté le piano de Peterson pendant quelques années avant de s'encanailler avec le piano de Jones. Dans le piano de Jones, bien des notes de Peterson ont emménagé. Comment cela s'explique-t-il ? Jones et Peterson ont eu le même « prof ». Qui ça ? « Bobépine ». Ben non ! Mme Daisy Peterson, la soeur aînée de Oscar. • Cibole ! •

À Chicago, l'autre jour on a rejoint Ed Thigpen qui, il est important de le signaler, a signé bien des albums avec les pianistes Horace Parlan et Kenny Drew. • Le spectacle de ce soir je l'entrevois comme une aventure. J'aime cela. J'adore ça, parce que vous devez faire preuve d'humilité. Un sentiment nécessaire à l'ajustement entre musiciens qui n'ont jamais joué ensemble. Je sais que Jones, sur le plan musical, a énormément de flexibilité. Et puis, ce qui ne gêne rien, c'est un gentilhomme ».

Dans notre puzzle, il y a un autre élément. Et non des moindres. Il y a l'unité de lieu. Il y a Montréal. À l'exception de l'album *Cookin' At The Sweet Basil*, enregistré comme son nom l'indique à New York, toutes ses productions Oliver Jones les a signées à Montréal. Pour *Northern Summit*, réalisé en juin dernier, le contrebassiste Red Mitchell et le guitariste Herb Ellis s'étaient déplacés jusqu'ici. Je ne sais pas si on le réalise, mais pour attirer des instrumentistes aussi expérimentés et brillants que Mitchell et Ellis, faut avoir dans sa main la quinte royale. Sinon, c'est « bonjour les dégâts ». Ça ne pardonne pas. Ça foule une réputation en l'air en moins de deux.

Pour le disque antérieur à *Northern Summit*, soit *Just Friends*, Clark Terry, le mentor stylistique de Miles Davis, Clark Terry, le trompettiste de Duke Ellington, s'était déplacé. De cette session, je me souviens que l'alchimie entre ces deux acteurs était telle, qu'il n'y eut pratiquement aucune deuxième prise. Ils enregistraient telle ou telle composition une fois, et cela suffisait.

Toujours est-il que c'est à Montréal que ces albums ont été réalisés. C'est à Montréal que sera enregistré, avec Wallace et Thigpen, le prochain. Et c'est à Montréal, on le répète, que ces trois musiciens joueront pour la première fois ensemble.

Pourquoi cela ? Comment se fait-il qu'avec votre renommée, vous ne vous installez pas à New York ? « Pour un musicien de jazz, il ne fait aucun doute que le test véritable c'est à New York qu'il se fait. Les premières fois que j'y ai joué, je me souviens que les pianistes Tommy Flanagan et Hank Jones étaient présents. Cela suffit à vous impressionner. Depuis, j'y suis souvent retourné pour jouer. J'y ai croisé tous les grands musiciens de jazz. J'aime New York. J'aime cette ville parce que c'est la mecque du jazz, mais mes racines sont à Montréal ».

« J'ai assez voyagé pour me rendre compte que c'est ici que j'étais le plus confortable. Et puis, pour ce qui est strictement du jazz, on recommence à avoir une scène intéressante. Il y a les clubs, il y a de bons musiciens et puis il y a le Festival de Jazz. Pour quelqu'un qui, comme moi, est très attaché à ce que le jazz représente, à cet art si particulier, il y a beaucoup à faire ».

Le puzzle musical qui ce soir nous sera présenté a une devise. Celle de Count Basie : *Just Swing Baby*. Pour ce qui est de sa résolution...



# Tout baigne dans l'huile pour Oliver Jones

ALAIN BRUNET

■ Nous n'avons peut-être pas conscience de son rayonnement international. Qu'on se le dise, Oliver Jones est une star, voire le jazzman montréalais le plus connu sur cette petite planète, après Oscar Peterson et Paul Bley.

Le pianiste pourrait faire la Place des Arts s'il le désirait, mais il joue au Spectrum ce soir. Rendez-vous privilégié avec ses fans, dirons-nous. Entre deux tournées, Jones fait une pause afin de servir une petite douceur à son public de la première heure.

Attablé à la cafétéria de *La Presse*, le pianiste cause tranquillement, comme il l'a toujours fait; il n'a point perdu le calme, la modestie et le gros bon sens qui le caractérisent. Toutefois moins timide qu'avant, notre homme jase, de ses préoccupations, de ses victoires personnelles, de sa nouvelle vie. Mi-cinquantaine, Oliver Jones est devenu jazzman à temps plein il y a à peine une décennie; on le consacrait star il y a quatre ou cinq ans. C'est ce qu'on appelle une trajectoire originale!

Il n'a pas le temps de s'ennuyer, le virtuose. Sans cesse en train de tourner, il trouve le temps d'enregistrer au moins une fois l'an — son dernier enregistrement, *Northern Summit*, a été réalisé en trio avec le guitariste Herb Ellis et le contrebassiste Red Mitchell. Aux côtés du trompettiste Clark Terry, il partira bientôt en tournée européenne, une autre série de concerts est prévue avec le guitariste Barney Kessel et on n'oublie pas l'alignement du concert de ce soir avec le contrebassiste Steve Wallace et le batteur Ed Thigpen, deux ex-sidemen de Oscar Peterson. Tout baigne dans l'huile, Oliver Jones parcourt le monde occidental, africain ou oriental. Deux semaines avant que la guerre du Golfe n'éclate, un de ses concerts était prévu... à Bagdad!

A chacune de ses prestations, le pianiste empoche de gros cachets. On dit dans le milieu qu'il deviendra millionnaire avant longtemps. «Je veux faire de la tournée pendant au moins cinq ans. Après, je ralentirai», prévoit Oliver Jones.

## • Faire profiter les jeunes de mon expérience •

«Ce qui m'intéressera par la suite, reprend-il, ce sera de faire profiter les jeunes de mon expérience. Il faut leur apprendre ce qu'il faut faire pour progresser, ce qu'est l'importance d'une bonne gestion, et aussi ce qu'il faut éviter», ajoute le musicien, avant de prendre une gorgée de jus de pomme.

Sans sombrer dans la morale pesante, Oliver passe son message. «Je ne bois pas, je me tiens loin de toute drogue. J'ai vu tellement de gars talentueux sombrer là-dedans, des gars plus vieux que moi. Ce qui est bien avec la nouvelle génération du jazz, c'est qu'elle n'a pas à subir la vie des bars. Le fait qu'on se produise désormais dans les salles de concert aide beaucoup à mener une vie plus saine».

A celle des clubs, le pianiste préfère de loin l'ère des concerts, et de loin. Quoi qu'en disent les nostalgiques pour qui le jazz perd de sa saveur hors des clubs enfumés, le passage aux salles de concert est synonyme de respect pour Oliver Jones. «Je ne veux plus avoir le son d'un pianiste de cocktail lounge», allègue-t-il simplement. C'est que notre homme a passé le plus clair de sa vie à jouer dans les cabarets haut de gamme, de Puerto Rico à Las Ve-

gas en passant par L.A. et Chicago. «Je ne regrette pas cette longue période de ma carrière, j'ai travaillé aux côtés de grands nom comme Sammy Davis Jr ou Bob Hope. Mais lorsqu'on avait terminé notre travail, nous montions dans nos chambres d'hôtel et nous écoutions notre musique favorite. A l'époque, faire du jazz était un luxe pour moi. Je n'avais pas le choix: lorsque tu as une famille à nourrir et des comptes à payer, il te faut plus qu'un revenu d'une cinquantaine de dollars par semaine».

Oliver Jones considère donc que les musiciens de jazz sont de plus en plus respectés, surtout depuis qu'on enseigne cette musique dans les facultés de musique. «Le phénomène est récent; il y a à peine dix ans, c'était encore très difficile», ajoutera-t-il.

## Fier de sa ville... et de son pays

Fier de sa ville et de ses ressources musicales, Oliver Jones insistera sur son rôle de promoteur de

nos talents locaux à l'étranger: «Lorsque je voyage aux États-Unis, on me demande toujours des nouvelles de Sonny Greenwich ou de Nelson Symonds, des gars très respectés dans le milieu. Mais le problème, c'est que ces musiciens ne sortent que très peu. Je sais pourtant que les Jean Beaudet, Lorraine Desmarais, Sylvain Provost, Andy Milne, Geoff Lapp, Yannick Rieu, Dave Turner, Vic Vogel et bien d'autres n'ont rien à envier aux meilleurs musiciens d'ailleurs. Mais il leur faut jouer à l'étranger pour le bien de leur carrière», souligne le pianiste, qui se fait un devoir de vanter les mérites du jazz montréalais et canadien.

Oui, canadien. Oliver Jones est montréalais, bilingue, mais très attaché au reste du pays; il vantera les mérites de musiciens tels le pianiste Jon Ballantyne et le saxophoniste Phil Dwyer, parmi les plus brillants au Canada anglais. Depuis plusieurs années, chacune des interviews avec Oliver Jones inclut une petite pensée positive pour la confédération, aussi discrète soit-elle.

«Je n'aime pas parler de politique, mais si on pouvait trouver le moyen de rester unis...», laisse-t-il tomber, visiblement embarrassé par le sujet. On n'insistera pas pour le faire disserte davantage. Voilà tout de même un autre son de cloche que celui de son collègue et mentor Oscar Peterson qui, il n'y a pas si longtemps, donnait pratiquement le feu vert à la souveraineté du Québec. «J'ai été très surpris de cette déclaration», commente Jones, pour qui Peterson a toujours véhiculé un point de vue pan-canadien. Il n'en demeure pas moins qu'il voue une grande admiration à son aîné, qui a aussi grandi dans son patelin, la Petite Bourgogne.

## Plus de confiance, plus de risques

Juge classique sinon traditionaliste, le style du musicien s'est transformé depuis quelque temps. Entre Art Tatum et Errol Garner, des références plus récentes se sont greffées à la touche du pianiste, sans pour autant chambarder l'essence de sa facture.

«A force de jouer avec les jeunes, je me sens plus confiant et je prends plus de risques». Voilà qui justifie le nouveau menu du musicien; ce soir, il interprétera entre autres quelques-unes de ses propres compositions, une du contrebassiste Michel Donato et même une pièce du trompettiste-bugliste Kenny Wheeler, dont l'approche compositionnelle n'a rien à voir avec le conformisme. Mais les fans d'Oliver Jones n'ont pas à s'inquiéter de cette audace; dans l'univers jazzistique, notre homme demeure un pianiste «classique».





Oliver Jones

# Pianist Oliver Jones comes home – briefly

## He'll miss the '91 Jazzfest, but will be just about everywhere else

For the first time in eight years, Oliver Jones has been doing some practicing.

"I've been home for a month," the globe-trotting pianist from St. Henri said this week. "It's the first time in a long time I've really taken the time to sit down and work things through and really get myself together."

Now don't go thinking Jones was getting rusty, or that he'd been slacking off until this month. His month-long furlough is like the eye of a touring hurricane that blew him 400,000 kilometres in 1990, and will carry him almost as far before this year is out.

But, like Dorothy returning to Kansas, Jones finds his whirlwind career has plopped him back home — for what may prove to be his only Montreal concert of the year.

After tonight's show at the Spectrum, he's off to a couple of Ontario dates, back into a Montreal studio to cut a trio album for June release, then off to Europe with the great trumpeter Clark Terry for gigs in Belgium, France, Spain...

This summer, in fact, will be the first time in 10 years that Jones won't grace the Montreal International Jazz Festival.

"I've been very fortunate with the festival. I've been featured in just about every context, from solos to trios to all-star groups. I've been featured twice at Place des Arts, and I



PAUL WELLS  
JAZZ NOTES

do believe it's time to relinquish that spot to another Canadian."

That insistent Canadian pride is the source of Jones's latest pet project, an album of tunes by Canadian composers he hopes to record next year. It's pieces by the likes of Michel Donato, Lorraine Desmarais, and Nelson Symonds that he's been practicing lately, and that he recorded last week for a CBC radio broadcast. Tonight's show will feature several of those tunes.

"There's a lot of good writing out there," he said, "and we never really get a chance to hear it."

■ **Oliver Jones, Ed Thigpen and Steve Wallace play tonight at 8:30 p.m. at the Spectrum, 318 St. Catherine St. W. Tickets cost \$16.50.**

■ ■ ■  
There were so many people on L'Air du Temps's tiny stage on

Thursday that the drummer could only get to his stool by jumping from the low-hanging balcony above.

Somewhere in there was guitarist Michel Cusson; the mob around him was his new band.

Cusson is one-third of Uzeb, the juggernaut Quebec fusion trio, and he plans to make the eight-piece outfit he calls The Wild Unit his musical home away from home. Where Uzeb is a bite-sized threesome, The Wild Unit allows Cusson to dine from all four major food groups: horns, percussion, guitars and distortion.

"I wanted to play with horns, because you never get to hear them any more," he said after Thursday's first set.

"And I've been getting more interested in African rhythms."

So The Wild Unit has two saxophonists, trumpet and trombone, plus three percussionists — including one from Senegal.

The band will play at the club Thursdays through Sundays until the end of March. After that, maybe an album, Cusson said.

(Bassist Alain Caron, Cusson's Uzeb-mate, says he's "99-per-cent certain" he'll bring the American fusion guitarists Mike and Leni Stern to L'Air du Temps for separate weekends in April. Stay tuned.)

■ ■ ■  
When the folks who pick Juno Award winners decided to hand one out to Toronto saxophonist Mike Murley March 3, they picked the wrong album, but got the right idea.

Murley's *Two Sides* was, to these ears, inferior to an album called *Time Warp Live*. But Murley plays in *Time Warp*, too, and the Juno gave welcome recognition to a saxophonist and a record label that deserve more attention.

Both Murley's and *Time Warp*'s record were released by Unity Records, a Toronto co-operative that, in three years, has produced more than 20 albums of generally excellent quality. It's a heck of an operation: when you record for Unity, you join the co-operative, sharing promotion and administration costs and voting whether to allow newcomers into the group.

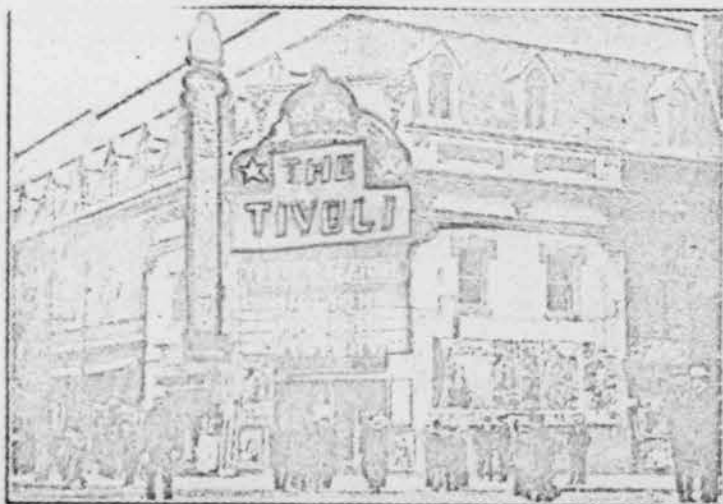
Unity records eloquently express what's really happening among this country's young jazz musicians. And nobody has benefited more from Unity's rise than Murley, a founding member who appears on six of the label's albums.

A brilliantly unpredictable improviser with a big tone and a taste for the jugular, Murley easily counts among the most impressive young saxophonists in the world.



St. Henri's jazz-piano star Oliver Jones takes breather from hectic schedule. GAZETTE, GORDON BECK





THE TIVOLI.  
Where the latest film productions are presented.  
200 St. Catherine St., West. *angle S/E.*



# COLOSSAL ARENA

PLANS DRAFTED

Corner Ste-Catherine and Bleury Streets

Montreal gardens to be unique in entire world

Ex: Montreal Standard, 16 mars 1935

ARCHIVES MUNICIPALES  
MONTREAL  
MUNICIPAL ARCHIVES

(Exclusive Standard Feature)

Late this afternoon The Standard obtained the first architects' drawing and complete, final details of the colossal, new Montreal Gardens project, the construction of which will be completed on the southeast corner of St. Catherine and Bleury Streets by the early part of next year to provide Montreal with the only building of its kind in the world—a giant structure which will feature one of the largest hockey rinks in the National Hockey League circuit, a huge auditorium, a specially constructed swimming pool for major aquatic events, a broadcasting theatre and studios, floors for showrooms, cabaret restaurants, offices, meeting halls and retail stores—all built over a highly modernized three-storey garage with parking space for 1,200 automobiles.

The building of this giant edifice will represent the climax of several years' planning by Richard M. Rodden who was the first architect to build an arena in Canada on the corner of St. Catherine Street and Wood Avenue, Montreal. He has also been the promoter of several large arena projects throughout Canada and the United States.

Although the identity of the men behind the Montreal Gardens has been shrouded in deep secrecy, The Standard has it on good authority that James Strachan, Joe Catarinich, Ken Stewart and Leo Dandurand are interested financially in its construction.

It is also rumored that the Canadiens will shift to this rink upon its completion.

Another feature of the Garden Company's plans is that the officials are claimed to have decided to set aside a portion of the yearly dividends for the various charities in this city.

Many Unusual Features.

The new building will have many unusual features.

St. George Street will be made the same width as Mance Street and it is proposed to build a tunnel under St. Catherine Street in which all private cars and taxis to and from the Gardens will enter, from that street, also all car lines direct to the

Gardens can go down St. George Street, thus preventing any blocking of traffic on either St. Catherine or Bleury Streets.

Several sites in the city were carefully considered and the most strategic location, it was decided, was that fronting on the three streets mentioned, containing 125,000 square feet of land. At this junction over 100,000 transients, 3,000 motor cars and 300 tram cars are estimated to pass per hour. It is also known to all tourists and is easily accessible to the citizens residing in the eastern portion of the city from where, it is estimated, about 70 per cent of the attendance to such a building comes.

Those concerned figure that because of its central location, the street floor rentals together with those of the upper floors will bring in sufficient revenue to cover the entire overhead apart from the amphitheatre section.

The site is a departure from the custom in most cities of building sporting arenas at some distance from the business and shopping centres and not giving due consideration to the commercial aspect, the revenue from which, it is felt, would help materially in lessening the loss from sporting events during the poor seasons.

Among the plans is one to provide Grand Opera and Symphony Concert entertainment in the Auditorium which will seat 4,000 people.

The swimming pool will be one of the largest on the continent and

## FIRST ARCHITECTS' DRAWING OF THE GIANT MONTREAL GARDENS SOON TO BE ERECTED AT BLEURY AND ST. CATHERINE STREETS



This exclusive drawing now published for the first time anywhere accompanies the first official report of the complete plans of this colossal structure which appear under separate heading on this page.

will allow for seating capacity for a great number.

Both the auditorium and swimming pool sections will be located along the southern side of the building while the arena will run parallel to these two sections and extend from Bleury street right through to St. George street.

**Arena Capacity 23,000**

The arena will have a capacity of about 23,000 including 18,000 seats and space for 4,000 more in standing room. The Madison Square Garden's total seating capacity is 15,000.

The amphitheatre portion, as designed, will be constructed entirely of steel and concrete with outside brick walls and stone trimmings and will be entirely free from all structural columns. The seating arrangements will be specially made so as to enable all spectators to have an unobstructed view of the entire ice surface at all times.

The latest modern lighting system will be installed to eliminate glare and allow the puck to be seen continually by every person in the arena.

The seating, aisles and promenade exits are so arranged as to avoid congestion and make it possible to clear a capacity attendance in from 10 to 15 minutes.

There will be no stairs in the amphitheatre portion—entrances and exits being by ramps with fireproof walls and a window at each landing.

The ice promenade will be made movable in order to increase the length and width of ice surface when required.

The most modern system of ice refrigeration will be installed to permit of the ice surface for hockey one night being removed and other entertainments taking place the next night. It is planned to make the ice plant self-supporting through the sale of the output in summer.

The three-storey garage underneath the entire building has parking space for 1,200 cars, with wide aisles leading directly to 14 entrances and exits on St. George street and to a 20-foot covered lane leading to Bleury and St. George streets.

## M. H.-W. Conover mort à 78 ans

Une figure bien connue dans les cercles théâtraux de Montréal vient de disparaître à la suite de la mort de M. Howard-W. Conover. Agé de 72 ans, pionnier du cinéma à Montréal et un des plus anciens gérants de théâtre du Canada, M. Conover est décédé en la demeure de sa petite-fille, Mme W. Geddie, de Vaudreuil, après une courte maladie.

M. Conover, natif de Milville, N. J., vint à Montréal en 1903 alors que le cinéma était à ses débuts ici. Il fut gérant de l'ancien théâ-



M. Howard CONOVER

tre qui se trouvait au coin sud-est de la rue Bleury et Sainte-Catherine durant les jours des films de Pearl White et des comédies Essanay de Charlie Chaplin.

Lorsque le théâtre Impérial fut construit en 1913, il en devint le gérant et occupa ce poste durant de nombreuses années. Durant le temps de M. Conover, du vaudeville de première classe fut présenté à l'Impérial et plusieurs artistes fameux ont fait leur première apparition à Montréal sous sa direction, entre autres Wee Georgie Wood et Will Fyfe, le fameux comédien écossais.

Lorsque le théâtre Impérial changea exclusivement, M. Conover continua à le diriger avec succès pendant plusieurs années. Son théâtre était toujours à la disposition de ceux qui organisaient des représentations de charité. Il prit sa retraite il y a dix ans lorsque le théâtre Impérial fut vendu.

Lui survivent: son épouse, née Hepsibah Ireland; un fils, le major K-Ireland Conover, R.C.M.C., actuellement outre-mer; une soeur, Mme A. Calhoun, de Syracuse, N. Y.; deux petits-enfants, Mme W. Geddie, de Vaudreuil et Bobby Conover, de Ste-Anne-de-Bellevue et un arrière-petit-fils, Billy Geddie.

Les funérailles auront lieu à la chapelle William Wray, 2075 rue Université, demain après-midi, à 2 heures.



1908-9 - 302 Bleury Nickel Theatre (The)  
 1909-10 - 283 Bleury Nickel Theatre (The)  
 1910-11 - 283 Bleury Nickel Theatre (The)  
 1911-12 - 283 Bleury Nickel Theatre (The)  
 1912-13 - 283 Bleury Nickel Theatre (The)  
 1913-14 - 283 Bleury Blair Ross & O'Shaughnessy, Inc.  
           287 Lazar Frank (news dealer)  
 1914-15 - 287 Lazar Frank  
           Tivoli, The.  
 1915-16 - 287 Tivoli, The.  
 1916-17 - 287 Tivoli, The.  
 1917-18 - 287 Tivoli, The.  
 1918-19 - 287 Tivoli, The.  
 1919-20 - 287 Tivoli, The.  
 1920-21 - 287 Tivoli, The.  
 1921-22 - 287 Eastern Cafeteria  
 1922-23 - 287 Vacant  
 1923-24 - 287 ✓

E4 - Bottins Lovell  
 22 - avril 1953

Mrs Barney. 22/4/53.



De nos jours cet emplacement est occupé par le restaurant  
"Place des Amis"  
(depuis 1960 environ)

## Bleury St. was changing at turn of century

Electrified street cars and telephone poles are signs of progress in the turn-of-the-century photo of Bleury St. looking south from below St. Catherine.

The area around St. Catherine and Bleury was rapidly changing from a residential neighborhood to the commercial one it is today. Some of the old houses can be seen on the east side of Bleury, though their lower floors might already have been given over to shops.

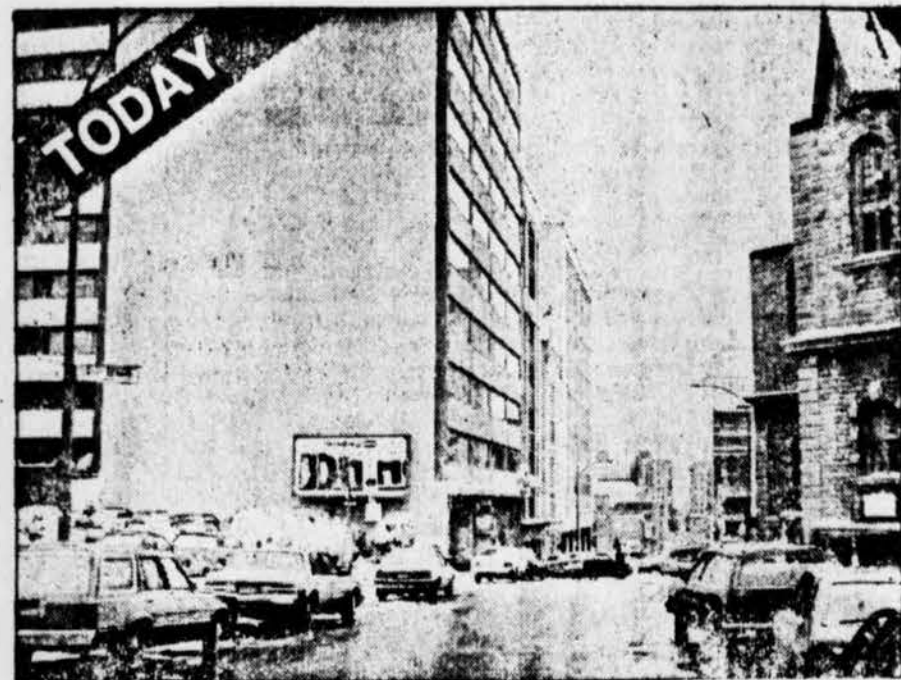
The commercialization of the area had

begun a few years earlier in 1889 when the Bank of Montreal became the first bank in the city to open a branch office. The building still stands at St. Catherine and Mansfield. Soon to follow on St. Catherine were Birks' jewelry store, Morgan's department store, Ogilvy's and Murphy's department store. Meanwhile, on Bleury St. down toward Craig (today's St. Antoine) was the photo studio of William Notman, whose pictures often appear on this page.

On the right side of the picture a corner

of the Eglise du Gesù can be seen. The church, a model of the Gesù in Rome, was built in 1864-5 and is still standing. Besides its parochial function, the church served as the chapel for Collège Sainte Marie, which stood next to it until 1976 when it was demolished.

Bleury St. takes its name from Jean-Clément de Sabrevois, Sieur de Bleury, an 18th-century colonial officer whose farm occupied the land across which the street would run.



Circa 1900



The Gazette, Montreal, Saturday, March 1, 1986

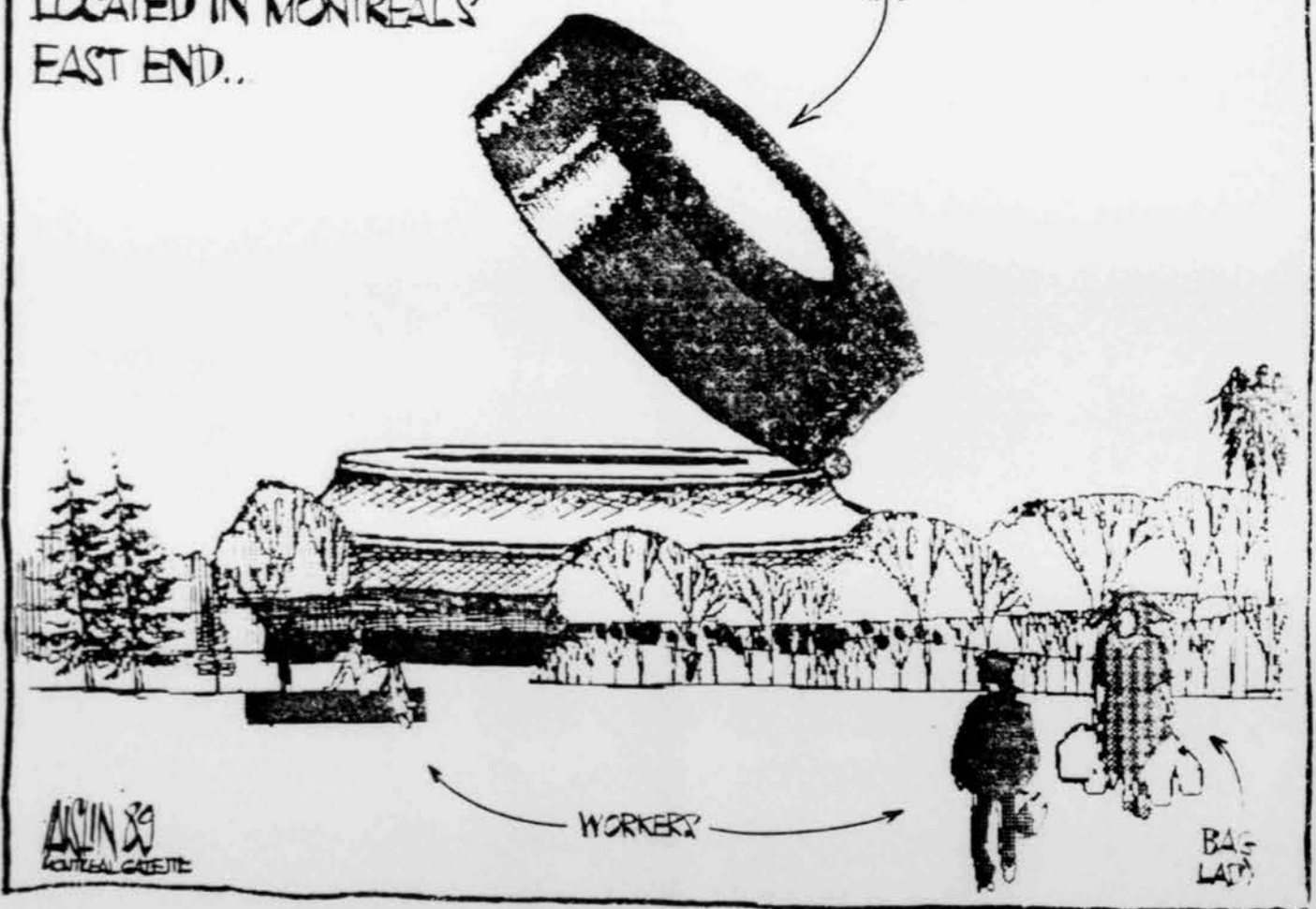
Notman Photo Archives

Looking south on Bleury from below St. Catherine: Photographer Notman had his shop on street.



(1880) R 3183 24  
SCOOP! THE GAZETTE HAS OBTAINED THE ARCHITECTURAL DRAWINGS OF ROGER TAILLIBERT, SUBMITTED TO MOLSON'S FOR A POSSIBLE NEW FORUM TO BE LOCATED IN MONTREAL'S EAST END...

RETRACTABLE PUCK ROOF WILL ALLOW OPEN-AIR VIEWING OF PLAYOFFS IN APRIL AND MAY





R 11512  
1320-1111



QUEBEC, Université du

VOIR: SAINT-DENIS, Rue

R 3115.2  
(1255)

## Des riverains ont été exemptés des frais de pavage de leur ruelle



MARIANE FAVREAU

Le conseil municipal a décidé, dernièrement, que les dépenses de pavage et d'infrastructure de la ruelle comprise entre les 2e et 6e avenue, au nord de la rue Everett, dans le quartier Saint-Michel, ne seront pas imputées aux propriétaires riverains. C'est la ville qui prendra à sa charge la facture de quelque \$68 600.

Ceci met fin à une longue bataille commencée à l'automne 1985 et dont *La Presse* avait largement fait écho. Une partie des propriétaires s'étaient d'abord montrés favorables au pavage et à l'éclairage de la ruelle, en 1983.

Mais quand ils ont appris que ces travaux ne sont pas gratuits et qu'ils devraient les payer en taxe spéciale, le vent a tourné. Une autre pétition s'opposait fermement au projet. Mais l'administration allait de l'avant avec le projet déjà planifié. Et les bulldozers s'avançaient bientôt dans l'étroite ruelle, après qu'on eut ébranché des arbres et menacé de déplacer quelques clôtures.

Aujourd'hui, la ruelle est pavée, éclairée, munie d'un système d'égout comme toutes les vraies ruelles d'une vraie ville! Bien des riverains regrettent encore leur petite ruelle champêtre où poussait l'herbe. Mais au moins, ils n'auront pas un sou à déboursier pour ces travaux.

Dangereux précédent? Non, croit le conseiller André Berthelot qui avait suivi l'histoire de près, depuis le début, appuyé par le nouveau conseiller Vittorio Caparelli qui a pris le dossier après son élection fin 1986. Le conseil fonde sa décision sur le fait que les travaux ont été réalisés à l'encontre de la volonté manifestée par une majorité de citoyens concernés.

Une telle chose ne pourrait pas se reproduire aujourd'hui, assure l'administration. Les citoyens seraient informés de toutes les implications d'un tel projet, y compris la quote-part qu'ils auraient à déboursier.

Cette quote-part s'établissait, pour les 35 propriétaires riverains, entre \$832 et \$3 780. Et c'est ce que le conseil a décidé de ne pas leur réclamer.

### UN NOUVEAU PARC

■ Nouveau but de promenade à Montréal: le jardin du Centre canadien d'architecture, côté sud du boulevard René-Lévesque, entre les rues Saint-Mathieu et Dufort.

Ce beau jardin, réalisé par Melvin Charney, artiste-architecte de réputation internationale, est désormais ouvert au public, juste en face du centre d'architecture.

Il explore et fait revivre la riche histoire de l'aménagement paysager, dit-on, et se présente aussi comme un musée d'architecture en plein air. Il relate symboliquement les transformations successives qui ont façonné la ville.

On y retrouve quatre parties: le verger qui rappelle les premiers qui couvraient l'endroit au début du 19e siècle; l'arcade, sorte de reconstruction du manoir Shaughnessy, évoque l'Arcadie; le pré rappelle le paysage environnant tel qu'il était aux 17e et 18e siècles; l'esplanade est bordée d'une rangée de dix colonnes allégoriques faites de béton, d'acier inoxydable et de cuivre.

### AIDE-MÉMOIRE MUNICIPAL

■ Les élections municipales sont d'actualité, de nombreuses municipalités devant se choisir un nouveau conseil municipal dimanche prochain.

Et les candidats, comme les présidents d'élections, les fonctionnaires municipaux, les censeurs et les organisateurs politiques savent l'importance de suivre à la lettre la loi électorale.

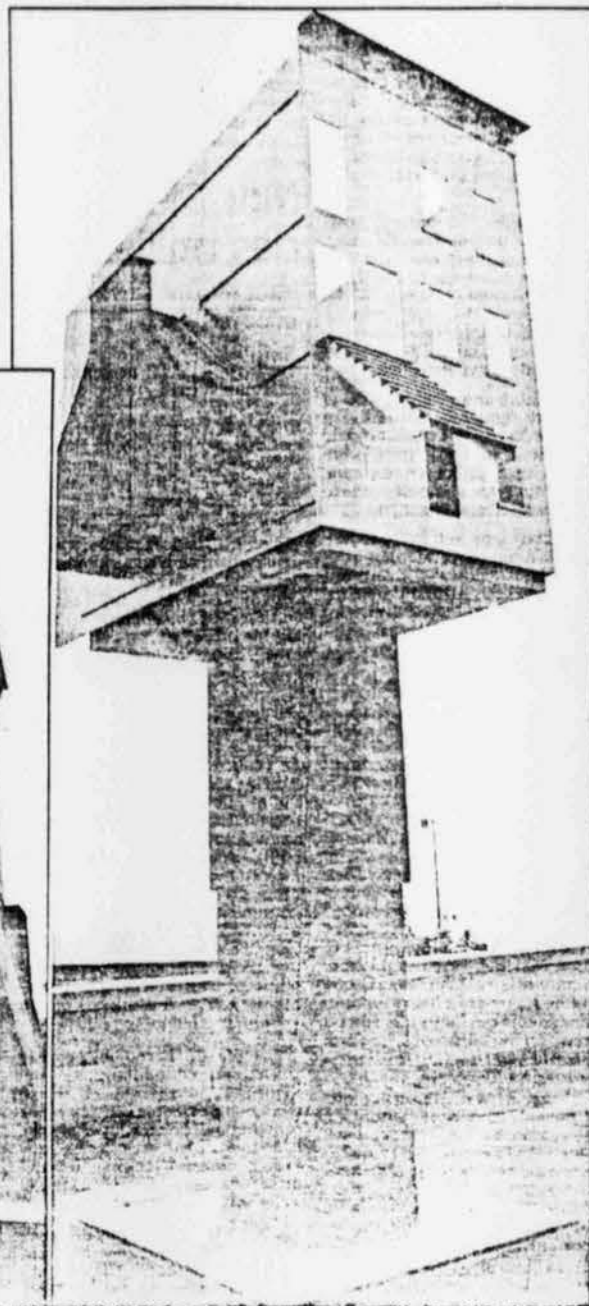
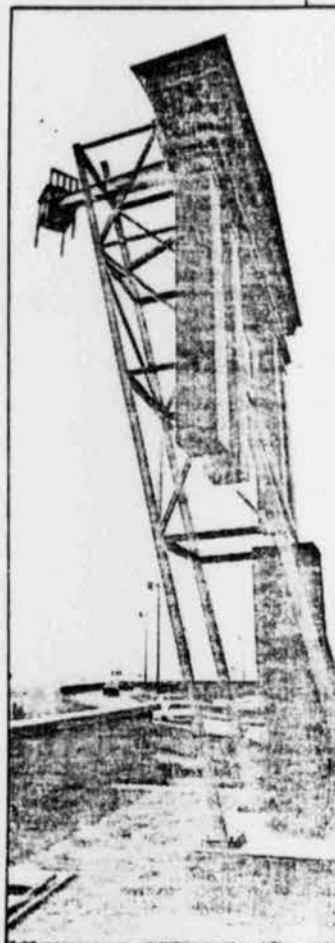
Encore faut-il la connaître ou savoir où trouver les informations. Sait-on, par exemple, qu'il faut avoir résidé dans la municipalité depuis plus d'un an pour y avoir le droit d'élire un maire ou un conseiller?

Me Louis Beaugrand vient justement de publier un ouvrage (Elections municipales) qui répond à presque toutes les questions et peut rendre service à ceux qui sont mêlés à des élections municipales.

C'est la maison d'édition Wilson et Lafleur qui le publie dans sa collection Aide-mémoire, déjà forte de 22 titres. On y trouve toutes les instructions nécessaires à la bonne marche des élections et l'ouvrage en couvre toutes les étapes, s'appuyant sur la plus récente législation.

Deux des œuvres que l'on peut admirer au Centre canadien d'architecture.

PHOTO PIERRE CÔTE, *La Presse*



Une table des matières très détaillée facilite la consultation.

### UNE GROSSE IMMOBILIERE

■ La ville de Montréal brasse de grosses affaires, dans le domaine immobilier, avec un actif de quelque \$2 milliards. Son portefeuille est géré par le module de l'expertise et du courtage immobilier, en collaboration avec le module du bâtiment et celui de l'entretien.

Bon an, mal an, le module achète et vend des propriétés pour plus de \$50 millions, sans oublier les locations qu'il effectue pour quelque \$20 millions. Un exemple? Le conseil a approuvé la location de locaux à bureaux, au troisième étage du 355 rue Sainte-Catherine ouest, pour une durée de cinq ans. Le loyer annuel que doit déboursier la ville? \$273 904.

Selon le directeur du module, M. Renaud Paradis, l'un des défis de l'avenir, c'est de reconstituer la réserve foncière de la ville pour répondre aux besoins de locaux industriels, de coopératives, etc. Il lui faut surtout réaliser les meilleures transactions possibles, malgré la rareté des terrains et la flambée des prix du marché immobilier, de ces dernières années.

### PROTÉGER LES PETITS ARBRES

■ L'hiver s'en vient, même si l'été des Indiens nous le fait oublier. Un signe qu'il est à nos portes? D'abord, les bancs publics disparaissent les uns après les autres. Les employés municipaux les retirent ainsi que les poubelles de bois, pour les remiser en lieu sûr.

Autre signe qui ne trompe pas: le soin avec lequel on entoure les arbres des rues pour les protéger des rigueurs de l'hiver.

Tous les arbres de moins de cinq pouces de diamètre sont entourés d'une petite jupe de bois (des 2 x 4), retenue par des lanières métalliques.

De cette façon, les jeunes arbres peuvent espérer résister aux maladrances des petits chasse-neige nettoyant les trottoirs. On procure le même traitement à des arbres de taille plus respectable quand ils se trouvent dans des endroits où ils pourraient aussi être endommagés.

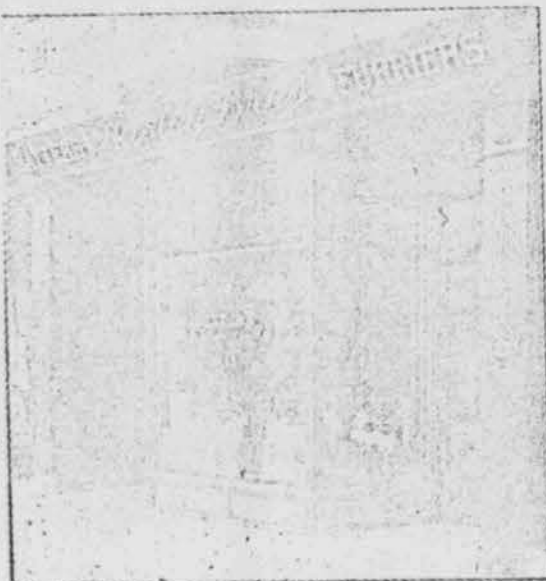
Combien d'arbres auront ainsi leur costume d'hiver? 40 000, assure-t-on à l'hôtel de ville.





### HASLEY BROS.

A NEWLY established and reliable house in its line in this section of the city of Montreal is that of Messrs. Hasley Bros., hatters and furriers, whose office and store are situated at 223 1/2 St. Catherine street. This steadily increasing business was established four years ago by Messrs. John A. and Samuel Hasley, who conducted it till March, 1893, when Mr. Samuel Hasley died, after an honorable career. Mr. John A. Hasley has since carried on the business under the old



firm name of "Hasley Bros." He was previously in the employment of the widely known firm of Messrs. Green, Sons & Co., furriers and hatters, Montreal, and is a recognized authority on the prevailing styles and fashions of fur garments. The premises occupied comprise a spacious ground and basement, each being 25 x 90 feet in size, fully supplied with every convenience. The store is elegantly appointed, having a large plate-glass front, steam heat, electric lights, etc. The stock includes a superior assortment of sealskins, jackets, paletots, dolmans, newmarkets; also capes, muffis, caps, gents' collars, fur overcoats, sleigh robes, etc., which are offered to customers at extremely moderate prices. In the manufacture of his seal garments, Mr. Hasley uses only the finest Alaska sealskins of the best English dye, and turns out goods that are unsurpassed for style, fit, finish and workmanship. The importance of purchasing furs, sealskins, etc., from a manufacturer like Mr. Hasley is of great value to customers, not the least of which is that a perfectly fitting garment is obtained, which is impossible under other conditions. Mr. Hasley also handles Lincoln & Bennett's and Christy's London hats and Knox's and Young Bros.' American hats. He is a native of Montreal, and is highly esteemed in business circles for his skill, enterprise and just methods. Five clerks and assistants are employed, and a specialty is made of repairing all kinds of fur garments in a first-class manner at reasonable rates.

P. 344

Ext: Montréal Illustrated 1894  
V-3005.2-24



## De la biennale de Venise à la galerie Blouin

JOCELYNE LEPAGE

**P**our la première fois, Melvin Charney expose dans une galerie privée de Montréal. Chez René Blouin. Il y présente une version modifiée de l'installation qu'il a créée spécifiquement pour le pavillon du Canada à la Biennale de Venise l'an dernier.

Il faut savoir que le pavillon canadien, petit kiosque sombre écrasé par la puissance de ses voisins, les imposants pavillons britannique et allemand, n'a rien pour mettre en valeur les artistes choisis par la Galerie nationale pour y représenter le Canada.

« C'est un espace opprimant, difficile, qui se referme sur lui-même », dit Charney. L'artiste a donc décidé d'exploiter la noirceur du pavillon, d'en récupérer l'aspect grotte et de mettre en évidence le côté sacré de ce type d'espace. De toutes façons, dit-il,

il y a quelque chose de sacré derrière tout travail de création. Et depuis quelques années, il y a plus de gens dans les musées qu'à l'église, le dimanche.

Charney a ouvert cette grotte sur l'extérieur en installant parmi les arbres du jardin des colonnes « classiques » en bois invitant les gens à entrer dans le « temple ».

En entrant dans la grotte, les gens découvrent une grande table (celle de la dernière Cène ?) entourée de chaises droites (les structures seulement) au bout de laquelle s'élève une sorte de croix lumineuse.

Mais la table est fendue en son milieu et elle est creusée en différents endroits pour porter des structures de maisons. Elle se transforme alors, changement d'échelle, en une sorte de plan de ville traversé par un cours d'eau qui mène à une place centrale où la croix devient l'église. Mais cette église est aussi une tour munie

d'une échelle qui sort du toit pour ne mener nulle part. On pense à Kafka. Pour Melvin Charney, la tour évoque également un camp de concentration. On pense cette fois, puisque le contexte a quelque chose de sacré, au « sacrifice » des Juifs.

La structure faite de différentes sortes de bois est fort complexe. Des chaises s'imbriquent dans d'autres, la table se dédouble, les maisons en portent d'autres. Des coupes révèlent des trames intérieures, les joints sont évidents, la construction devient apparente.

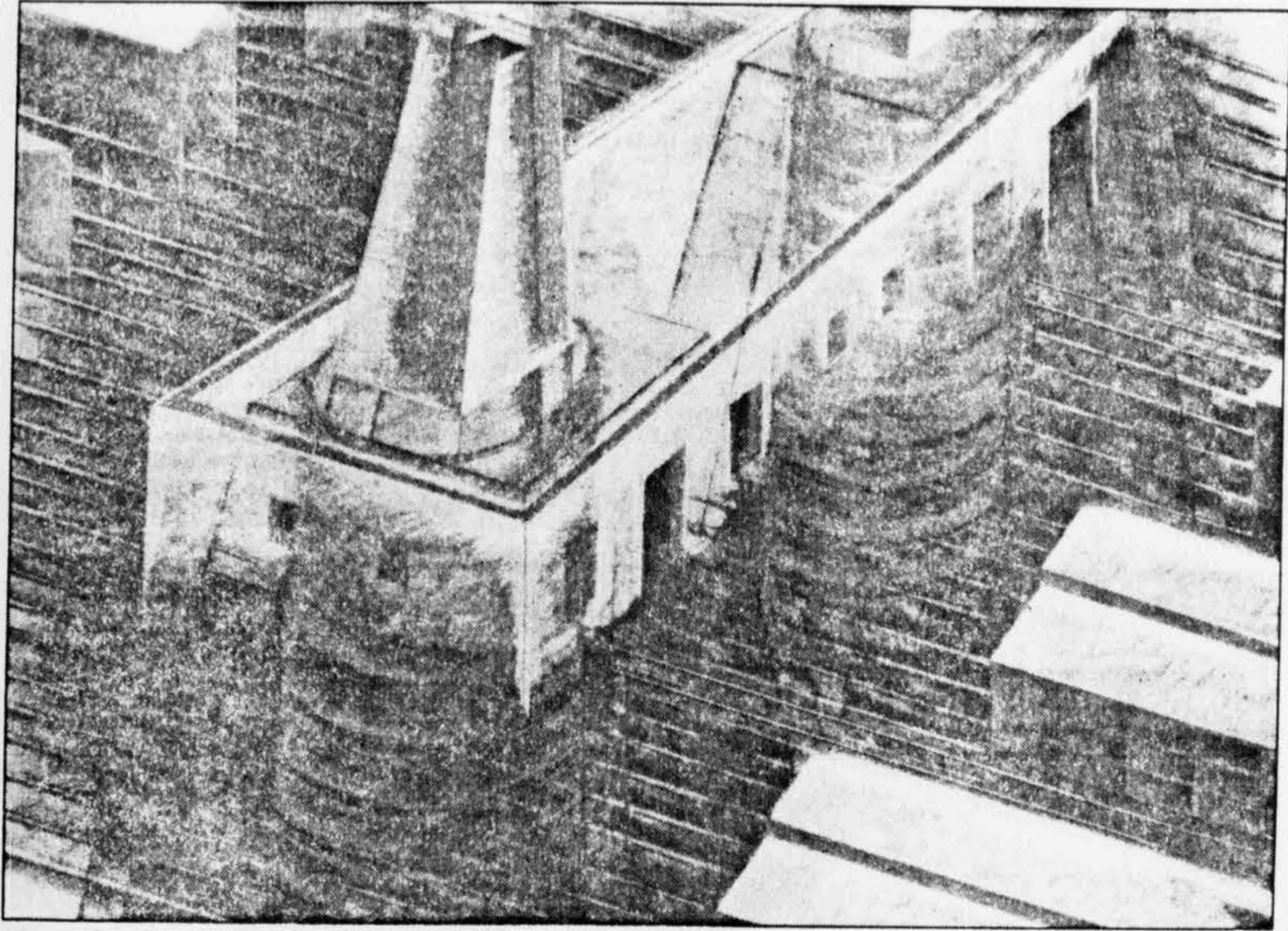
Dans la version montréalaise, *A Venice Construction: Visions of the Temple, Part II*, les colonnes qui mènent au temple ont disparu. Elle étaient trop hautes pour la galerie. Les chaises sont disposées différemment et la table est munie de six rames comme si « la ville » avait traversé l'Atlantique pour aboutir à Montréal. Dans quelle galère nous entraîne donc Charney ?

Une installation absolument envoûtante qui s'ouvre à plusieurs niveaux de lecture.

L'exposition comprend aussi une série de grands dessins au pastel qui, depuis 1977, ont accompagné les différentes installations de Charney à Kingston, Chicago, Toronto, New York, Stuttgart, Paris, Venise, etc. Ce qu'il en reste en fait puisqu'un bon nombre ont été achetés par différents musées dans le monde. Dessins évidemment architecturaux constitués de plusieurs couches superposées en transparence et où l'on retrouve, exprimées autrement mais avec autant d'efficacité, les mêmes préoccupations que dans les installations.

Melvin Charney à la galerie René Blouin, 372 ouest, rue Sainte-Catherine, suite 501. Jusqu'au 26 février. Contrairement à ce que j'ai écrit le 17 janvier dans un article sur les galeries parallèles, René Blouin n'est pas un des fondateurs de Vehicule Art. Il y a fait son entrée deux mois après l'ouverture. Toutes nos excuses.

PHOTOS MICHEL CRAVEL. LA PRESSE



Visions of the Temple...No 1 *Pastel sur papier* 1986

LA PRESSE, MONTREAL, SAMEDI 31 JANVIER 1987



# ART

## Photo exhibitions show off revamped Bronfman gallery

By LAWRENCE SABBATH  
Special to The Gazette

The Saidye Bronfman Centre is putting its newly enlarged art gallery to good advantage with two high-quality photography exhibitions — one a photostory of Jerusalem today, the other a documentary on the Mexico of yesterday (5170 Côte Ste. Catherine Rd., through Feb. 26).

Joan Almond calls her group of 55 black-and-white photos *Jerusalem: The Gathering of Nations*. The poetic title says something about the artist's choice of subjects and her sensitive treatment of them.

Almond is an American who has lived and worked in Montreal since her marriage in the '70s to director-producer Paul Almond. In the past, she has done a series on outdoor mural paintings in Montreal and other cities and acted as stills photographer for her husband's films. However, the Saidye Bronfman Centre show is the first public exhibition of her work.

The photos in *Jerusalem: The Gathering of Nations* were taken a few years ago when Almond was on assignment for architect Moshe Safdie in connection with his planned book, *The Harvard Jerusalem Studio*. Safdie gave her a list of city areas under examination by his team for a massive urban design program.

Within a space of two months, Almond, who had never been to Jerusalem before, took 10,000 photos, each of them both in black-and-white and color. About 150 of them appear in Safdie's book, *The Harvard Jerusalem Studio*, with others chosen for Harvard files on the Jerusalem study, and yet others slated for an upcoming Safdie book, *The Innocent Door*.

In this exhibition, there is a magnificent shot of the *Crusader Fruit Market* in the *souk* or Arab market, with light streaming into the darkened quarters from openings in the roof. Just as telling is *Courtyard, Armenian Seminary* with a large tree in the centre. In *Beggar at the Gate* a woman hunches over in a covering of cheesecloth, afraid to show her face.

Also outstanding for their human quality, atmosphere and the sense of wonderment everyone seems to feel in Jerusalem are *Passageway, Rockefeller Museum; Entrance, Church of the Nativity; Entrance, Saint James Cathedral; Suburban Life* and *Mount of Olives*.

Two tiny photos of *Roman Drain, 1 and 2, Dung Gate*, are exquisite. Their clean, uncluttered lines reaffirm Almond's unerring eye for the formal esthetics that govern her artistry.

It's a long way from those tender, lovely photos to the stark *World of Augustin Victor Casasola: Mexico 1900-1938*.

Casasola (1874-1938) was an astonishing photographer and person by any standards. During his lifetime he was regarded as the fore-



Gazette, Richard Arless Jr.

Photographer Joan Almond (left) with Moshe Safdie.

most photojournalist in Mexico, and a series of photographs he took of the Mexican Revolution (1910-1920) brought him into favorable comparison with noted American Civil War photographer Matthew Brady.

This retrospective of 151 photos in black-and-white is noteworthy for the photographs' intensity, sharpness of detail and solidity of pictorial composition. They represent a cross-section of Casasola's oeuvre, and their assertive, declarative stance often makes the subjects appear as if they were carved in stone.

There are no shots of farm and country life, none of the poor and hungry. Casasola's body of work is almost entirely urban. The art of documentation has rarely had so expressive a spokesman.

The exhibition was organized by Marc Zuver, director of the Fondo del Sol Visual Art and Media Centre, Washington, and has been on a North American and British tour since 1984. There is an excellent illustrated catalogue.

Jocelyne Allouche (Galerie Chantal Boulanger, 372 St. Catherine St. W. until Feb. 7) has been a major

practitioner of installation art for many years.

Where so many installation artists are merely woodworkers or assemblers of objects that occupy large amounts of space, Allouche is able to create meaning and a coherent whole.

Her latest work, *La septième chambre*, is very impressive, along the lines of previous installations, comprised of a variety of large objects constructed in mixed media. The four components here are made of raw and painted wood, brass, hydrostone, acrylics, oils and metal pigment and also incorporate a superb photo of a Viennese garden that sits atop one of the four elements.

One of the sections has three parts: It consists of two large panels separated by a number of curved, thin strips of metal on the floor.

The front panel in wood serves for a boldly rendered landscape that evokes Italy's famed fountains, while the other side has been painted in a lyrical expressionist mood. There's no doubt that Allouche could make her way as a painter alone.

## Art

# Plus besoin d'aller à Toronto!

Trois nouvelles galeries d'art contemporain viennent d'ouvrir à Montréal.  
Et il y a encore de la place pour cinq ou six autres.

par Véronique Robert

**A** lors que colloques et conférences déplorent à qui mieux mieux la rareté des collectionneurs francophones... trois galeries d'art contemporain ouvrent à Montréal à quelques semaines d'intervalle.

Masochisme? Les galeries René Blouin, Chantal Boulanger et Christiane Chassay se portent bien, merci. «La fermeture de plusieurs galeries — notamment France Morin, Gheerbrant, Jolliet, Yajima — avait laissé nombre d'artistes sans représentation. Et les fermetures précédentes n'étaient pas toujours dues à des problèmes financiers: erreurs et raisons personnelles ont également joué un rôle.»

L'absence de collectionneurs québécois? «Faux! dit René Blouin, on oublie qu'il suffit de cinq ou six collectionneurs sérieux pour faire vivre une galerie. En fait, beaucoup de gens achètent: je connais des collectionneurs québécois qui allaient s'approvisionner en œuvres québécoises à Toronto, faute de galeries à Montréal! Je suis certain que, proportionnellement, il se dépense pour l'art autant d'argent ici qu'ailleurs.»

«Il y a toujours eu un marché pour les héros comme Borduas et Riopelle. Mais depuis les expositions *Aurora Borealis* et *Lumières* organisées par Claude Gosselin du Centre d'art contemporain, et quelques réalisations du Musée d'art contemporain et du Musée des beaux-arts, les gens lisent des revues, commencent à s'intéresser à l'art venant d'ailleurs. De plus en plus de gens savent qui est Joseph Beuys.»

Pour l'inauguration de la Galerie René Blouin, avec une exposition — entièrement vendue — de Betty Goodwin en septembre dernier, des amateurs sont venus d'Europe, de New York, de Toronto, de Vancouver...

C'était également «noir de monde» chez Christiane Chassay, au 20, rue Marie-Anne Ouest, qui se spécialise dans les œuvres tridimensionnelles, comme il est prudent d'appeler aujourd'hui la sculpture. A l'instar des deux autres galéristes, Christiane Chassay dit avoir ouvert une galerie à cause de la pression du milieu.

«Montréal est un bassin de sculpture:



Christiane Chassay: «Je pourrais exposer sur trois étages!»

je pourrais exposer sur trois étages!» Ses poulains: Michel Goulet, Irene Whitome, Pierre Granche, Peter Gnass...

«Depuis quelques années, Montréal ne possédait plus de lieu consacré à la sculpture, alors que la peinture est quand même largement représentée.» Plus qu'une galerie, Christiane Chassay veut un lieu de rencontre entre universitaires-théoriciens, artistes-praticiens et le public, des groupes toujours séparés jusqu'à maintenant. La sculpture, on la voit rarement. C'est pour cela que je fais des catalogues bon marché. On les photocopie, mais ça m'est égal: qu'ils circulent!»

Une galerie exige un capital d'au moins

100 000 dollars. La sculpture exige en plus un espace particulièrement vaste, des planchers solides, un monte-charge, un accès direct à la rue...

Les trois galéristes ont enseigné, écrit, parlé, monté des expositions. Depuis une vingtaine d'années, ils fréquentent les artistes. La confiance de ces derniers est essentielle: beaucoup d'artistes choisissent leur galerie, surtout ceux qui ont déjà été échaudés par des marchands de tableaux.

Aux trois galeries, les œuvres d'ici voisinent avec celles de l'étranger. «Pourquoi le Québec pénètre-t-il difficilement les marchés étrangers? demande Chan-



tal Boulanger. Parce que le milieu d'ici est trop fermé.»

Les artistes de Chantal Boulanger, et de son associé Jean-Claude Rochefort: Paterson Ewen, peintre canadien bien connu, mais aussi le Français Christian Boltanski et l'Allemand Ludger Gerdes, deux artistes majeurs en Europe. «Je veux montrer des œuvres qui n'ont jamais été vues ici, pour développer le marché. Les gens veulent acheter, mais ils ne savent pas quoi!»

En sortant de chez Chantal Boulanger, ils savent quoi, et pourquoi. «Je ne compte pas mon temps avec les visiteurs. Il faut parler du contenu. On ne peut pas se contenter de leur dire: c'est bon, ça va monter l'an prochain!»

Les clients de Christiane Chassay sont surtout des institutions et des sociétés — une sculpture est moins facile à placer qu'un tableau. Ceux de Chantal Boulanger et de René Blouin sont, pour l'instant, des particuliers.

René Blouin trouve qu'il a parfois presque trop de visiteurs! «Être seul avec l'œuvre est un tel privilège... Mais, le samedi après-midi, j'ai parfois 100 personnes, et mes collègues aussi: preuve que nos galeries répondent à un besoin réel.»

Pourtant, René Blouin avait délibérément cherché une adresse difficile à trouver: de fait, impossible de soupçonner que l'immeuble vétuste du 372, rue Sainte-Catherine Ouest abrite une galerie — deux, puisque Chantal Boulanger est juste de l'autre côté du corridor.

Après avoir séjourné au Conseil des Arts et au Musée d'art contemporain, René Blouin avait envie de travailler uniquement pour les artistes qu'il aime. Il avait en outre été estomaqué par l'impact d'*Aurora Borealis* tenue à l'été de 1985: une année de sa vie a passé en conférences d'un bout à l'autre du pays sur ce qu'on considère comme l'exposition d'art canadien contemporain la plus ambitieuse à ce jour.

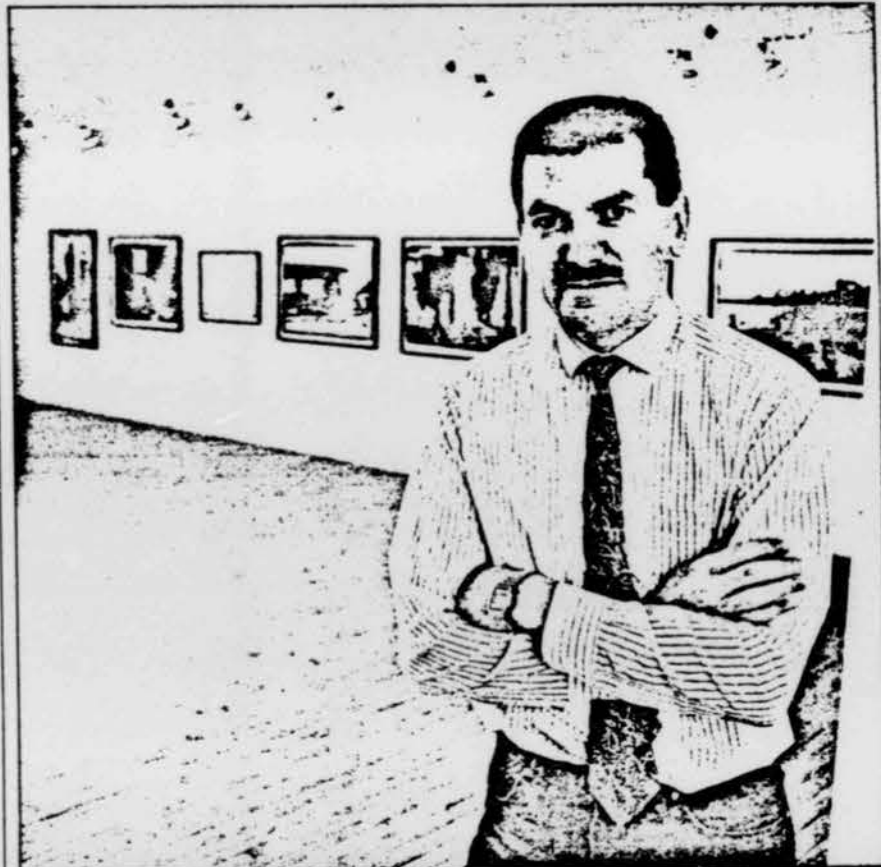
René Blouin se décrit comme un «éditeur» de l'art. Les artistes qu'il accueille — ses «employeurs», comme il dit — n'ont souvent aucun trait commun: expositions de «mots» de Rober Racine, installations de Malvin Charney et des Français Jacqueline Dauriac et Daniel Buren (responsable du scandale des colonnes à rayures au Palais-Royal l'an dernier), photos de Raymonde April.

Il lui arrive aussi de choisir ses acheteurs: «Il y a des gens à qui je ne vendrai jamais une œuvre majeure de Betty Goodwin!»

Par contre, ceux à qui il en vendra deux sont de moins en moins rares. Est-ce une clientèle que les trois galéristes — et amis — se disputent? «Au contraire, disent-ils, puisque nous n'avons pas les mêmes goûts. Il y a encore place à Montréal pour cinq ou six autres galeries d'art contemporain!» ■



Chantal Boulanger. Des œuvres qui n'ont jamais été vues ici.



René Blouin. «Cinq ou six collectionneurs peuvent faire vivre une galerie.»

# Les expositions collectives



JEAN DUMONT

Parmi les quelques centaines d'expositions qui ont lieu chaque année, trop nombreuses sont celles qui, pour des raisons pratiques évidentes, passent sans avoir été jamais notées... Combien de plaies ainsi ouvertes que ne cautérise pas le «mea culpa» impuissant de la critique. Certes les artistes partagent ce douteux privilège de la non-appréciation et de l'anonymat avec quelques millions d'autres individus, engagés dans les diverses activités de la société, mais le caractère particulier de leur travail, autant que l'ambiguïté de leur statut, les rendent plus sensibles que d'autres à cette indifférence coupable.

Les nombreuses expositions de groupe de ce pré-début de saison ont, dans ce sens, l'avantage d'assurer, à ceux qui y participent, cette certitude du contact critique avec «l'autre», indispensable, souvent, à la continuation de leur démarche. Ce rôle de «l'autre» étant tenu par le coordinateur de l'événement, qui choisit les exposants à partir de critères, d'idées ou de thèmes personnels ou spécifiques.

Du point de vue du spectateur d'autre part, l'existence d'un thème, ou le simple fait de la coordination, ouvrent la voie à une lecture nouvelle ou complémentaire des pièces.

## FIGURES DE BASES

Réunissant les travaux récents de quatre jeunes sculpteurs du Québec, l'exposition de la Galerie Christiane Chassay explore, sous le titre de «Figures de bases», le thème du socle dans la sculpture. Mais il faut savoir que le conservateur de cette exposition, Gaston St-Pierre, donne au mot «base», non seulement son sens littéral, mais aussi le sens élargi de «donnée de base». D'après lui, le socle a été, au départ, une liaison qui permettait à la sculpture de passer de la matérialité du sol à l'élévation spirituelle attachée à la pratique de l'art. Devenu ensuite, et pour un temps, la définition même de la sculpture, en même temps que le symbole de son caractère exceptionnel, et du pouvoir qu'elle représentait, il a bien entendu été battu en brèche par un art contemporain qui réfutait les valeurs classiques et bourgeoises.

Nié, transgressé de cent façons, le socle réapparaît pourtant, dans l'art d'aujourd'hui, non sous son aspect traditionnel, mais sous la forme d'une donnée positive. Après tout, en dehors de sa signification symbolique, il est aussi, simplement, le moyen matériel, technique, de faire reposer la sculpture au sol... Et c'est cette évidence, cette contrainte ac-

ceptée par tous, qui sert de données de base à l'édification des recherches dans ce domaine.

Loin de gêner la lecture particulière des travaux de chacun des artistes, cette notion éclaire au contraire, singulièrement, tout un aspect obsessionnel de la démarche de Laurent Roberge, le choix des matériaux dans le paysage ambigu de Monique Grenon, la base précaire de la construction ironique d'Isabelle Lafrenière, et l'espèce de minimalisme psychologique des tiroirs de Benoit Bourdeau.

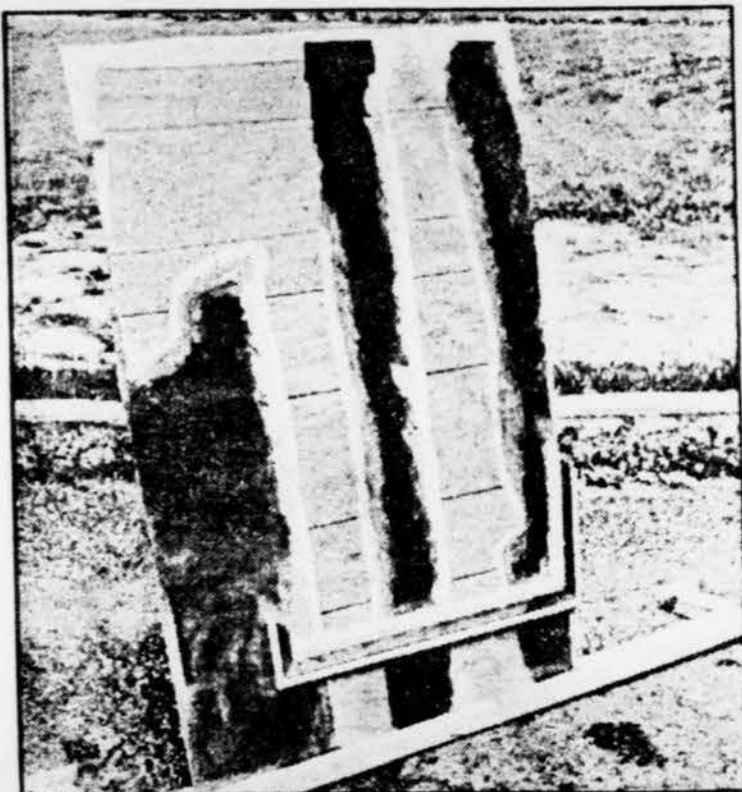
## CINQ ARTISTES

Il n'y a pas de thème avoué dans l'exposition de la Galerie Chantal Boulanger, mais les travaux des cinq artistes présentés semblent liés par une sorte de récurrence des interrogations actuelles. La notion de la dualité,

que sa très belle peinture, que l'on croirait marquée du sceau d'une époque, en devient en fait complètement intemporelle. Thomas Corriveau segmente ses supports de telle façon que l'anecdote, toujours présente, y gagne en multiplicité des sens, ce qu'elle a très heureusement perdu en linéarité. Quant à Serge Murphy, dont la démarche pourrait, a priori, paraître la moins contraignante, la plus fantaisiste, regardez bien l'extraordinaire «abécédaire» qu'il constitue avec une conscience de bédictin: il est entièrement basé sur les objets et les fantasmes de notre réalité collective...

## ET PUIS ENCORE...

Pluralité 87-88, qui regroupe à la Galerie Altinian-Laing, les travaux de 17 membres du



Isabelle Laverdière, «Sans titre», 1986.

té, par exemple, imprègne la majorité des tableaux. Cette reconnaissance des contraires, chère au romantisme, qui se démarquait par là de l'intégration des opposés, caractéristique de l'idéalisme cartésien.

On retrouve aussi, dans la fidélité sans faille des artistes à un certain type de démarche, le pendant des contraintes librement consenties dans l'exposition précédente. C'est comme si l'excès de liberté exigeait maintenant la création de limites pour que l'art s'y distingue.

Un des exposants, Jean-Claude Rochefort, faisait remarquer qu'on pourrait passer sa vie à peindre toujours les mêmes deux arbres, sans jamais dire la même chose. Carol Walnio, qui demande à la peinture de lui révéler ce que n'a pu lui dire le code logique, juxtapose constamment les contraires, sans pour autant jamais les fondre. Sylvie Bouchard, qui traite des sujets, romantiques par excellence, de la nature et de l'errance, prend une telle distance historique, par rapport à ses ima-

ges, que sa très belle peinture, que l'on croirait marquée du sceau d'une époque, en devient en fait complètement intemporelle. Thomas Corriveau segmente ses supports de telle façon que l'anecdote, toujours présente, y gagne en multiplicité des sens, ce qu'elle a très heureusement perdu en linéarité. Quant à Serge Murphy, dont la démarche pourrait, a priori, paraître la moins contraignante, la plus fantaisiste, regardez bien l'extraordinaire «abécédaire» qu'il constitue avec une conscience de bédictin: il est entièrement basé sur les objets et les fantasmes de notre réalité collective...

Conseil des Artistes Peintres du Québec, sélectionnés par la conservatrice Rose-Marie Arbour. Une exposition qui va voyager dans les principales régions du Québec, et qui donne une vision élargie mais encore bien incomplète, des principales propositions picturales de nos artistes.

Enfin, à la Galerie de l'UQAM, après avoir visité l'exposition d'art traditionnel, présentée par l'Université Won kwang, de Corée, ne manquez pas, à l'étage au-dessus, «Le quadrat des gestes», l'exposition de Maitrise de Nicole Lamarche. Elle est le contrepois nécessaire de la précédente, car elle se penche, par le biais de la métaphore archéologique, sur l'influence des codes visuels appris, dans la production des images.

Galerie Christiane Chassay du 22 août au 12 septembre, 20, rue Marie-Anne ouest, 284-2631.

Galerie Chantal Boulanger, jusqu'au 15 septembre, 372, rue Ste-Catherine ouest, 397-0044.

Galerie de l'UQAM Pavillon Judith Jasmin, 1400, rue Berri, jusqu'au 20 septembre.  
Galerie Altinian-Laing, jusqu'au 29 août, 369 boul. Ste-Croix, Ville St-Laurent, 744-8317.



# Montreal galleries have something for every taste

By ANN DUNCAN  
Gazette Art Reporter

One of the cheapest, most varied and most interesting forms of entertainment around is gallery hopping.

Yet far too many people are reluctant to take the plunge, despite the fact that entrance to commercial art galleries is free.

Common excuses are that galleries are too snobbish and intimidating, that gallery owners are interested only in people keen on buying art, or that the art in many galleries is just too far out for the average person's tastes.

But for the most part, this just isn't true of Montreal's almost 100 exhibition spaces. And if the lineup for the fall art season just getting under way is any indication, then there is plenty of art coming up to suit almost everyone's preferences.

The following is a rundown of what some of the galleries will be showing. It is by no means a comprehensive list — there's simply too much out there. But it is a sampling of Montreal's rich, varied and sophisticated art scene.

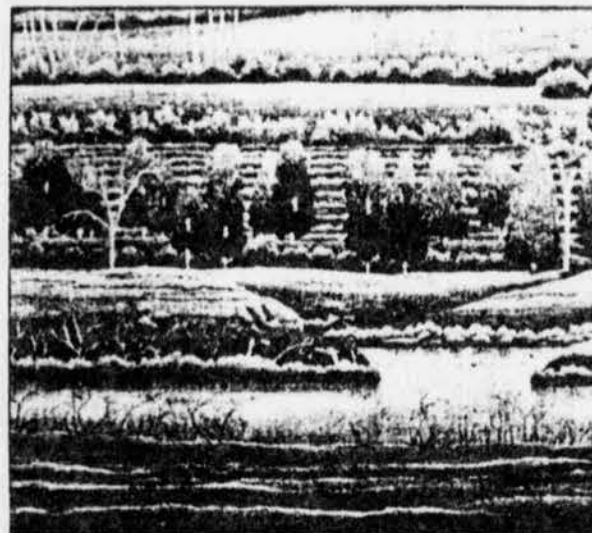
## Passionate commitment

Some of the schedules may change, and the days and hours the galleries are open vary.

A good place to start a tour is at **Galerie René Blouin**, 372 St. Catherine St. W., fifth floor. It is one of the most committed, cohesive and challenging galleries in town. Blouin, a former critic, curator and Canada Council officer, is so passionate about what he shows that he has contempt for gallery owners who don't feel the same way.

"If they are only in it for the money, then why don't they just sell shoes or pizzas?" he says.

Never one to take a parochial approach to art, Blouin puts on a healthy mix of work by international and home-grown talents. And this fall's schedule follows the same pattern. He's starting off, between Sept. 17 and Oct. 15, with a show of a sculpture, an installation and a painting by Tom Dean, an Ontario-



Detail from Ann McCall work at Waddington & Gorce.

born artist who now lives in New York but once was a fixture in Montreal's counterculture.

Between Oct. 22 and Nov. 19, Blouin will be showing recent sculptures by Jannis Kounellis, Luciano Fabro and Giovanni Anselmo, all European-based leaders of the avant-garde since the late '60s. Nov. 26 and Dec. 23, there will be a show by Rober Racine, a Montreal musicologist, broadcaster, writer and performance artist who has been exploring the change, evolution and state of the French language.

Across the hall from the Blouin gallery is **Galerie Chantal Boulanger**, another space that specializes in the most contemporary of the contemporary — especially work by talented young Quebecers.

Not far away is a cluster of relatively new galleries that also show contemporary art. These include: **Michel Tétrault Art Contemporain**, 4260 St. Denis; **Aubes 3935 Galerie**, 3935 St. Denis; and **Galerie GRAFF**, 963 Rachel St. E., which opened its season Thursday with a

solo show of recent painting and sculpture by Montreal artist Monty Régimbald-Zeiber.

One gallery in the neighborhood that sometimes is overlooked by the casual art observer is **Galerie J. Yehouda Meir**, tucked into the basement of the highrise at 3575 Park Ave. Meir has a gutsy, committed approach to her shows and is not afraid to take chances with artists who are not yet well-established. Until Oct. 1, the gallery will be showing recent paintings by Louis Bouchard.

Also nearby is **Galerie Christiane Chassay** (20 Marie Anne W.), yet another progressive young gallery that is now showing the works of Trevor Gould. Chassay is also a risk-taker, giving many younger artists a chance to make a leap from the rarefied world of the so-called parallel galleries to a commercial space.

Those "parallel" galleries are grant-subsidized, non-profit, often co-operatively run spaces that specialize in the young and the innovative. And no Montreal art tour would

be complete without the cluster of such spaces around Duluth and St. Laurent. **Articule** (4060 St. Laurent), for example, is starting its fall season with a show called *Art in Jeopardy*, which consists of works that have been censored, often by gallery curators.

"Without imagery which challenges our intellect, we are left with art of the lowest mainstream content," a gallery statement explains. The show ends Sept. 25.

## Small and feisty

Across town, try dropping in at the **Concordia Art Gallery** in Concordia University's Hall Building (1455 de Maisonneuve Blvd. W.). This feisty little gallery, which manages to operate on a shoestring budget, kicks off its fall season Sept. 15 with a show by one of Canada's great painters, Paterson Ewen. The exhibition of more than 70 paintings and drawings from the period Ewen lived in Montreal was organized by Saskatoon's Mendel Art Gallery.

Nearby is **Galerie d'art Lavalin**, 1100 Dorchester Blvd. W. There is almost always something interesting or worthwhile going on there, such as the four-day art fair of the Association of Contemporary Art Galleries of Montreal. The fair, which is free, opens Thursday.

Back on Sherbrooke St. W., at 1618, is the **Galerie Elca** (London), a gallery that has long recognized the wealth of fine contemporary art from Saskatchewan.

And in keeping with this tradition, Elca London's fall lineup features four artists with a strong Saskatchewan connection: Saskatoon landscape painter Wynona Mulcaster (Sept. 17 to 20); Harold Feist (Oct. 1 to 19); David Alexander (Oct. 29 to Nov. 16) and Joseph Drappell. All four artists have either studied or taught at the annual summer workshops at Emma Lake, Sask., which have played an influential role in the development of countless artists.

In the middle of this lineup, the gallery will hold its annual show of linut prints from Cape Dorset. The show starts on Oct. 18, with the sale scheduled for Oct. 21.

Downstairs, at 1618, is **Galerie Franklin Silverstone**, a spacious gallery that opened last spring. Silverstone mixes ceramics with other art forms, and his art is often relatively mainstream and not too heavy or hard to take.

Until Sept. 25, Silverstone is showing the work of three artists who work in ceramics: Masatada Funo of Vancouver, Wendy Waigate of Toronto and Garry Williams of Calgary. Also included in this show are some subdued minimalist landscapes by Toni Onley, also of Vancouver.

Next on display (Sept. 30 to Oct. 23) will be ceramic works by Albert Borch of Calgary, whimsical sculptures by André Peterson and paintings by Ann James, who is now in Montreal after living and working in London, England, and Regina. Between Oct. 28 and Nov. 19, the works of sculptor David Gerstein, painter Myfanwy Pavelic and Jordan Van Sewell will be showcased.

While on Sherbrooke St. W., try dropping into such old and familiar galleries as **Waddington & Gorce**, 1504 Sherbrooke St. W., long a defender of the best of central Canadian art from the '50s and '60s. Waddington is kicking off its season with an exhibition of recent landscape paintings by Montreal artist Ann McCall, who has a gentle, naive quality to her work.

## Grande dame

Further down the street at 1438 is, of course, the grande dame of the Sherbrooke St. galleries, the **Galerie Dominion**, which is working hard to find its footing after the death of its longtime director, Max Stern, in 1987. Despite some tidying up in the gallery, the Dominion continues to have a wonderful, crowded jumble of Henry Moores, Emily Carrs and other greats in a homey setting that often looks more like a grandmother's attic than a modern-day gallery.

Don't forget the **Galerie Barbara Silverberg**, at 2148 Mackay St., Montreal's first and only commercial art gallery to specialize in ceramic art. Silverberg shares a gal-

lery with **Galerie Don Stewart**, which shows art representing a wide range of contemporary tastes and styles.

Close by at 2144 Mackay is **Galerie Esperanza**, another gallery with eclectic tastes. Until Oct. 8, Esperanza will be showing a group exhibition that includes works by the great Quebec artist Jean-Paul Riopelle; Jesus Villalonga, who once made a living painting pictures of homes in Westmount and went on to have exhibitions throughout Europe and North America; and Quebec sculptor Charles Daudelin, who won the 1985 Prix Bordeas, Quebec's highest honor for a visual artist.

## Obvious highlight

An obvious highlight of Esperanza's fall season will be the showing of a massive installation by Mark Prent, Canada's artistic master of the macabre. Prent's works plunge the viewer into the darkest sides of the human spirit, and his installation will explore Christ, religion and attitudes towards both.

Across the street, at 2155 Mackay, is **Art 45**, one of the few commercial galleries in town to show lots of photography as well as paintings and sculptures.

As with Blouin's gallery, Art 45 has a coherent, highly principled approach to the art it shows. Art 45 director Serge Vaisman refuses to exhibit anything that he doesn't respect and admire; he never seems to make concessions to the dictates of fashion or commerce.

Vaisman will kick off the season with a group show of gallery artists, including Michael Smith, Gunter Nolte, Tom Hopkins, Martha Townsend and Angela Grauerholz, a talented Montreal photographer.

From Oct. 1 to 22, Art 45 will feature the giant, theatrical Polaroids of Evergon, a Canadian artist who has received more acclaim in Europe than in his own country. But this is beginning to change; the Art 45 show is opening about a week before the new National Gallery of Canada honors Evergon with a solo exhibition.



A work by Quebec sculptor Charles Daudelin now at Galerie Esperanza.

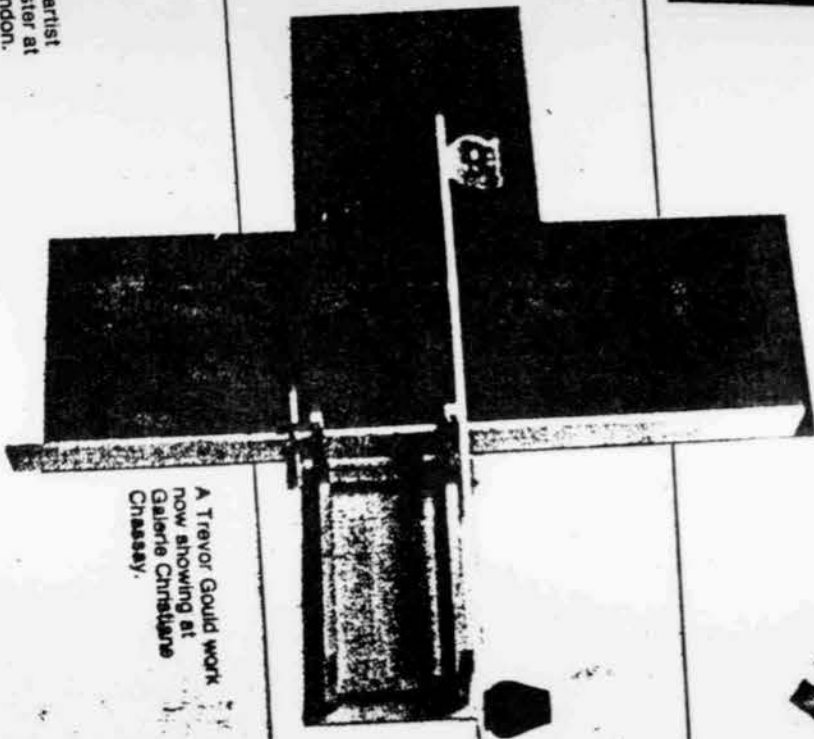


René Blouin in his St. Catherine St. gallery: committed, cohesive and challenging.

# ART



Landscape by Saskatchewan artist Wynona Mulcaster at Galerie Eica London.



A Trevor Gould work now showing at Galerie Christiane Chassay.

# ART

# L'architecture et la ville

Jean Dumont

« LA VILLE est un lieu de savoir, c'est une encyclopédie », dit Melvin Charney, architecte, mais aussi l'un de nos artistes les plus importants, et dont les sculptures, les installations et les dessins ne cessent de témoigner de l'architecture de la cité comme porteuse d'une mémoire et d'une réalité culturelles qui sont le bien et la responsabilité de chacun de ses citoyens.

Il n'est peut-être pas inutile de se le rappeler, en ces temps où les bâtisseurs modifient radicalement les paysages urbains, où les démolisseurs ont parfois le pic pressé, et où la propriété du bâti, même individuelle, tend à exercer, hors de l'édifice lui-même, des privilèges sur la collectivité qui l'entoure. (L'absence du banc — à cause des itinérants — autour de certaines sculptures d'art public n'est qu'un exemple parmi d'autres).

Cette mémoire de la ville est liée, chez Melvin Charney, au fait que l'architecture est pour lui une métaphore de l'homme, l'édifice une métaphore du corps. C'est pourquoi, dans ses sculptures, il traite les éléments du mobilier familial, tables, chaises, etc. comme des éléments architecturaux parmi d'autres.

Ce parallèle entre le corps qui se rappelle et l'architecture qui dit la construction longue de la culture est si évident chez l'artiste qu'il a considéré la démolition de sa pièce, *Les maisons de la rue Sherbrooke*, en 1976, dans le cadre de la destruction de l'événement Corridart sur les ordres du maire Jean Drapeau, comme une sorte de reniement du passé, donc de l'identité et de soi-même.

L'homologie entre la stratification de l'inconscient et les strates oubliées de la ville est encore à la base du magnifique jardin de sculptures



*Calme trompeur des grandes villes*, de Pierre Leblanc.

qu'il a réalisé pour le Centre canadien d'architecture. Il faut noter que la montée au jour de certains moments de l'architecture et de la culture ne se fait jamais d'une façon littéraire.

Charney ne s'adonne ni à une archéologie, ni à une reconstitution. Il emploie, certes, les outils de l'architecture, mais comme un artiste. Comme l'inconscient humain, la culture profonde de la ville ne vient à la surface que dans le jeu des métaphores, dans la structure qui court entre l'oubli et la mémoire, entre les fragments architecturés et les fragments

du rêve. Fragment de verger, fragment de l'image de l'institution muséale, fragments d'images d'édifices industriels dont il ne reste que le souvenir...

Son exposition actuelle, à la Galerie René Blouin, poursuit les grands thèmes de cette démarche remarquablement cohérente. Ils sont concrétisés là dans l'opposition dialectique entre les deux influences qui ont marqué notre appréhension de l'art du 20<sup>e</sup> siècle : celle de De Stijl et de Duchamp.

Dans la sculpture *In Flight... Se-lavy*, No 2, la forme qui rappelle un



avion marque le désir de rationalité de De Stijl, son mode vu de haut, son ignorance du local, son espace projeté à l'infini, où les horizontales, les parallèles et les verticales sont reines. La table, les chaises et l'échiquier de Duchamp disent l'éclatement d'une rationalité qui, dans l'image des échecs, n'est plus considérée que comme un jeu...

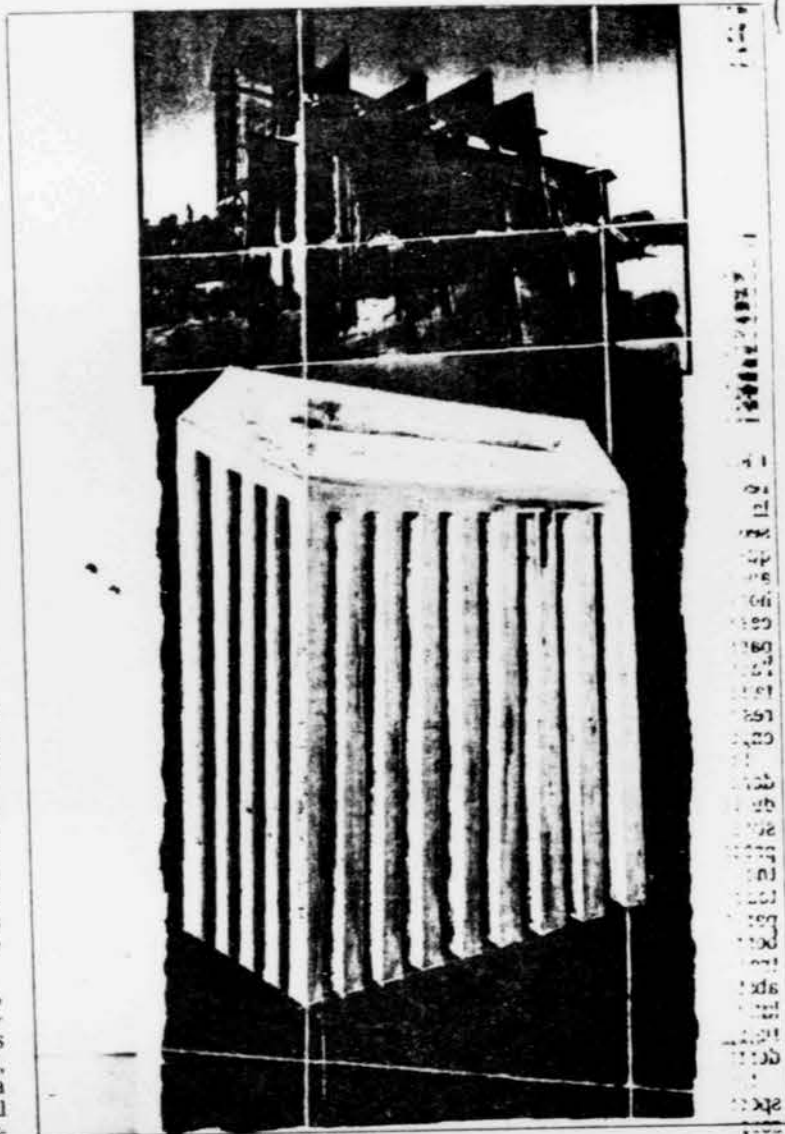
Les nombreuses finitions de bois naturel sur cette pièce peinte racontent le geste de l'homme, la multitude des gestes simples et ouvriers, la pensée quotidienne du corps. Je vous laisse le soin de retrouver cette vive sensibilité qui affleure toujours, à égalité avec la rigueur formelle, à la surface des très beaux dessins qui complètent cette importante exposition.

#### Le calme trompeur des grandes villes

PIERRE LEBLANC, lui, au Musée de Lachine, ne s'en prend pas à l'architecture de la ville mais à la vérité de l'image qu'elle présente d'elle-même. À ces notions poétiques, esthétiques ou culturelles, dites et véhiculées tant de fois qu'elles deviennent une évidence indiscutée pour les touristes qui suivent les itinéraires traditionnels. La douceur des quais de la Seine, le rêve des toits de Paris, le Louvre et la culture...

En construisant ses belles pièces, Pierre Leblanc se raconte des drames, des histoires de violence. Ces toits, ces façades, ces architectures, ces lieux consacrés cachent bien la violence qui les habite. Au fait, est-il bien sûr que l'artiste se conte des histoires. En parcourant l'exposition, on a bien l'impression que, derrière chacune des portes, il se passe quelque chose.

Dans la galerie du rez-de-chaussée, chaque pièce est composée de trois parties distinctes. Une boîte, qui contient un panoramique photographique d'un lieu parisien célèbre, une grande photographie qui présente des éléments traditionnels de la culture, antiquités, objets d'art et autres, et une sorte de maquette, construite en bois, d'une partie d'un des bâtiments photographiés. Une reconstitution d'un révoluer complète le tout. La maquette est fragmentaire. Les façades sont symboliques. Seuls sont présents les détails architecturaux, les encadrements des portes et des fenêtres, les toits, les couloirs, les escaliers, les caves, tout ce qui peut brouiller la simpli-



Parable no 3, de Melvin Charney.

cité intérieure et induire le doute dans le courage le plus endurci.

Passez à l'étage supérieur... Vous comprendrez que cette exposition n'est pas un jeu. La violence, non seulement nous environne et nous guette, mais elle nous habite tous. Dans nos villes humaines, nous ne sommes pas toujours des humains : en prendre conscience est le premier stade d'une cure possible. Une exposition nécessaire de la part d'un ar-

tiste, dont les gestes patients n'en sont pas à leur premier questionnement de la santé urbaine.

Galerie René Blouin, 372 Ste-Catherine ouest  
(jusqu'au 20 oct.)

Musée de Lachine, 110, Chemin Élisabeth, Lachine  
(jusqu'au 21 oct.)





Millroy's  
rue Ste. Ca  
cote nord  
aussi = Pal

Rue Ste Catherine  
Millroy's Book Store *Larnets*

1860	389 Ste. Catherine	Leandre Leclair	Car
+1860	391 Ste. Catherine 393 "	Thos. Kennedy Wid James Summing	Stone & Bridget
1856	389 Ste. Catherine	Leandre Leclair	Car
+1856	391 Ste. Catherine 393 "	Peter D. Brien Wid. James Summing	Laboe Bridget
1854	39 Ste. Catherine		
+1854	40 Ste. Catherine " "		
1850	37 Ste. Catherine		

VOIR

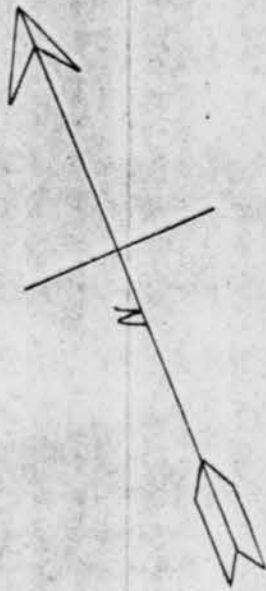
DOSSIER ORIGINAL

<del>1850</del>	<del>38 Ste</del>		
+1850	38 Ste 39 "		
1849	36 Ste. Catherine		
+1849	37 Ste. Catherine 38 "		
1848	40 Ste. Cath.		
+1848	41 Ste. Cath 42 " 43 "		
1847	41 Ste. Cath.		
+1847	42 Ste. Cath. 43 " 44 "		

Extrait de:  
Atlas of Montreal  
Charles E Goad  
1881

Rue Bleury

Milloy's Books Store



237

236

Est. Bigelow

2129 2125 2121 2117 2113

Rue Ste-Catherine

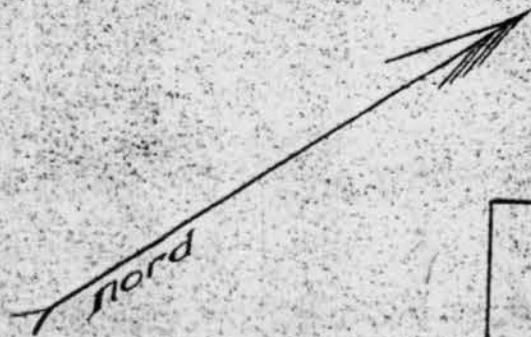
Rue St-Alexandre

233

234



EXTRAIT de la carte:  
"MAP of the CITY SUBURBS of MONTREAL"  
by John Adams, 1825



RUE BLEURY

RUE SAINTE - CATHERINE

rue STE-CATHERINE, ouest  
Magasin MILLOY  
côté nord, à l'ouest de  
la rue Bleury.

#### IRREGULARITE

dans les inscriptions aux rôles  
d'évaluation foncière de 1872 à 1879.

Il y a discordance entre les inscriptions aux  
carnets d'évaluation et celles faites aux rôles  
de cotisation foncière entre les années 1872  
et 1879.

Entre les années susdites, les inscriptions  
aux carnets se suivent régulièrement, mais la  
transcription de ces inscriptions s'est faite  
avec certaines irrégularités aux rôles de coti-  
sation foncière. Du moins, c'est l'impression qui  
ressort de la comparaison des textes.

C'est ainsi que le carnet de l'année 1872  
fait voir le nom de M. Milloy comme locataire,  
pour la première fois, d'une portion de la  
bâtisse dont ~~l'propriété~~ M. Geo Middlemiss est  
propriétaire.

Mais le rôle de l'année 1872, qui devrait logi-  
quement reproduire le texte du carnet, fait voir  
M. Milloy comme locataire de la bâtisse voisine,  
à l'est de la précédente, et qui est la propriété  
de M. Bidgelow.

Cette erreur se continue, toujours aux rôles  
de cotisation, jusqu'en 1879 alors que le numéro  
du cadastre paraît pour la première fois dans le  
rôle. Là encore, le carnet indique le nom de M.  
Milloy comme locataire de la bâtisse sise sur le  
cadastre 235 alors que le rôle place M. Milloy comme  
locataire de la bâtisse Bidgelow, sise celle-là sur le  
cadastre 236.

Mais en 1880, l'ordre se rétablit au rôle de  
cotisation alors que l'on voit enfin le nom de M.  
Milloy inscrit au titre de locataire, tout comme  
au carnet, de la bâtisse sise sur le cadastre 235.

*Bât. des données en 1872  
cadastre 174561 de 1879  
377 St. Catherine S.*

*Recherches par  
M. Henri Le Roux.*



## MILLOY'S BOOK STORE

Civic no: 373 in 1942

St. Lawrence ward

Proprietor &amp; tenants from 1847 to 1930.

Year	Ste-Catherine street	Cad. no.	Tenant	occupation	Proprietor
1847	42	--	T. Fitzsimmins	Joiner	Geo. Middlemiss
	43	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
	44	--	Lot & Garden		" "
1848	41	--	J. McCulloch	Shoemaker	" "
	42	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
	43	--	Lot & Garden		" "
1849	37	--	Vacant		" "
	38	--	George Middlemiss & lot	Cabinet maker	" "
1850	38	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	39	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
1854	40	--	Patrick Fox	Buttler	" "
	"	--	Mrs. Dunn	Widow	" "
1856	391	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	393	--	Widow Dunn		" "
1860	391	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	393	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1864	391	--	Peter O'Brien	Laborer	" "
	393	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1866	809	--	T. Kennedy	Stone cutter	" "
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1872	809	--	James Milloy	Trader	" "
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1875	809	--	James Milloy	Gardener	Estate George
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	Middlemiss
1876	1201	--	James Milloy	Gardener	"
	1203	--	Widow Dunning	B. Kelly	"
1877	1201	--	Vacant		"
	1203	--	Vacant		"
1878	1201	--	Chas. Salter	Jeweller	"
	1203	--	Chas. Buise	Tobacco	"
1879	1201	235	James Milloy	Trader	"
	1203		Richard Kiley	Shoemaker	"
1880	1201	235	James Milloy	Trader	"
	1203		" "		"



Year	Ste-Catherine street	Cad. no.	Tenant	Occupation	Proprietor
1885	1201 1203	235	James Milloy " "	Trader	Estate George Middlemiss
1887	1201	235	James Milloy	Trader	"
1888	2117	235	James Milloy	Trader	"
1890	2117	235	James Milloy	Trader	"
1895	2117	235	James Milloy	Trader	"
1900	2117	235	James Milloy	Trader	"
1905	2117	235	James Milloy	Trader	"
1906	241	235	James Milloy	Newspapers & dwel.	"
1909	241	235	James Milloy	Bookseller	"
1910	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1915	241	235	Otto Collins	Bookseller	Isabella Middlemiss widow of John Levingstone
1920	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1925	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1926	241	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	"
1927	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	"
1930	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	Estate Isabella Middlemiss
1942	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	Estate Mary E. Middlemiss

ARCHIVES MUNICIPALES

MONTREAL

MUNICIPAL ARCHIVES

MILLOY'S BOOK STORE

rue Ste-Catherine, ouest  
côté nord, à l'ouest  
de la rue Bleury.

MILLOY'S BOOK STORE

Civic no: 373 in 1942

St. Lawrence ward

Proprietor & tenants from 1847 to 1930.



Year	Ste-Catherine street	Cad. no.	Tenant	occupation	Proprietor
1847	42	--	T. Fitzsimmins	Joiner	Geo. Middlemiss
	43	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
	44	--	Lot & Garden		" "
1848	41	--	J. McCulloch	Shoemaker	" "
	42	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
	43	--	Lot & Garden		" "
1849	37	--	Vacant		" "
	38	--	George Middlemiss & lot	Cabinet maker	" "
1850	38	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	39	--	Geo. Middlemiss	Cabinet maker	" "
1854	40	--	Patrick Fox	Buttler	" "
	"	--	Mrs. Dunn	Widow	" "
1856	391	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	393	--	Widow Dunn		" "
1860	391	--	Patrick Fox	Waiter	" "
	393	--	Widow Dunning	(B. Kelly <i>maiden name</i> )	" "
1864	391	--	Peter O'Brien	Laborer	" "
	393	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1866	809	--	T. Kennedy	Stone cutter	" "
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1872	809	--	James Milloy	Trader	" "
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1875	809	--	James Milloy	Gardener	Estate George Middlemiss
	811	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1876	1201	--	James Milloy	Gardener	" "
	1203	--	Widow Dunning	B. Kelly	" "
1877	1201	--	Vacant		" "
	1203	--	Vacant		" "
1878	1201	--	Chas. Salter	Jeweller	" "
	1203	--	Chas. Buise	Tobacco	" "
1879	1201	235	James Milloy	Trader	" "
	1203		Richard Kiley	Shoemaker	" "
1880	1201	235	James Milloy	Trader	" "
	1203		" "		" "

Year	Ste-Catherine street	Cad. no.	Tenant	Occupation	Proprietor
1885	1201 1203	235	James Milloy "	Trader	Estate George Middlemiss
1887	1201	235	James Milloy	Trader	"
1888	2117	235	James Milloy	Trader	"
1890	2117	235	James Milloy	Trader	"
1895	2117	235	James Milloy	Trader	"
1900	2117	235	James Milloy	Trader	"
1905	2117	235	James Milloy	Trader	"
1906	241	235	James Milloy	Newspapers & dwel.	"
1909	241	235	James Milloy	Bookseller	"
1910	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1915	241	235	Otto Collins	Bookseller	Isabella Middlemiss widow of John Levingstone
1920	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1925	241	235	Otto Collins	Bookseller	"
1926	241	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	"
1927	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	"
1930	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	Estate Isabella Middlemiss
1942	373	235	Milloy's Book store	Otto Collins prop.	Estate Mary E. Middlemiss



rue SAINTE-CATHERINE  
Milloy's Book Store

June 16th 1942

Mr. F.J. McClure  
2078 Jeanne-Mance St.  
Montréal

Dear Mr. McClure,

In answer to your request, for information on Milloy's Book Store, on Ste-Catherine Street, I am forwarding to you herewith some data which we have gathered from our assessment books, the collection of which is not older than 1847.

Sorry am I to say that we are not in possession of documents older than 1847 which would enable us to help you with useful information.

For further searches, it is my belief that Mr. Massicotte is in a position to dive deeper into the matter as he is in possession of notarial acts of old days.

However, with a view to fix the location of the Milloy's building, I had two extracts made, one from Goad's plans of Montreal, in 1881 and the other from John Adam's plan of Montréal, in 1825, on which certain buildings are shown as existing on Ste-Catherine street, west of Bleury. But which one is the "which" is a puzzle which I feel unable to clear.

This answer to your request was supposed to reach you many days ago but, since two months, we have been in such a hurry answering the requests from the personnel of the administration, that it was impossible for us to reach you sooner with interesting data.

May I add that the programme "Mr. Dickens comes to Montreal" received through your care on March 20th last, was heartily welcomed and will remain in our Archives as a very humble token to the memory of that famous poet, Mr. Charles Dickens. My sincere thanks for the valuable gift.

If more information is desired, rest assured that you will do our very best to be of some service to you.

Yours truly,

*Gonrad Archambault*

Municipal Archivist.

## 170-year-old Milloy's Book Store Comes to the End of Its Story

*Gazette* 30 avril 1949

By BETTY DAVIDSON

The iron pot-bellied stove which has been comforting patrons of Milloy's Book Store here for generations will puff its last breath today. The old book shop property on St. Catherine street near Bieury has been sold and the doors will

parents, the late Mr. and Mrs. James Milloy, had the store then. When she married O. J. Collins in 1907, her parents bowed out and the couple has been running things ever since.

Mr. Collins had an operation a



THE LAST PAGE CLOSES

be closed for good tonight after 170 years' service to Montrealers.

One of the country's first book stores and certainly its most informal, Milloy's has been fondly known to thousands.

Past the wooden facade and the old-fashioned doors, there's the friendly stove, first of all. Standing firmly almost in the doorway, it denies bad humor. And a tin pot on top steams good-naturedly.

Then, over in the corner behind the ancient glass cabinet with its wonderful sugar-coated greeting cards, there's Mrs. Collins, who used to be a Milloy.

"Have a candy, dear, and what can I do for you..."

At 68, Mrs. Collins has spent almost her entire life at the store and she doesn't hesitate to admit that she will miss it.

"Actually, it's the customers that I'll miss," she says. "You see, I have always treated them like the family."

With grey hair now and a slight hesitation in her speech, Mrs. Collins has been just as active in the business the past few years as she was in 1896, when she first went into the store as a girl of 15. Her

while back and hadn't been able to get down to the book store as much as he'd like to the past few months.

Round the low-slung room with its well-worn linoleum, flat tables have displayed the latest in books, magazines and greeting cards for every taste for close to nine-score years.

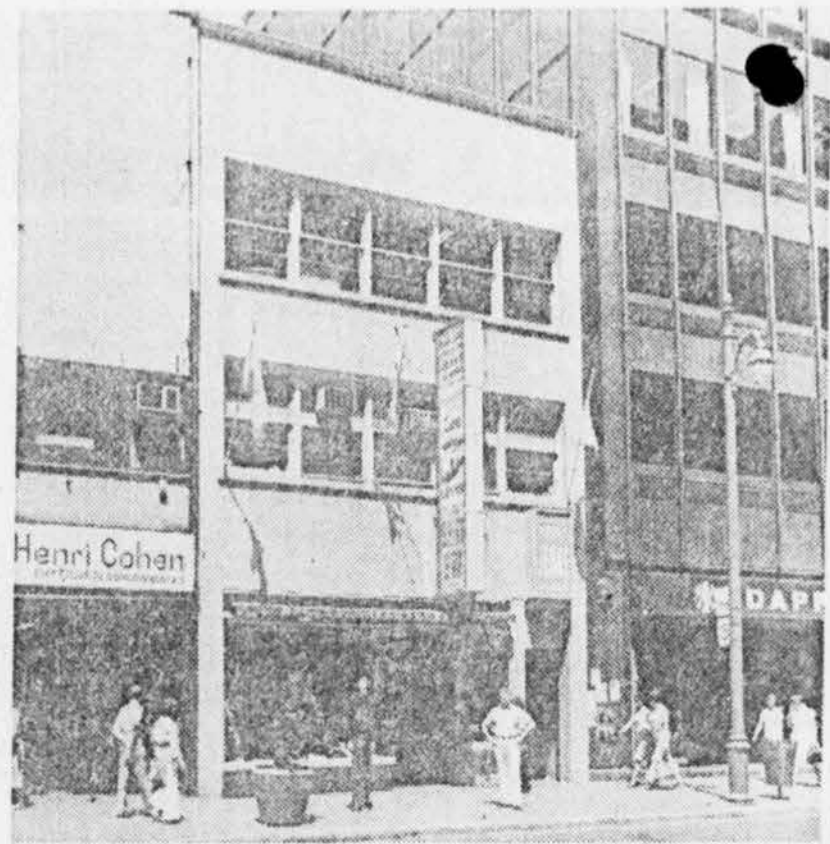
Sailors from every land have favored it as their headquarters for penny-postcards to be sent back home.

And in the late '20s Paul Caron captured the friendly antiquity of the place in oils and his work hung for a period in the Metropolitan Art Gallery in New York. Today the painting of Milloy's Book Store hangs in the provincial gallery.

The former Miss Milloy finds today that scientific magazines are the thing with her men customers. She has always had a heavy demand for detective stories, with women leaning towards fashion and interior decorating magazines.

Asked how she would occupy herself in retirement, Mrs. Collins looked around her store slowly, smiled, then said:

"My retirement will be spent in retrospect."



## A classic literary touch has gone

**THEN:** Malloy's book store may not have been architecturally attractive, but there's little argument that it was distinctive.

Its slanting, sagging roof, boarded-up attic windows and its cluttered appearance, gave it something of a classic literary touch.

It was back in 1902 that the Malloy family opened for business in the fledgling St. Catherine Street shopping district, and it managed to survive two world wars and a devastating economic depression before closing shop permanently in 1946.

● Here is the 79th in a Saturday series showing in graphic fashion the changing face of Montreal.

● Star staff photographer Paul Taillefer has gone back to the exact spot to duplicate the views as they appear today.

● This week's scene spotlights the north side of St. Catherine Street, just west Bleury Street.

The bookstore was flanked by other commercial establishments dealing in various wares, as can be noted in the older photograph taken around that time.

Some of the upper storeys of these

businesses were still used as residences.

**NOW:** Things began to change in more ways than one after the Second World War, and St. Catherine Street was no exception.

The years immediately after the

conflict saw a renaissance in business activity and construction.

Malloy's bookstore was closed down shortly after the older picture was taken, and The Shirt Bar, a clothing store, was established in its stead.

The bookstore was not actually razed, but modified by the store's new owners and some parts of the original building still exist behind the modern facade. However, the sloping roof was removed and replaced by an extra storey of brick. The entrance was altered completely.

Many of the other businesses also

underwent a transformation, and some were totally removed, as can be noted at the right of the contemporary picture.

The high-rise building there now houses commercial establishments as well as a bank.

The upper storeys house the University of Quebec and other concerns.

One thing that has remained unchanged throughout the transformation of the area is the light standard at the right of both photographs. Only the parking sign has been modified, but the message remains the same: Don't park.

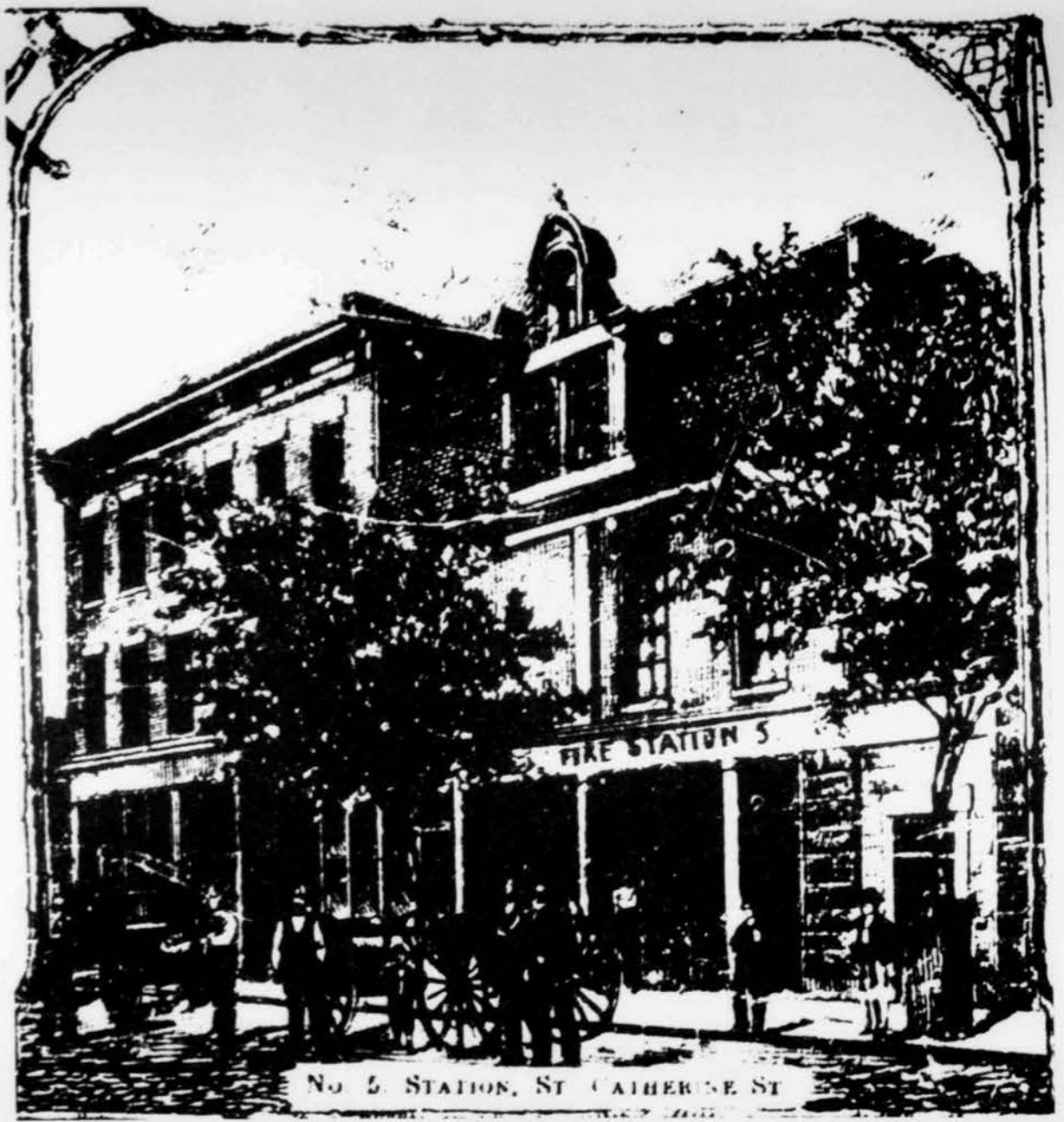
—Walter Poronovich











NO. 5. STATION, ST. CATHERINE ST.

INCENDIES - Poste no 5  
rue Ste-Catherine, côté sud  
entre rues Bleury et St-Alexandre  
384 ouest, rue Sainte-Catherine R.V.

26 avril 1912

La propriété est ven-  
due aux enchères.

From The Gazette of Twenty-five  
Years Ago, Friday, April 28, 1912.  
In the presence of about three  
hundred real estate men, gathered  
in the quarters of the House of  
Browne, Limited, on St. James  
street, the president, Fitzjames E.  
Browne, sold at auction the old No.  
5 fire station, on the south side of  
St. Catherine street, between Bleury  
and St. Alexander streets. The pur-  
chasers were a syndicate headed by  
J. E. Wilder, and the price was  
\$111,475. Bidding started at \$40 a  
square foot and finally reached  
\$61.25. The area is 1,820 square feet.  
The history of old No. 5 is the his-  
tory of the Montreal Fire Brigade  
since its organization as a salaried  
department, under Chief Bertram in  
1863. Francis McCullough was the  
first guardian of the station, his  
title being changed later to captain.  
He held the post until he was pro-  
moted to assistant chief in 1873 and  
transferred to No. 3 station at the  
corner of Dalhousie and Welling-  
ton streets, having charge of the  
western division. Guardian McCul-  
lough was succeeded by his son-  
in-law, Fireman William Mann,  
father of District Chief Arthur  
Mann, at present in charge of the  
Central division, and who was born  
in the station a year after his  
father took charge. Captain Mann  
held the post for 28 years, from  
1873 to 1901, when he retired a few  
months before his death. He was  
succeeded by Captain Robert John-  
ston, who retired eight years ago.  
Captain Berg is at present in charge.  
When the new station on Berthelet  
street was opened, "Old No. 5" was  
changed to No. 25.



By FRED. J. CLAXTON.

Back in the 1860's my father lived on the corner of St. Catherine and University streets, where Eaton's now stands, and where we used to hear the clang of the Cathedral bell when striking the hours, and also when striking the number of a fire alarm box. Everyone knew where a fire was by counting the strokes on the bell and referring to their pocket memorandums of the numbers and locations. The days of small things. No. 5 station was on the south side of St. Catherine, between Alexander and Bleury streets. There was a hose reel (no engine), a large puncheon on wheels for street watering, a splendid black horse named "Charley," and three or four men. In between fires, "Charley" was off in the neighborhood hauling the watering cart. He might be on Sherbrooke or Victoria or Union avenue, but as soon as the first stroke of the Cathedral bell said "Fire," Charley hauled the water cart to the curb, off jumped his driver, unhitched the traces and flung them across Charley's back, pulled the pins from the shaft and jumped on Charley's back. He needed no urging and knew where to go. Off he would gallop straight for the engine house, where the other men were in waiting; around he swung and backed into the shafts; two men jumped on the driving seat and the two others were on the footboard, and away they went; no whip was needed, and at a gallop they made their way to the fire. Of course, that system lost valuable minutes, but Montreal was credited with having a very efficient brigade.

The High School Cadets were another institution. There were three companies, uniform grey serge, with black facings and a "pork pie" cap. The Government provided cavalry carbines, and the parents the rest.

Captain Fred S. Barnjum was instructor. They drilled in the school yard, and occasionally went to the campus at McGill University. On one occasion they were skirmishing and blank cartridges were served out. The three companies were stretched across the west side of the campus, at intervals of three paces. Front rank advanced say fifty feet, dropped on knees and commenced firing; rear rank advanced and at a rush pace passed through the front rank at intervals, on for fifty feet, and then dropped on knees and commenced firing. This was repeated until the ditch which crossed the campus about mid-way up; there the two ranks consolidated and blazed away at the imaginary foe. Unfortunately a mischievous boy put a marble, or stone into his carbine, and hit a dog which was running around, and that was the last time they had cartridges. After that it was snapping the caps on the nipples. The Captain of No. 1 Company died, and the cadets attended the funeral. In those days Park avenue had not been opened through, and all funerals had to go around by St. Lawrence Main street, and then the long dusty walk up the cemetery road, now called Mount Royal avenue. That was a long walk for the cadets, and, to shorten the return home, they came across the east side of Mount Royal, through the trees and down over what is now the Royal Victoria Hospital. There was another Cadet Corps, the Lady Russell Cadets: Uniform, grey serge with red facings, but I do not recall what school they were attached to.

H.R.H. Prince Arthur, now the Duke of Connaught, was in

Montreal as a lieutenant in the 60th Rifles in 1869-71. He took great interest in skating, tobogganing and snowshoeing in winter, and was often on the ice at the Victoria Skating Rink. Saturday afternoons the band of the 60th would play at the rink, and the ice would be crowded. The presence of so many officers in the city gave it a distinctive air, the effects of which were long in passing away.

Montreal was a city of homes and large families. Apartments were unknown, the population was small, and everyone knew everyone else. Montreal was favored with a number of generous hosts and gracious hostesses, the like of which was difficult to excel. New Year's Day was a festive occasion. Mother was at home surrounded by her pretty daughters, while Papa and the boys were off calling on their friends. Young men would call in couples and would see as many as fifty friends in the day. Every house had its dining table laid out with a load of good things to eat and drink, and naturally some of the "boys" refreshed themselves "not wisely but too well." It was getting dark before the last caller had taken his departure.

Saturday afternoon was recognized as a half-holiday, and the streets were gay with pedestrians and sleighs. The Tandem Club would parade round and round Dominion square, and then shoot off towards Lachine, or around the mountain. Few cities could make such a showing of fine horses, sleighs and robes. There were pairs, tandems, unicorns, and four-in-hands and in one instance six magnificent horses ridden by the boys of the family as postillions. Black bear, musk ox, and grey wolf were the favorite robes. Buffalo were then so cheap that cabmen had coats as well as robes of them.

Regimental drives were also a feature. One that I recall was given by the officers of the Prince of Wales Rifles, down to Longue Point. There were over sixty sleighs in line. Arrived at the hotel, there was a fine dinner spread, and then the evening was spent in the ball-room, followed by the drive home in the moonlight on a clear, frosty night.







PHOTO ROBERT NADON, La Presse

## Une passante reçoit un morceau de Sam sur la tête

MARIE-CLAUDE LORTIE

■ La guigne a frappé une passante de la rue Sainte-Catherine ouest hier après-midi: un morceau de marbre s'est détaché du bord de la toiture du magasin de disques «Sam» et lui est tombé sur la tête. Blessée, elle a été conduite à l'hôpital Sainte-Jeanne d'Arc.

Aux environs de 13 h 30 hier, Mme Wendy Perkins, âgée de 31 ans, marchait sur le trottoir devant le magasin de disques du 399 ouest, rue Sainte-Catherine, quand un morceau de marbre long d'environ un mètre et large de 20 centimètres, pesant entre 100 et 150 kilos, s'est détaché de la toiture.

La pièce de marbre s'est fracassée en heurtant la façade du magasin et l'un des fragments est tombé sur la tête de la passante, lui infligeant une coupure de six centimètres.

Urgences Santé l'a amenée promptement à l'hôpital où l'on a constaté que la blessure n'était pas très grave, a fait savoir la police.

Des inspecteurs municipaux se sont rendus sur place hier après-midi, pour vérifier l'état du bâtiment.

Un périmètre de sécurité a été délimité autour du lieu de l'incident. Deux policiers sont chargés de sa surveillance jusqu'à ce que la réparation de la toiture soit terminée, ce qui devrait être fait aujourd'hui.

**Un périmètre de sécurité a été délimité sur les lieux de l'accident.**

### Stone from building strikes pedestrian

A 31-year-old woman suffered a gash on her forehead yesterday when a piece of marble fell from the facade of a downtown building and struck her.

She wasn't seriously injured, police said. The city of Montreal blocked off the stretch of sidewalk where the incident occurred.

The woman was walking in front of 399 St. Catherine St. W. at about 1:30 p.m. when the stone broke off and struck her.

She was taken to Jeanne d'Arc Hospital for treatment.

équivalent 400 ouest



ALMY'S LIMITED

Ex. Carnets de route  
des Estimeurs  
Quartier St. Laurent

Almy's Limited  
Departmental Store  
224-268 Ste-Catherine Street West  
corner Bleury Street

Année

1914 = H. H. Scroggie Co. Ltd  
232-258 Ste-Catherine Street St.

1915 = Almy's Limited  
232-264 Ste-Catherine St.

1922 = do do

1923 = mépieste plus

Le magasin a rayons Almy's  
fut en existence depuis l'année  
1915 jusqu'à 1922 inclusi-  
vement

D 1 mai 1952



## ***Discount shopping block springs up near Phillips Square***

A group of developers are banking that lower rental rates will attract discount stores to a remodelled building on Ste. Catherine St. West.

To be called Escompteville, the building will rent to stores specializing in off-price and discount goods at rates up to 66% below the market value for down-

town retail space.

"We're redeveloping the building into a no-frills shopping mall," says Barry Kotler, Executive Vice President of Monit Management, which is renting space in the 10 storey structure at 406 Ste. Catherine St. West. "It will be a modern mall, but the space will be on the second

floor, thereby allowing us to rent at lower rates."

The building already houses several discount or off-price stores, on the ground floor. Kotler says the area is adopting the reputation of a discount neighbourhood.

"The strip of Ste. Catherine between Phillips Square and Bleury has

evolved into a collection of cut rate stores. We'd like to develop our building into a centre for this type of retail establishment, along the lines of Off-Center Chicago, or a similar project in Utica, New York."

Monit Management plans to develop the building on a floor by floor basis. Although new tenants won't have ground floor storefronts, Monit plans to build a large, attractive staircase leading from the mall's entrance to the second level.





3620.134

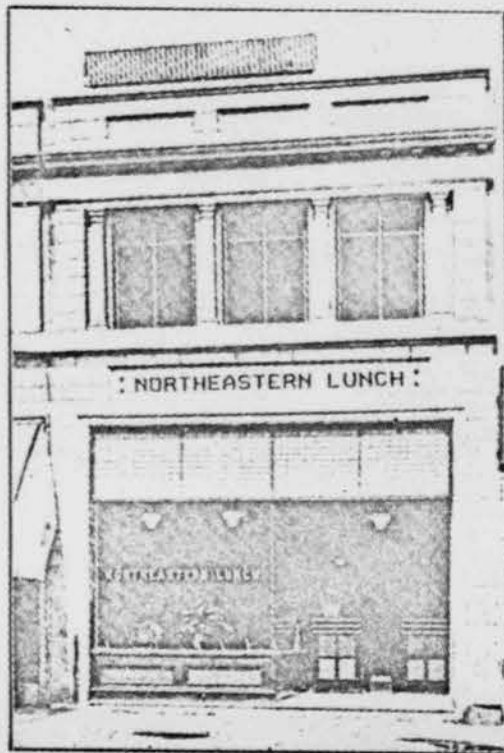
**THE NORTHEASTERN LUNCH COMPANY, LIMITED.**

**The Growth of a Chain of Popular Lunch Rooms.**

Andrew C. Cordner, President of the Northeastern Lunch Co., Ltd., came to Montreal in July, 1912, with no previous knowledge of the business, invaded the restaurant field and organized the Northeastern Lunch Co., which opened its first store at 21 St. Catherine Street West, with a fixed determination to give the public a better and cheaper service than it had previously been accustomed to. The result was most gratifying and the Northeastern Lunch Co., Ltd., quickly followed this initiative by opening a chain of these popular eating places throughout the city. The second store was located at 435 St. Catherine Street West, and it became so popular that the upper floor of 433 St. Catherine Street was secured and turned into a ladies' luncheon and rest room, which is



A. C. CORDNER, President,  
Northeastern Lunch Co., Limited.



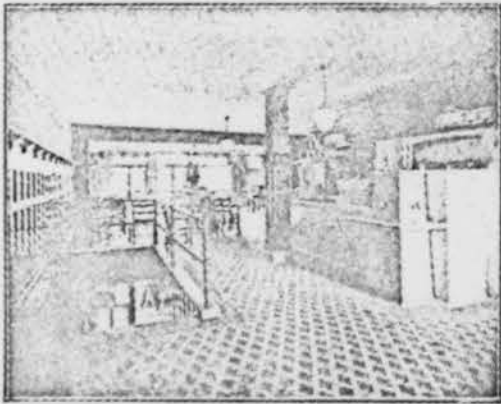
Offices and Lunch Room at 433 St. Catherine West.

patronized by the shoppers of that district during the entire day. The same building also contains the executive offices of the company, where a staff of clerks and stenographers looks after the detail work necessary to running the various branches.

The next store opened was at 250 St. James Street, running through to Notre Dame Street. This is one of the handsomest lunch rooms in the city, and it was quickly followed by one of equally ornate design at 523 St. Catherine Street East, corner of St. Timothee Street, and another at 204 St. Catherine Street West, near Bleury Street.

In addition to these stores the company maintains a lunch room on the top floor of the Sun Life Assurance Co. building, where employees of that company only are served.

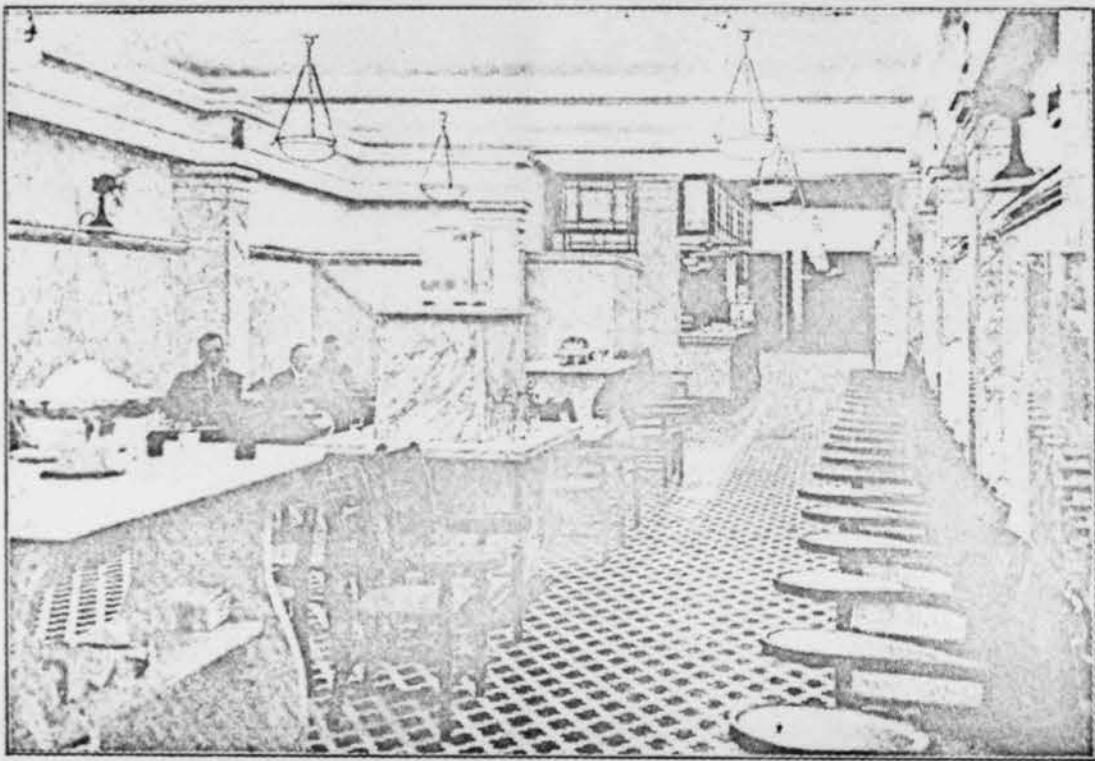
The organizer of the Northeastern Lunch Company, Ltd., and its president is Mr. Andrew C. Cordner, and it is due to the discernment and energy of himself and associates that the field was found and the work successfully executed. The company has from the start catered to the artistic and sanitary, as well as to the gastronomic taste of its



Handsomely fitted up Ladies' Luncheon and Rest Room of the Northeastern Luncheon, upper floor of 433 St. Catherine Street West.

patrons, and herein lies the secret of its success. The lunch rooms are all fitted in the most beautiful manner; absolute cleanliness and approved sanitation prevail in the kitchens, which are open at all times to the

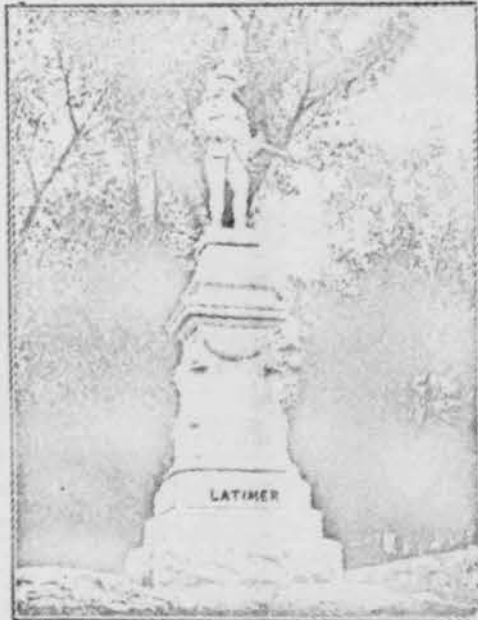
inspection of the public. Being fitted up with nothing but steel, marble and tile, there are no places where dirt or vermin can collect. All the pastry for the many restaurants is made at a large bakery maintained by the company, and here the same provision for cleanliness has been made. The walls and the floors are tiled, and wherever possible, wood has been discarded. All the employees of the bakery wear spotless white duck suits laundered by the company in their own laundry and this is one of the most important steps in the direction of lunch-room sanitation. When it is realized that ordinary napkins and table cloths go into general washings where dirt is plentiful and contagion apt to lurk, the value of an independent service is readily seen. These are a few of the innovations that are making the Northeastern Lunch Co., Ltd., popular and its stores well patronized.



NORTHEASTERN LUNCH—NOTRE DAME STREET.

Interior View of the Northeastern Lunch Room, at 257 Notre Dame West.





### Montreal Marble & Granite Works.

Robert Reid, Proprietor.

This is probably the oldest establishment of its kind in the Dominion, having been founded in 1822. It has passed through different managements until, about thirty-five years ago, it came into the hands of the present proprietor. It is notable for the high class of work it produces. Among the many works from this house, and of which Mr. Reid is justly proud, are the famous "Lick" Monument, San Francisco; the Soldiers' Monument, Toronto; the Soldiers' Monument, Savannah, Ga.; and recently the Soldiers' Monument erected at Granby, P.Q., to the memory of their South African heroes—an engraving of which we give. The granite work of the Queen's Monument, Victoria Square, and Sir John A. McDonald's Monument on Dominion Square. In interior marble work, many of the largest buildings in the city have been finished by Mr. Reid, amongst which are the Montreal "Star" building, the Imperial Insurance Company Building, the Bank of Toronto, Royal Insurance Building, North British and Mercantile, Windsor Hotel, and many others. In church work he has produced some beautiful pieces, in the shape of altars. In Quebec, at the Basilica and the chapel of the Reverend the Franciscan Nuns, are two beautiful examples of this kind of work. For the Reverend Sisters of the Sacred Heart he has erected many altars all over the country, and at present a very beautiful specimen is just ready for shipment for St. Patrick's Church, Ottawa. For high-class marble work there is no house in the Dominion better than this.





**DIX INCENDIES  
EN 24 HEURES**

**2  
MORTS**



**LE QUINZIÈME**

pages 2 of 3

## 10 INCENDIES EN 24 HEURES...

L'incendie de deux maisons de rapport de trois étages a jeté 52 familles sur le pavé, hier matin, rue de Salaberry, dans le secteur nord de Montréal.

Michel Rousseau

La majorité de ces familles a tout perdu lors de cet incendie qui a ravagé la majeure partie des immeubles adjacents situés aux 2160 et 2170 rue de Salaberry.

Selon le chef de la division ouest du service des incendies de Montréal, Richard Daniel, le sinistre a débuté vers 7h30, probablement dans le plafond du deuxième étage dans le centre de l'immeuble.

«Cet incendie nous a causé beaucoup de difficultés car il se propageait dans toutes les directions», a indiqué le chef Daniel.

Les flammes, qui avaient pris naissance dans l'immeuble portant le numéro 2170, ont traversé le mur mitoyen pour se répandre dans l'autre partie du bâtiment, au 2160.

À l'arrivée des pompiers la plupart des locataires avaient été évacués de l'immeuble.

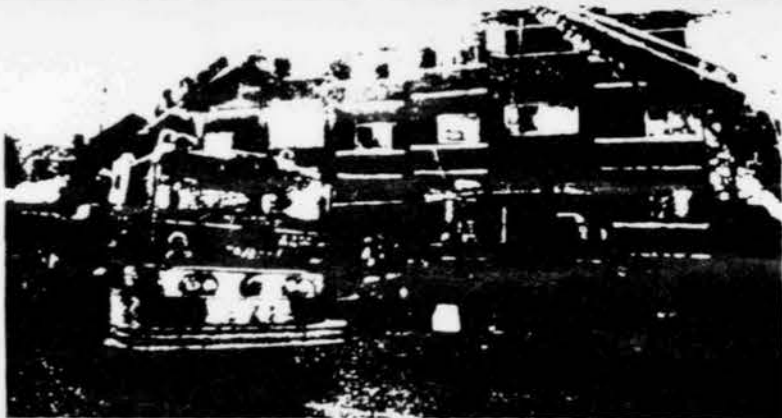
### Alerte générale

Devant le danger d'aggravation, on a rapidement sonné l'alerte générale.

Quelque 125 pompiers ont été dépêchés sur les lieux pour combattre cet incendie.

Ils ont mis trois heures pour maîtriser le brasier.

Les deuxième et troisième étages ont été ravagés par le feu et le toit de l'immeuble s'est effondré. Le premier étage a été rendu inhabitable en raison des dommages causés par l'eau et la fumée.



Plus de 125 pompiers ont combattu l'incendie de la rue de Salaberry, qui a jeté 52 familles sur le pavé.

# 52 FAMILLES SUR LE PAVÉ

La cause de l'incendie n'a pas été établie avec certitude, mais l'hypothèse d'une défaillance électrique était retenue.

Une femme aurait signalé des problèmes électriques au cours des dernières semaines dans la partie de l'immeuble où l'incendie a débuté.

«La vitesse de propagation du feu, dans les murs et les plafonds, donne du poids à l'hypothèse d'une défaillance électrique, mais tout ça reste à confirmer», a indiqué le chef Daniel.

### Infarctus

Un pompier a été victime d'un infarctus en combattant l'incendie.

«Mon lieutenant se trouvait à l'intérieur lorsqu'il a senti un ma-



Dure journée, hier, pour les pompiers de Montréal, qui ont répondu à l'alerte générale, rue de Salaberry.

laise. Il a juste eu le temps de sortir de l'immeuble avant de s'écrouler sur le sol», a déclaré le chef Daniel.

Le pompier a reçu les premiers soins sur les lieux avant d'être transporté à l'hôpital.

En fin de journée, il reposait à l'unité des soins intensifs, hors de danger, selon le chef Daniel qui lui a rendu visi-

## Les locataires croyaient à une FAUSSE ALARME

(MR) — «Quand j'ai entendu l'alarme sonner, j'ai cru que c'était encore une mauvaise plaisanterie. Mais en apercevant la fumée, je me suis vite rendu compte que cette fois, c'était vrai!»

Raymond Fournier, concierge aux 2160 et 2170 rue de Salaberry, n'a pas perdu de temps.

«Il y a beaucoup d'enfants dans l'immeuble. Il fallait faire vite», a-t-il dit.

M. Fournier croit qu'au départ, beaucoup de locataires ont cru, comme lui, qu'il s'agissait d'une fausse alarme, comme ce fut le cas deux fois la semaine dernière.

Le concierge affirme avoir frappé à toutes les portes de l'immeuble.

«Je me souviens d'avoir enfoncé une porte et les gens dormaient encore», a dit le concierge.

Malgré une certaine torpeur au début, l'éva-

cuation semble s'être bien déroulée.

«Il y avait beaucoup de fumée dans le corridor», a déclaré un locataire, Douglas Annor-Sam-

pah, qui habitait le troisième étage de l'immeuble.

«J'ai juste eu le temps de m'habiller et de sortir», a-t-il ajouté.

Comme plusieurs, il croit avoir tout perdu ses biens dans l'incendie.

Au début, la plupart des locataires ont trouvé refuge dans les vestibules des immeubles voisins, surtout en face.

Plusieurs sont emmités allés dans les deux autobus mis à leur disposition par la Ville de Montréal.

Les immeubles incendiés comptaient une soixantaine d'appartements. Selon le concierge, une dizaine étaient occupés.



Photo Albert VINCENT  
Douglas Annor-Sampah a juste eu le temps de s'habiller avant de fuir les lieux.



Photo Albert VINCENT  
Le concierge, Raymond Fournier, a cru qu'il s'agissait encore d'une fausse alerte.

10 INCENDIES EN 24 HEURES... 10 INCENDIES



Michel ROUSSEAU

# UNE RUDE JOURNÉE POUR LES POMPIERS

## DEUX MORTS

Le feu a fait deux victimes, hier, à Verdun et dans la municipalité de Lac Brome, en Estrie.

Un soixantenaire a perdu la vie en fin d'après-midi, hier, au cours d'un incendie qui s'est déclaré dans une maison unifamiliale située au 397 avenue Mofat, à Verdun.

Selon le lieutenant Leo Poca, du service des incendies de Verdun, c'est l'épouse de la victime qui a alerté les pompiers.

Elle revenait à son domicile quand elle a constaté que la maison était envahie par la fumée.

À première vue, il semble qu'une cigarette ait mis le feu à un fauteuil.

La fumée a asphyxié l'homme de 65 ans qu'on a découvert dans le salon.

Les premiers pompiers arrivés sur les lieux ont tenté de le ranimer, de même qu'une équipe d'Urgences-Santé, mais leurs efforts ont été vains.

**Lac Brome**  
Dans la nuit d'hier, l'incendie d'une résidence unifamiliale avait fait un mort, dans la municipalité du Lac Brome, en Estrie.

La victime est Albert Cook, 73 ans, qui habitait seul dans sa maison, située sur le chemin Centre.

L'incendie aurait débuté vers 3h30, dans la nuit d'hier.

À l'arrivée des pompiers, les flammes s'étaient déjà propagées dans toutes les parties de la maison.

Ce n'est qu'après avoir éteint l'incendie que les secouristes ont pu fouiller les décombres à la recherche de l'occupant.

D'après la Sûreté du Québec, le septuagénaire a péri calmement.

La maison a été complètement rasée.

Comme c'est le cas chaque fois qu'un incendie fait une victime, l'escouade des crimes majeurs du district de l'Estrie de la SQ a été chargée de mener l'enquête pour déterminer la cause du sinistre.

Les pompiers n'ont pas chômé dans la nuit de vendredi à samedi, sur l'île de Montréal. En plus des sinistres des rues Salaberry et Maurice-Duplessis, ils ont combattu une demi-douzaine d'incendies par une température frisant les moins 20 degrés Celsius.

On estime qu'environ 300 pompiers ont été appelés à combattre ces incendies.

Vers une heure, ils se sont rendus au 5147, 6<sup>e</sup> avenue dans le quartier Rosemont.

Ils ont mis environ une heure à maîtriser un incendie qui a ravagé une partie d'un triplex et qui menaçait de se propager aux immeubles voisins.

### Rue Berri

Quelques minutes plus tard, les pompiers étaient appelés au 3671, rue Berri, par des locataires qui avaient senti une odeur de fumée pro-

venant de l'entrée d'un duplex.

Les pompiers ont rapidement maîtrisé l'incendie qui semble d'origine criminelle.

«Tout indique qu'un individu a mis le feu en glissant du papier ou un chiffon enflammé dans la fente prévue pour le courrier, dans la porte d'entrée», a déclaré le chef Farmer du service des incendies de Montréal.

### Rue Chatham

Vers 5 heures, les pompiers ont combattu un incendie de deux alertes, au 412, rue Chatham, dans le quartier Saint-Henri.



Photo Yves FABE

Une enquête est en cours pour déterminer l'origine de l'incendie au 3671, rue Berri.

Les flammes, qui ont pris naissance au deuxième étage du triplex, ont ravagé la majeure partie de l'immeuble.

Les pompiers ont finalement maîtrisé l'incendie après une heure et demie d'effort.

### Rue Sainte-Catherine

Quelques heures après, à 9h43, un autre incendie mobilisait les pompiers au 460, rue Sainte-Catherine ouest.

Les flammes faisaient rage au deuxième étage de l'immeuble qui en compte dix.

Cet incendie a nécessité l'évacuation de 200 personnes, qui se trouvaient dans des commerces au rez-de-chaussée et aux étages supérieurs.

Selon le chef Guimond, du service des in-

cidies de Montréal, personne ne se trouvait à l'étage où les flammes ont pris naissance.

L'incendie a été rapidement maîtrisé et les occupants de l'immeuble ont repris leurs activités au cours de l'après-midi.

### Maurice-Duplessis

En après-midi, à 13h25, un incendie dans un immeuble d'appartements a délogé sept familles, au 6280, rue Maurice-Duplessis, à Montréal Nord.

Une trentaine de pompiers ont mis trois heures à maîtriser l'incendie qui avait débuté dans le garage de l'immeuble.

Les flammes se sont propagées par les murs et les planchers dans les trois étages de l'immeuble.

L'origine du sinistre est inconnue et une enquête est en cours.

### Longueuil

Vers midi, c'était au tour des pompiers de Longueuil de combattre un incendie, au 2427, rue Lincourt.

Selon la police, cet incendie d'origine suspecte a ravagé une maison unifamiliale abandonnée depuis plus de deux ans.

Personne n'a été blessé dans tous ces incendies. Toutefois, une dizaine de familles se retrouvent sans logis pour un période indéterminée.



Photo Normand PCHETTE

Les pompiers ont eu fort à faire pour maîtriser l'incendie de la rue Maurice-Duplessis.



Photo Yves FABE

Les pompiers ont mis une heure et demie à maîtriser l'incendie du 412, rue Chatham.



Photo Alfred LANCOT

Un incendie a ravagé une maison de la rue Lincourt, à Longueuil.



Photo Yves FABE

Une épaisse fumée se dégageait à l'arrière de 115147, 6<sup>e</sup> avenue, dans le quartier Rosemont.

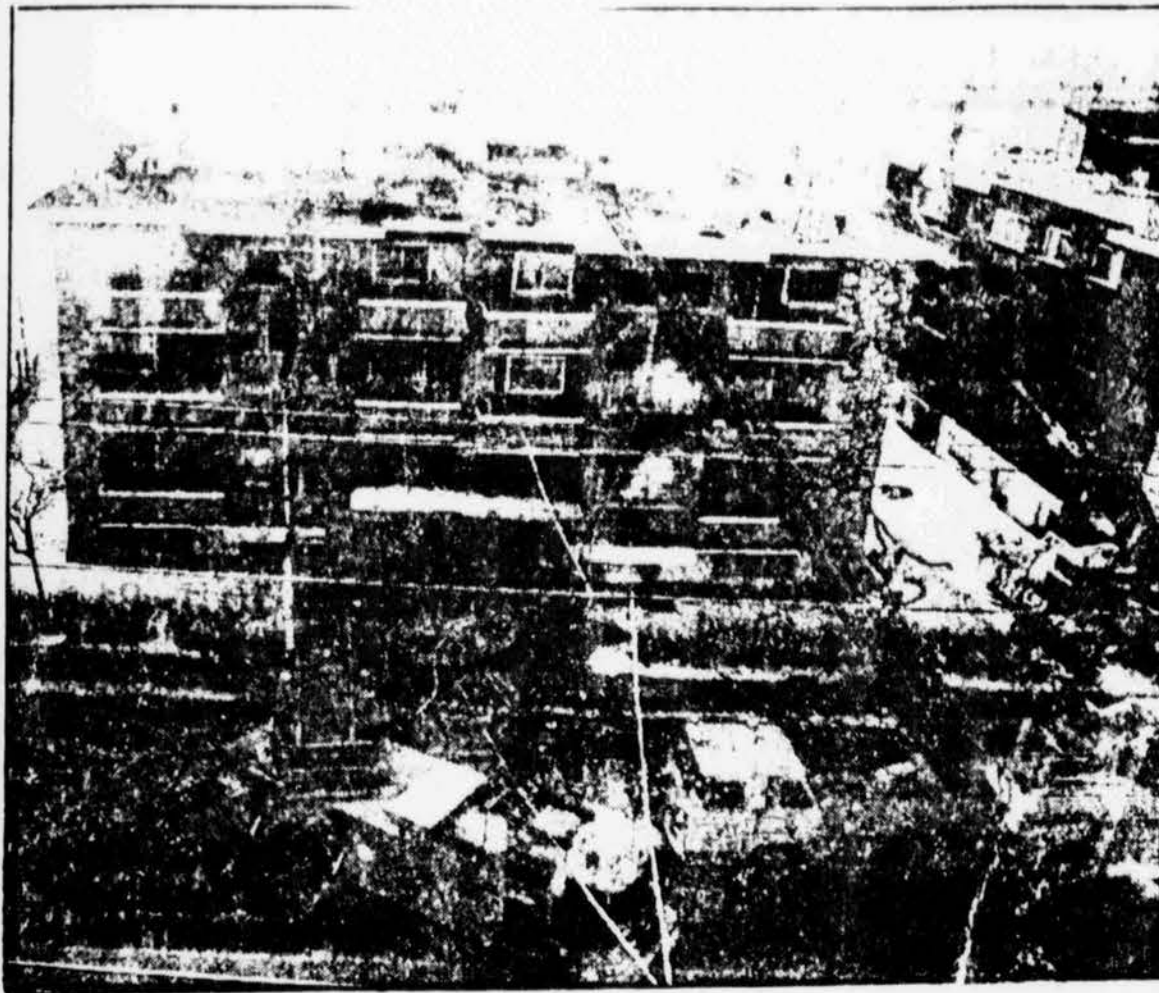


## Les pompiers en ont plein les bras

■ Les pompiers de la région métropolitaine n'ont pas chômé hier.

Tout d'abord, pas moins de 125 pompiers de Montréal ont répondu à une alerte générale, vers 7 h, pour éteindre l'incendie qui avait pris naissance au 2160 de la rue Salaberry, dans le quartier Nouveau-Bordeaux. L'incendie a ravagé deux immeubles qui abritaient chacun 36 logements et environ 50 familles ont été jetées sur le pavé. Personne n'a été blessé, mais un pompier a été transporté à l'hôpital après avoir subi un malaise. On ignore l'origine de l'incendie.

D'autre part, vers 10 h hier matin, il aura suffi d'une heure aux pompiers de Montréal pour venir à bout d'un incendie qui avait éclaté au troisième étage du 460 ouest, rue Sainte-Catherine. Personne n'a été blessé. En début d'après-midi, 35 pompiers de Montréal-Nord ont combattu les flammes qui ravageaient des maisons au 6270 et 6280, rue Maurice-Duplessis. Environ 20 familles ont été chassées de leur logis. Personne n'a été blessé.







D-236-83

Annual Review of Canadian  
Trade & Commerce,  
Montreal Herald, 1922.